



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



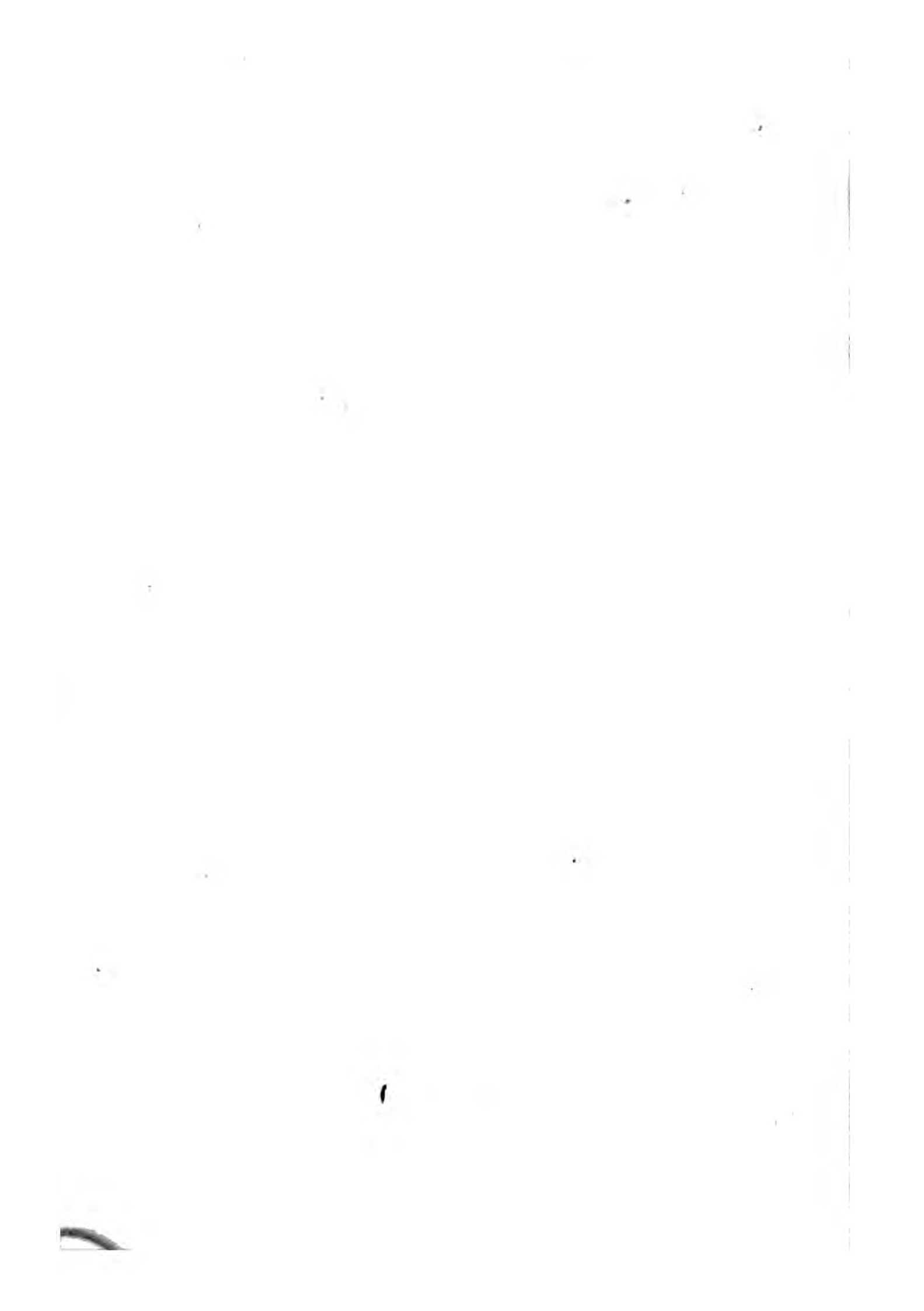
VEL. F. III A. 55

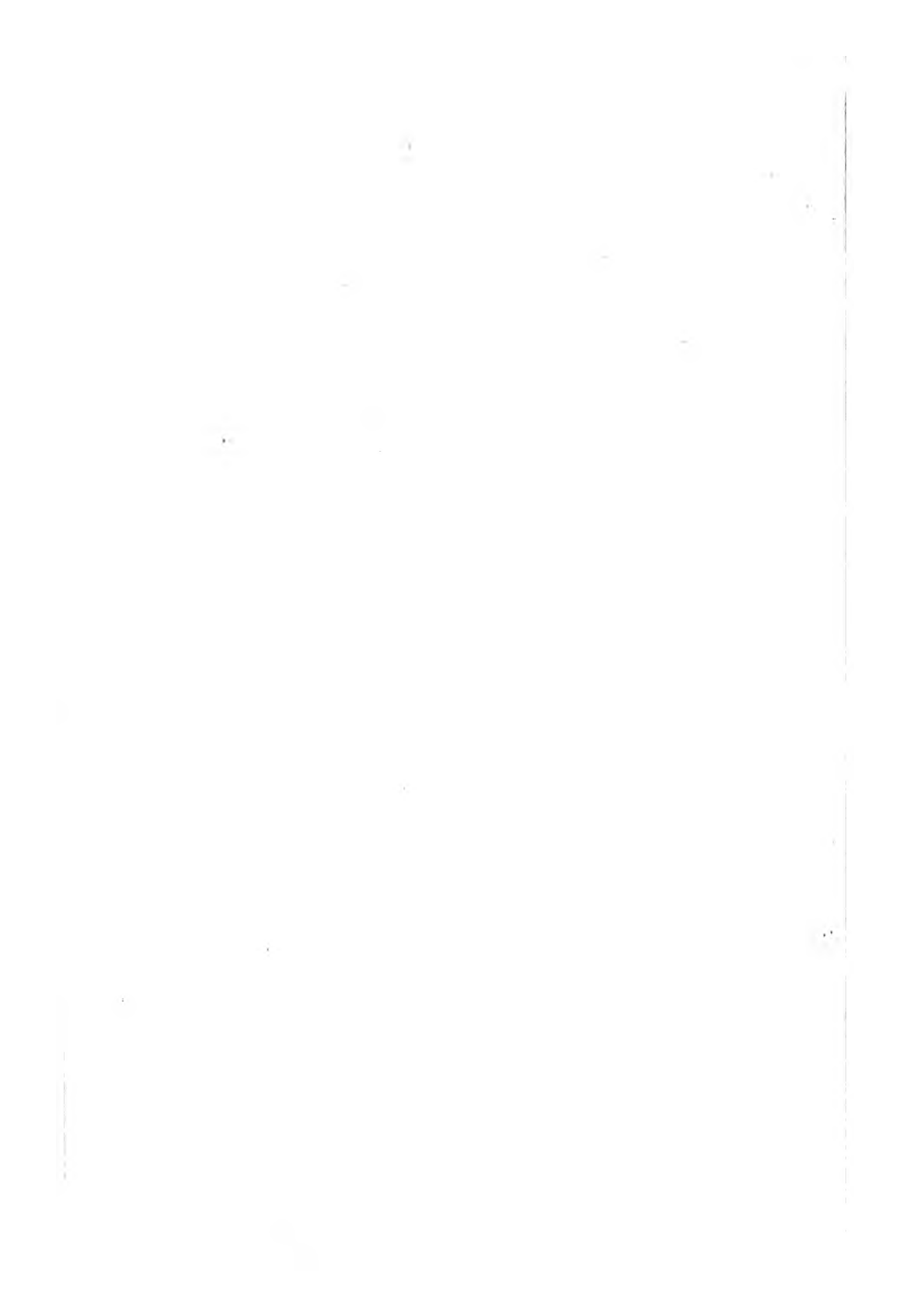


ant

3 vol

M. au





LE
MÉDECIN DU PÉCO

PAR
Léon Gozlan.

—
TOME PREMIER.



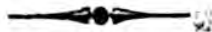
Bruxelles.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—
1839



A MON AMI

l'honorable docteur Pilliot.



J'ai pensé trois ans à ce livre ; j'ai mis deux ans à l'écrire ; il ne m'a fallu que deux minutes pour vous le délier. Pourtant c'est le sentiment si simple et si spontané de l'offrande qui, seul, ne mourra pas.

LÉON GOZLAN.



J'ai écrit ceci dans l'introduction du *Notaire de Chantilly*, première livraison des *Influences*.

« Le notaire aurait un rival dangereux dans le médecin s'il était donné à celui-ci de faire valoir ses services avec la même importunité de zèle, mais le médecin ne se produisant qu'avec la maladie, état transitoire borné d'un côté par la santé et de l'autre par la mort, il perd du terrain dans la proportion étonnante qu'il en gagne. Si le notaire a les confidences de la fortune, le médecin a celles du corps. Le médecin s'appuie sur deux auxiliaires, toujours à ses côtés, ses premiers ministres, qui lui épargnent la peine d'exiger ce qu'il désire ;

et ces deux ministres sont l'espoir et la peur. L'homme à qui, de préférence à tout autre, à l'exclusion de tout autre, on révèle sans rougir la peur de mourir et le désir de vivre, est déjà votre maître; on est à lui par la déplorable nécessité de lui avouer ce qu'on cèle à tout le monde, la douleur, la plaie, l'ignoble infirmité. C'est par les femmes surtout que le médecin établit et maintient sa domination. Pour le médecin il n'existe ni rang, ni âge, ni beauté, ni pudeur : il y a un corps. La confession que fait la sœur à la chaste indifférence du frère, la maîtresse au dévouement passionné de l'amant, que la femme refuse à l'autorité du mari, est due au médecin, au premier médecin qui passe sous la croisée. Cet homme, qui a des passions, un beau visage, une parole insinuante, de la jeunesse, de l'ascendant par son crédit et par son titre, entre chez vous, que vous y soyez ou que vous n'y soyez pas, pénètre dans l'alcôve, interroge votre fille ou votre femme, reçoit leurs aveux, leur dit, par une licence convenue, des mots hardis, des mots tout nus, et vient s'asseoir à votre table. Quand il a fait ce métier pendant deux mois, plus ou moins, vous l'accablez d'or et de reconnaissance. Qui a jamais songé à être jaloux d'un médecin? »

Ce n'est pas tout à fait d'après ce type, rigoureusement vrai mais trop prévu pour que je m'y sois soumis, que j'ai peint, avec un dur labeur et une défiance excessive de mes forces, le caractère du *Médecin du Pecq*. Autant qu'il a été en moi d'y parvenir, j'ai réalisé dans le tableau où il figure le fond de ma pensée, qui a toujours été que les torts du médecin venaient bien après ceux de sa profession. Sous l'impression de cette opinion, dont je doute que l'on conteste la justesse, j'ai trouvé un fait qui m'a servi à la développer, non avec l'inflexibilité d'une thèse, mais avec la persévérance d'une conviction. On trouverait mes peintures souvent trop délibérées si l'on oubliait le cercle d'actions tracé autour du médecin, l'homme du cœur par la chair; et l'on me blâmerait davantage si, par une aberration étrange, on confondait la nudité de la science avec la nudité des sens. Malgré ses voiles Vénus sera toujours nue; malgré leur nudité complète les neuf Muses seront toujours voilées. L'antiquité n'a pas un Crébillon fils, et pourtant ce ne sont pas les vêtements qui la gênaient. Qui ne spécule pas sur les sens a droit de tout dire. Mais je m'arrête, de peur de paraître me défendre comme romancier lorsque je n'ai que le droit de

me justifier comme moraliste. Je n'ai pas les mêmes raisons de me taire quand je remonte par une pensée de gratitude aux diverses sources auxquelles j'ai puisé pour composer ce livre. Fidèlement attaché à la théorie de l'exactitude locale, quoique romancier, j'ai emprunté des renseignements du plus grand prix à un excellent livre intitulé : *Histoire de la ville et du château de Saint-Germain en Laye*, publié en 1829, à Saint-Germain, chez Abel Goujon. Si l'un des auteurs de cet utile travail, un brave et studieux officier de la garde royale, aujourd'hui, je crois, avocat au barreau de Bourges ou de Nevers, lit ces lignes de cordiale reconnaissance, il regrettera sans doute de n'avoir pas voulu obtenir, au lieu de mon suffrage, le suffrage plus légitime et non moins assuré du public, qui, en lisant une bonne et curieuse histoire, cherche un nom et ne trouve qu'un monument.

Quoique je ne me sois pas lassé de fouler sur tous les points la magnifique forêt de Saint-Germain, où ont lieu quelques principales scènes de mon roman, j'avoue que mes courses auraient été encore plus infructueuses si je n'avais eu le bonheur de lire et de relire souvent un livre de la plus agréable nouveauté, signé d'un nom que j'aime

par-dessus tous les noms. Que n'ai-je pas trouvé dans *les Chasses de Charles X* par M. Eugène Chapus ? livre de fantaisie limpide, où se réfléchissent les arbres de la forêt royale, les grandes chasses blasonnées, les dernières de la dernière monarchie, les chiens intelligents, les chevaux de race, Condé et Montmorency de l'espèce ; les nœuds d'épée, les trompes d'airain, les habits rouges, les cerfs allongés, la maigreur chevaleresque de Charles X, ce Louis XVI moins un échafaud, plus un cousin. J'ai marché sur le gazon de ce livre précieux, j'en ai parcouru toutes les pages, allée à allée, m'arrêtant longtemps sous chaque phrase touffue pour entendre chanter les oiseaux. Tout le monde a donné des éloges à ce livre : je ne puis plus parler que de la reconnaissance que je lui dois.

Si maintenant l'on me demandait pourquoi j'ai étendu mon roman en trois volumes, contre l'usage, qui est de se réduire à deux, je répondrais que cela s'est fait tout seul ; on ne fait pas trois volumes, ils se font. Libre, dans ma position, de traiter mon sujet sans être poursuivi par les gardes du commerce d'une maison d'imprimerie, j'ai écrit comme si je n'avais jamais dû exercer la patience

du lecteur. Un beau jour j'ai mis *fin* au bout d'une page , et j'ai livré mes feuilles trop nombreuses à l'impression. Loin de m'applaudir de cette licence , je ne m'en justifie à mes propres yeux qu'en songeant qu'un roman médiocre en trois volumes n'eût guère été meilleur en deux ou en un seul. En concentrant de la bière on n'a pas du vin de Champagne. Je dirai seulement que ces trois volumes n'ont , si l'on veut être indulgent après m'avoir lu pour l'avoir été un peu moins avant de me lire , que le sens d'un roman en deux volumes. Je ne me suis pas cru plus grand ; mais , au lieu d'entrer de profil dans la publicité , je me suis présenté de face. C'est une erreur de position.

Entreprendrai-je maintenant la défense du sujet et du style de mon livre ? A quoi bon ? Avec le temps , ceux qui m'auront lu me mettront à ma place ; ceux qui ne me liront pas n'ont besoin de connaître ni mes systèmes ni mes opinions ; pour eux je n'existe pas.

Et j'avoue enfin que , quelque grande que soit pour moi la joie d'un succès , que , quelque triste que soit une disgrâce , j'ai en réserve d'autres joies et d'autres tristesses qui l'emporteront toujours.

I

La cloche de la maison sonna le dîner. A peine les vibrations s'étaient-elles éteintes dans leur prolongement que les habitués parurent processionnellement au salon, et prirent place autour de la table. En un instant le long parallélogramme se trouva encadré par des figures où se lisait, à côté du désir à peu près universel d'accomplir l'acte de bien dîner, l'empreinte heureuse ou triste des événements de la journée. Le silence de l'attente et la teinte dorée

d'une après-midi d'automne fondaient harmonieusement les expressions diverses de cette galerie , composée de beaucoup de personnes âgées et de quelques-autres dont la jeunesse était décolorée par les langueurs de la convalescence. Grave par position , expansive par caractère , la maîtresse de maison semblait réunir en elle l'esprit des diverses catégories de pensionnaires qu'elle dominait de son siège plus élevé et du bout de son sceptre. Son sceptre était une cuiller d'argent d'un manche splendide que terminait une main charnue de nonne, main ciselée dans un embonpoint charmant. S'il manquait quelques lignes à sa taille pour représenter la royauté domestique dans toute la majesté convenable , elle rachetait ce léger défaut de dignité par beaucoup de grâce dans ses proportions. Cette grâce , il est vrai, n'était pas celle de la statuaire, celle du contour perdu et sinueux , mais plutôt la grâce du monde , pleine de rondeur, mettant le désir sous la main encore plus que dans l'œil. Son front, ses joues brunes et reposées, son cou, ses épaules étaient une onduleuse rencontre de traits sphériques admirablement fondus l'un dans l'autre. Quelques anciens artistes ont vu le comble du burin dans la reproduction de ce travail concentrique,

dont la nature offre quelquefois le modèle. La mollesse est bien près de ces sortes de beautés si la puissance du regard ne les relève pas : M^{me} Dalzonne ne soutenait pas cette paresse de formes par un rayon de feu, mais ses yeux bleu de mer, sous des sourcils noirs, prêtaient à sa physionomie un jeu saisissant, attractif, remarquable dans son étrangeté. Si son menton un peu abbatial accusait un âge plus avancé que son âge réel, le rayon indéfinissable de son regard, en heureux désaccord avec son teint morne, la rajeunissait alors comme il la rajeunirait toujours : à vingt-sept ans, son âge à l'époque où ces lignes sont écrites, elle ne paraissait guère avoir que vingt ans, grâce à la contradiction établie sur son visage. Comme toutes les femmes de moyenne grandeur, elle était mieux dans la position assise, et même un peu renversée, que dans toute autre attitude. Au fond d'un fauteuil, quand ses mains blanches et oisives s'appuyaient à ses genoux et lorsque sa tête se détachait du fond d'une étoffe charmarrée, elle apparaissait dans son jour le plus favorable : elle plaisait ainsi, elle était belle ; le repos était sa plus haute coquetterie.

M^{me} Dalzonne découronna le potage de son couvercle, et la vapeur nourrissante monta en

bouffées nuageuses vers les anges du plafond , qui semblèrent travailler de leurs joues rebondies à la dissiper.

— Le bouilli sera excellent ! je le gagerais sur ma tête.

— Monsieur Cabassol , un bouilli , quel qu'il soit , n'est jamais excellent. Vous sauriez cela comme moi si comme moi vous aviez lu avec fruit Brillat-Savarin qui fut mon ami , ce dont je m'honore.

— Et moi je répondrai à monsieur de Fourneuf que lorsque j'étais dans les fournitures , à l'armée de Sambre-et-Meuse...

— Madame Pingray , interrompit M^{me} Dalzonne , veuillez faire passer cette assiette de potage à votre voisin monsieur Abel.

— Après vous , madame Pingray : je l'aurai moins chaud ; gardez , je vous prie.

— Vous l'auriez trop froid : laissez , je le veux.

La volonté de M^{me} Pingray n'admettait pas de discussion.

— Quand j'étais à l'armée de Sambre-et-Meuse , reprit M. Cabassol , le major nous invitait parfois à dîner à sa table...

— Mesdames , s'écria M. de Fourneuf en se frottant les mains , je vous préviens que mon-

sieur Cabassol se dispose à parler politique : prenez-y garde.

— Monsieur de Fourneuf aime toujours à plaisanter : il n'y a pas le plus petit mot de politique dans mon histoire ; vous allez en juger. Ce major...

— Mademoiselle de Beaupréau , interrompit de nouveau M^{me} Dalzonne , aurait-elle passé une mauvaise nuit ? j'en ai peur : elle a mis son bandeau blanc bien près des yeux.

— Madame Dalzonne est vraiment trop bonne ; je la remercie de son attention , mais non : je suis comme de coutume ; ma nuit n'a pas été trop orageuse.

— Je parierais que si , moi ; avouez-le : vous avez fait un rêve fâcheux. Est-ce vrai ?

— Un rêve abominable !... Ne m'en parlez pas !

— Ce major , recommença M. Cabassol entre deux cuillerées de potage , était un bel homme , un homme superbe , parfaitement constitué : six pouces , l'œil beau , un regard de lion , l'appétit fin surtout.

— Et comment le nommiez-vous cet excellent major ? s'informa en soupirant M^{lle} de Beaupréau.

— Caron. Il est mort depuis dix ans.

— Voilà que mon rêve s'explique à merveille!

— Comment cela, mademoiselle de Beaupréau? que voulez-vous dire par *mon rêve s'explique*?

— C'est cela! intervint le baron de Fourneuf d'un ton de conviction blessée: le colonel Caron, la fameuse conspiration de Belfort!... Monsieur Cabassol, vous n'imposez pas un frein assez rigoureux à vos opinions: votre politique se mêle à tout, elle est envahissante... Tout le monde ne pense pas comme vous.

— Monsieur de Fourneuf, ce Caron-là n'est pas le Caron dont vous parlez, répondit sèchement M. Cabassol.

— C'est vous, s'il vous plaît, qui en parlez.

— Vous nous régalez de ce rêve, mademoiselle de Beaupréau.

— Volontiers, madame Musquette: on se soulage en les racontant.

— Y a-t-il un peu d'amour, au moins?

— Beaucoup d'amour, mais accompagné de choses si terribles que c'est cruellement racheté, allez!

— Ce Caron, pour ne pas perdre le fil de mon histoire, reprend M. Cabassol, m'invite à dîner, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

— Il vous soumet ensuite avec mystère son plan de conspiration.

— Il me soumet sans mystère son dîner, voilà tout... Ne me faites pas dire, monsieur de Fourneuf, ce qui n'est pas.

— Ne pâlissez pas ainsi, monsieur Lejeune. Vous n'avez en vérité aucune espèce de courage civil, même en conversation.

— Vous savez, monsieur Champeaux, répond avec une politesse tremblante M. Lejeune, autre pensionnaire, que j'estime sincèrement tous les partis quand ils ne tendent pas au renversement de l'ordre.

— Votre ordre c'est le désordre organisé ! répliqua Champeaux avec une telle véhémence que la fourchette fléchit dans les doigts de M. Lejeune.

— Je ne dis pas, monsieur Champeaux... Vous avez sans doute raison.

— Je voyais dans mon rêve, continua M^{lle} de Beaupréau, beaucoup de voiles blancs épars et flottant sur la tête d'un capitaine de la grande armée ; une source d'eau vive murmurait à ses pieds.

— Les voiles blancs c'est sinistre, affirme M^{me} Musquette tout en versant à boire à son voisin de gauche, M. Lejeune, dont la conte-

nance malheureuse paraît l'affliger beaucoup.

— On sert le premier service , dit M. Cabasol : du saumon , des côtelettes à la jardinière, un pâté aux champignons.

— Fameux ! s'écrie M. Hourdon , bien qu'un peu lourd.

— Il n'y a rien de lourd : il n'y a que de mauvais estomacs , réplique le baron de Fourneuf. Vous qui êtes médecin, vous ne devez pas l'ignorer. D'ailleurs les indigestions de bonnes choses ne sont jamais dangereuses.

— Je distingue, monsieur de Fourneuf.

— J'affirme, moi, monsieur Hourdon.

— Je distingue, vous dis-je, monsieur le baron. Pendant ma résidence à Turin je fus invité à déjeuner chez le comte Altamare. Le comte était vieux, sa femme était très-belle : le ménage passait pourtant pour être fort uni. Entre autres mets nous mangeâmes des champignons délicieux arrangés de toutes sortes de manières. Tout alla bien jusqu'au dessert ; mais , comme les domestiques apportaient les fruits , la comtesse Altamare s'écrie : Docteur Hourdon, je me sens mal, j'étouffe, je vais mourir ! je me meurs !... Exaspération du mari, trouble des domestiques... Je saute sur un couteau et je coupe le lacet : la comtesse Altamare avait des

épaules de vierge, mon cher baron, et de vierge génoise ; je vous les recommande... Je coupe encore du lacet : nouvelle extase ; j'étais dans le millième ciel... Je coupe encore...

— Monsieur Hourdon, vous nous traitez avec trop d'avantage : vous oubliez qu'ici nous ne sommes pas tous de votre sexe.

— Je vous remercie de l'observation, madame Dalzonne, mais je tiens à convaincre monsieur de Fourneuf que les indigestions sont quelquefois dangereuses... Bref, je coupe une quatrième fois du lacet, et je vois un portrait ; oui, mesdames, un portrait d'homme : ce n'était pas celui du mari. Six mois après la comtesse Altamare s'éteignit de langueur en Sicile. Sans ce déjeuner, sans l'indigestion de champignons qui s'ensuivit, jamais le comte Altamare n'aurait empoisonné sa femme.

— Le comte est sans doute mort aussi puisque vous en parlez si peu à couvert ?

— Non, madame Musquette, il n'est pas mort : il est à Paris, attaché, je crois, à quelque légation étrangère... Mille fois pardon, monsieur Cabassol, de vous avoir interrompu, mais mon épisode se rattachait à votre histoire... Si vous étiez assez bon pour la continuer...

M. Cabassol reprit :

— Le major Caron nous distribua à chacun une copieuse part de ces mets délicieux que j'ai énumérés... Bref, à la fin du troisième service...

— Je devine : il vous fait part de son funeste projet, n'est-ce pas ? Vous, peut-être, monsieur Cabassol, vous étiez chargé de tirer sur la troupe ?

— Mais laissez-moi achever, monsieur de Fourneuf.

— Vous nous disiez, je crois, demande M^{me} Musquette, que ce capitaine avait une source d'eau à ses pieds : en buvait-il ? Ma question est plus grave que vous ne pensez.

— Oui, il buvait beaucoup d'eau, répond M^{lle} de Beaupréau.

— Ah ! le major Caron buvait beaucoup d'eau ! s'écrie M. de Fourneuf. Le cas est assez rare chez un militaire.

— Qui a prétendu cela ? demande M. Cabassol.

— C'est mademoiselle de Beaupréau, qui l'a beaucoup connu.

— C'est faux, je le soutiens : le major buvait sec et du bon. Nous en savions quelque chose à l'armée de Sambre-et-Meuse !

— Cependant, dans l'intérêt de la vérité,

conciliez , monsieur Cabassol , votre opinion avec celle non moins respectable de mademoiselle de Beaupréau.

— C'est un rêve , ce dont il est question.

— Comment un rêve ! J'ai connu , moi Cabassol , le major dont je parle. Où avez-vous pris , mademoiselle de Beaupréau , que le major buvait de l'eau ?

— Continuez , monsieur Cabassol , reprend le baron de Fourneuf , sachant qu'il était plus difficile que jamais à Cabassol de sortir de ce labyrinthe.

— Détestable mangeur s'il buvait de l'eau ! ajouta le docteur Hourdon , pour compléter le désordre des idées.

— Voyons , intervint doucement M^{me} Dalzonne , pacificatrice ordinaire des débats qui s'élevaient chaque jour à sa table : le major de monsieur Cabassol est , je présume , un être réel qui n'a rien de commun avec le capitaine vu en rêve par mademoiselle de Beaupréau. Les propos se sont croisés : en les séparant , chaque objet de la discussion devient distinct. Comprenez-vous mieux maintenant ?

— Ah ! c'est différent , madame Dalzonne : si c'est ainsi tout est clair , et clair grâce à vous , qui parlez d'or.

— Je suis charmée de l'assentiment de monsieur de Fourneuf, à qui, en reconnaissance, j'offrirai de ce bœuf rôti, excellemment cuit.

— Vous n'y toucherez pas, dit M^{me} Pingray en posant en croix la fourchette et le couteau sur l'assiette du jeune homme qui était à son côté; entendez-vous, monsieur Abel? vous attendrez les épinards.

— Je vous remercie de vos bons soins, répondit Abel, à peine distrait de loin en loin de sa concentration sérieuse par le feu croisé des propos auxquels il était exposé.

Comme enfermée dans un cloître ténébreux, sa pensée ne prenait de jour que par ses yeux; et cette pensée était sauvage: le regard d'Abel était long et effrayé; le remords ou une épouvantable terreur l'avait ainsi lancé une première fois hors de sa tête; il n'avait plus pu y rentrer tout entier. Ses cheveux noirs, mais aussi faibles que s'ils eussent été blonds, étaient rejetés en arrière et montraient à découvert son front, bleuâtre à force d'être blanc; la souffrance l'avait poli sans pouvoir le plisser; l'ivoire avait résisté au mordant. L'immobilité de ses traits, la pression de ses lèvres, le gonflement de ses narines indiquaient un orage intérieur toujours près d'éclater, toujours réprimé

par une volonté haletante, forte mais occupée de sa force, doutant d'elle-même tout en s'exerçant sans relâche. Quand la lutte cessait l'abattement tombait sur ce corps en guerre avec le corps; une sueur glacée décollait de la pointe de chaque cheveu et suivait la pente des joues; des pleurs s'y mêlaient, et de la poitrine moins oppressée d'Abel sortaient des soupirs qui étaient comme la respiration d'une vie nouvelle. Depuis qu'il était à table il avait passé par une de ces crises affreuses; mais deux secours puissants l'avaient contenu dans ce centre d'agitation : le regard de M^{me} Dalzonne et la main de M^{me} Pingray.

— Ainsi, reprit le baron de Fourneuf, le major en fut pour ses frais de saumon, de lièvres et de champignons : vous n'entrâtes pas, et je vous en applaudis, dans la fameuse conspiration de Békfort.

— La moquerie doit cesser ou je quitte la table, dit Cabassol en s'en rapprochant et en tendant son assiette au bœuf rôti.

— Comme les conspirations vous blémisent, monsieur Lejeune ! souffla dans l'oreille de ce dernier le républicain Champeaux. Un simple propos vous révolutionne ainsi!... Eh ! si vous étiez surpris, comme je l'ai été, faisant

des cartouches avec les étudiants, fondant du plomb dans des moules à balles, écrivant des conspirations...

— Cela m'arriverait difficilement, dit M. Lejeune, à qui M^{me} Musquette et M^{lle} de Beaupréau envoyaient des regards qui semblaient dire : Courage, monsieur Lejeune ! nous vous soutenons de toute notre affection personnelle : ne redoutez pas les partis, dont les organes tonnent à vos oreilles.

Elles avaient l'air de deux journaux pacificateurs cherchant à neutraliser dans l'esprit public les écarts d'une feuille incendiaire.

Champeaux était peut-être encore plus redoutable pour M. Lejeune que la conversation du baron de Fourneuf et de Cabassol : il avait le sourcil épais, la figure boisée d'une barbe aussi noire que ses sourcils, des moustaches gommées, le teint pâle, et personne n'ignorait que sa présence résultait d'une condamnation politique adoucie en une reclusion dans la maison de santé de M^{me} Dalzonne. Près de lui M. Lejeune était fort mal à l'aise.

— Puisque cela vous fâche tant, revint le baron de Fourneuf en s'adressant d'un ton presque amical à Cabassol, n'en parlons plus. Les

opinions sincères sont des croyances : je les respecte toutes.

— Infâme carliste ! murmura entre ses dents le républicain Champeaux.

Lejeune aurait donné tout au monde pour que le dîner fût fini.

— Cependant , dit le docteur Hourdon, je tiens maintenant à savoir l'événement qui survint à ce mémorable dîner du major de Sambret-Meuse. Ne fût-ce que comme médecin , la curiosité m'est permise.

— Et un peu comme gastronome, voyons.

— Oui, madame Dalzonne, oui, charmante hôtesse, un peu comme gastronome. En êtes-vous fâchée? Chez vous on apprend à si bien vivre qu'on désire toujours s'enquérir du talent des autres à traiter les gens.

— Madame Pingray , dit M^{me} Dalzonne , qui était toute à tous, vous n'avez pas assez de générosité pour votre malade : cette aile de volaille ne saurait lui faire du mal. Il n'ose pas vous la demander.

— Mais rien autre après, répliqua M^{me} Pingray en plaçant l'aile de volaille dans l'assiette d'Abel.

— Rien autre, ma voisine.

— Votre rêve s'interprète sans peine : vous

savez comme moi, dit M^{me} Musquette à M^{lle} de Beaupréau, que le capitaine couvert de voiles signifie un mariage d'amour manqué par accident de mort; la source d'eau pure indique retour de meilleure fortune.

— Dieu vous entende! répondit discrètement M^{lle} de Beaupréau à M^{me} Musquette tout en jetant un œil timide, chaste et curieux sur M. Lejeune, qui en ce moment n'avait pas plus l'oreille à la conversation des femmes qu'à celle des hommes.

— Puisque vous souhaitez, monsieur Hourdon, savoir la fin de cette histoire, reprit Cabassol, intérieurement courroucé contre de Fourneuf, la voici. C'était en 1795...

— Tout juste l'année où je tombai malade de ma gastrite, coupa à son tour M. Lejeune, se mêlant à la conversation pour la rendre le plus possible médicale et le moins possible politique.

— Très-bien, ajouta le vieux docteur Hourdon en regardant à la fois Cabassol et Lejeune.

— Le dîner s'achève; on goûte au dessert, on passe le café, la liqueur est versée...

— J'avais toujours cru que votre maladie avait été causée par une chute de cheval, dit avec beaucoup d'intérêt M^{me} Musquette.

— Et moi par un bain pris trop froid, ajouta M^{lle} de Beaupréau.

— Quand la liqueur est servie voilà qu'un sous-lieutenant vient dire deux mots à l'oreille du major de notre armée de Sambre-et-Meuse, celui chez lequel nous avons dîné...

— Les docteurs de Montpellier ont prétendu que c'était une gastrite, poursuit Lejeune, ceux de Paris un refroidissement subit, ceux de Toulouse que mon affection était le résultat d'une vieille chute de cheval.

— Et cependant il vous importait de savoir quelle était l'origine de votre mal.

— Si cela m'importait, madame Musquette!... Eh! cela m'importe encore autant que jamais!

— Quand le sous-lieutenant eut parlé au major celui-ci se mit à rire comme un fou...

Ici M^{me} Dalzonne agita la sonnette d'argent placée près d'elle, et un domestique parut aussitôt. La narration de M. Cabassol fut coupée pour la vingtième fois.

— A-t-on apporté *cela*? demanda intentionnellement M^{me} Dalzonne au domestique.

— Pas encore, madame.

— Je l'avais pourtant commandé pour quatre heures : il en est cinq moins un quart ; je ne comprends pas ce retard. Quand la petite

personne viendra vous lui direz de monter : je veux lui parler.

— Le major , poursuivit M. Cabassol , continua à rire aux éclats pendant plusieurs minutes...

— Qu'attendez-vous donc de si pressant ? s'informa en avançant sa figure de renard le baron de Fourneuf... J'oserais presque le deviner, ajouta-t-il en penchant la tête, en passant les doigts sur ses lèvres , et en humant l'air comme s'il eût été parfumé de l'odeur d'un plat savoureux... Ne peut-on le savoir ?

— Vous êtes trop curieux, monsieur de Fourneuf.

— Si vous parlez toujours, fit observer le vieux docteur Hourdon, nous n'apprendrons jamais la fin de l'histoire de M. Cabassol.

— Est-ce qu'elle n'est pas finie ?

— Elle va l'être, monsieur le baron. D'ailleurs que vous importe, puisque ce n'est pas certes pour vous qu'elle a été commencée ?

— Je ne parle pas à monsieur Cabassol, répliqua de Fourneuf : j'annonce une surprise gastronomique à monsieur Hourdon de la part de notre charmante hôtesse.

— Qu'est-ce donc ? s'informa le docteur, que la bonne nouvelle d'une friandise arrachait

tout entier à Cabassol, furieux en lui-même de cette diversion.

— Devinez, faites comme moi. Les suppositions ne sont pas défendues.

• — C'est peut-être une tarte aux confitures, dit M^{lle} de Beaupréau : mon rêve de l'autre jour serait encore expliqué.

— Une tarte aux confitures! répéta Hourdon en promenant la lame de son couteau sur son pain : c'est assez de mon goût. Madame Dalzonne est bien capable d'une si délirante galanterie.

— Vous n'y êtes pas, messieurs ; vous n'y êtes pas.

Cabassol enrageait.

— Enfin, dit-il avec la certitude désespérante d'un homme qui va parler sans être écouté, enfin le major de Sambre-et-Meuse...

— Qu'est-ce qu'il fit donc ce bienheureux major, s'écria le républicain Champeaux, ce major dont vous nous fendez le crâne depuis le potage ?

— Vous ne le saurez pas puisqu'il en est ainsi, répondit Cabassol outré au dernier point. Je ne suis pas assez fort, je l'avoue, pour lutter d'intérêt avec un fromage à la pie.

— C'est donc un fromage à la pie que nous allons manger ?

— Oui, monsieur de Fourneuf.

— Prévenante, gracieuse madame Dalzonne ! si je n'étais pas si loin de vous je vous embrasserais !

— Et si tu n'étais bossu, murmura Cabassol de manière à n'être entendu que de son voisin, l'hypocondriaque Lejeune.

— Ils vont s'égorger, c'est sûr, pensa ce dernier en songeant avec effroi à la réponse qu'allait lancer peut-être à la tête de Cabassol l'inferral baron de Fourneuf.

Mais de Fourneuf eut l'air de n'avoir pas entendu.

Dans cette attitude d'indignation silencieuse, il était aisé de découvrir sur le visage pâteux de Cabassol l'empreinte des passions particulières, et plus massives que nombreuses, qui avaient exercé sur sa vie un empire absolu : le commandement et la soumission y régnaient en égale mesure sans laisser de place à d'autres nuances de sentiment. Sous sa chevelure, plus rude qu'épaisse, s'arrondissait le crâne du militaire ; de son front jusqu'au-dessous de ses sourcils se trouvait la confirmation de la nature énergique qui fait le soldat : un front sans rides et renflé par les muscles ; mais, des sourcils au menton, le caractère de l'homme de guerre

disparaissait et celui de l'homme d'affaires en prenait la place. Ses yeux avaient plus de finesse que d'esprit, plus de lucidité que de résolution ; son gros nez, affaissé à la racine, évasé à l'embouchure, annonçait la vieille habitude de prendre du tabac à profusion, défaut peu commun aux militaires et inséparable des gens qui ont besoin à chaque instant de nourrir d'engrais leur cerveau pour lui faire porter beaucoup d'idées productives. Cependant le nez de Cabassol n'était ni celui du savant ni celui du procureur : son nez, comme ses lèvres glou-tonnes, appartenait à l'homme d'action et de goinfreries. En un mot le fournisseur aux armées, militaire par le costume et une certaine contrainte disciplinaire, avocat par la plume, avait modelé son type mixte sur la physionomie de Cabassol, assez large du reste pour contenir d'autres indices. Mais vainement en cherchait-on d'autres : ses grosses joues de dogue, mal gazonnées par de rares favoris, faisaient ressembler son visage à certains royaumes beaucoup trop grands pour leur population ; elles allaient se rattacher à un menton sans énergie. Même remarque à faire entre la fierté de son cou et l'humilité de ses épaules qu'entre la première et la seconde moitié de son visage : du

menton aux épaules Cabassol était militaire ; on sentait que cette lacune avait dû être cachée par le hausse-col et la cravate busquée ; mais les épaules démentaient cette attitude digne et élevée : elles se courbaient pour attester la soumission de toute fonction civile à la hiérarchie militaire. Insolent jusqu'au général inclusivement, le fournisseur Cabassol s'affaissait à partir du général, et exclusivement. Quant au reste de son corps, tout à fait en dehors des influences de la pensée, il accusait au plus haut degré la succulente vie des fournisseurs généraux sous l'empire et dans les loisirs de garnison : son buste de mandarin était porté par des jambes maigres et goutteuses, ce qui lui donnait, vu sa taille assez haute, l'air d'un oiseau de quelque grosse espèce frappé d'hydropisie. Il faut croire qu'il expiait par cette défectueuse conformation ses extravagantes folies de beau mangeur et d'âpre dépensier. M^{lle} de Beau-préau et M^{me} Musquette prétendaient que son estomac avait ruiné sa fortune et que sa fortune avait ruiné son estomac. Aux yeux de ces dames il n'avait plus pour vivre qu'une faible pension que lui faisait son neveu ; et cela expliquait la préférence qu'elles donnaient à M. Lejeune sur Cabassol dans leurs momeries ga-

lântes, coquetteries si transparentes qu'on voyait parfaitement nager au fond le crocodile du mariage.

— Oui, messieurs, reprit M^{me} Dalzonne, c'est un fromage à la pie. Je l'avais commandé pour quatre heures parce que j'ai voulu vous faire dîner de meilleure heure aujourd'hui; mais cette négligente Bergeronnette-cinq-heures m'a oubliée... Ma filleule, vous serez grondée bien fort!

Depuis que Cabassol en colère avait promis de ne pas donner la fin de l'histoire du major de l'armée de Sambre-et-Meuse, la curiosité s'était accrue considérablement du côté des dames, qui insistèrent par la voix de M^{me} Dalzonne, la conciliatrice éloquente, pour que M. Cabassol fût relevé de son vœu de silence.

— Monsieur Cabassol est trop galant, dit-elle, pour ne pas obliger ces dames et moi, qui le paions instamment d'achever.

De Fourneuf se renferma dans son sourire malin, et il s'appuya ensuite sur sa bosse, content d'avoir gagné son procès contre Cabassol jusqu'au dernier degré de juridiction.

Le malheur d'être bossu n'était pas le seul dont le baron de Fourneuf fût frappé; il en comptait deux autres qui ne sont pas communs

à ceux de son espèce dégradée : il avait le tort d'être aussi grand qu'un bel homme et d'avoir une imposante figure. Cette ricanerie de la nature était vraiment affligeante : deux avantages et une difformité, c'était trop et trop peu ; car en fractionnant le baron, en soumettant son corps à une analyse malheureusement hypothétique, on découvrait en lui de quoi constituer deux corps irréprochables ; de même qu'en isolant sa bosse on avait par abstraction l'élément premier d'un bossu parfait. La réunion de ces types antipathiques composait un tout odieux, en révolte permanente pour le regard : comment admettre l'Apollon avec une bosse de bison ? comment tolérer sans répugnance la vue d'un dromadaire ayant pour tête celle d'Adonis ? La laideur a sa régularité, sa symétrie intelligente : on la comprend, si on ne l'aime pas. Ésope ne repousse personne : sa grosse tête allumée de deux beaux yeux noirs, ses épaules charnues, oreillers de sa grosse tête, ses jambes trapues, ses bras d'enfant entrent dans les nécessités d'une nature chétive de corps, puissante de pensée ; l'antithèse est vigoureuse, bien établie ; mais qu'est-ce que la figure d'Alcibiade sur le corps d'Ésope ? C'est absolument le spectacle de deux ailes d'aigle attachées aux reins velus d'un ours.

De Fourneuf était tout cela : Apollon avec une bosse de bison, un dromadaire chargé de la tête d'Adonis, un ours avec des ailes, Alcibiade plus Ésope.

Ainsi il faut croire que, sans quelques négligences fatales survenues en nourrice, de Fourneuf eût été un homme remarquable : il n'était resté qu'un bossu affreux parce qu'en se déformant il avait conservé un beau visage. Soit que son esprit fût naturellement mordant, soit que l'espèce humaine lui fût en aversion parce qu'il s'y trouvait inférieur, déplacé, vaincu, il n'avait montré jusqu'à cette époque de sa vie aucun penchant affectueux ; sa bosse était un inépuisable carquois de flèches ironiques. On ne lui connaissait aucun ami ; il ne parlait jamais de ses parents ; rien ne le touchait, ni un livre bien fait ni un bon tableau. Comme il n'aimait que lui, il avait un soin religieux de sa personne ; la propreté chez lui était poussée jusqu'au fanatisme : rien de plus rose que ses ongles, de plus blanc que son linge, de plus lisse que ses cheveux ; son corps était l'autel de son culte. A voir la blancheur plissée de ses chemises, de ses jabots, de sa cravate, on aurait pensé qu'il ne paraît ainsi sa poitrine que pour se faire illusion sur son dos. Son caractère devant s'expliquer

naturellement par ses actions, les événements qui vont suivre le peindront mieux que nous ne le tenterions ici par une anticipation fastidieuse.

— Puisque vous l'exigez, mesdames, je vous dirai donc, renouvela Cabassol, que le major de Sambre-et-Meuse, après avoir écouté le sous-lieutenant, se tourna vers nous tous et nous dit : Messieurs, on vient m'annoncer qu'à dîner on a oublié de nous servir...

M. Cabassol allait prononcer le dernier mot de sa dernière phrase quand la porte du salon s'ouvrit pour laisser passer une jeune fille dont l'arrivée fut saluée par une acclamation générale : c'était la jeune laitière Bergeronnette-cinq-heures qui apportait, tout essoufflée, le fromage à la pie.

Soit que la vitesse de sa marche à travers la forêt de Saint-Germain eût agité ses traits, soit que la crainte d'être grondée par M^{me} Dalzonne lui eût fait monter au visage ses couleurs les plus vives, elle était quand elle parut d'une fraîcheur idéale ; les fruits cueillis le matin avec la rosée, quand le ciel est encore d'un violet tendre, ne sont ni si doux à l'œil ni si séduisants. Elle n'osait ni pleurer, de peur de convenir de sa faute, ni sourire, de peur de trop la déguiser ; ses lèvres étaient presque sou-

riantes et ses yeux presque humides ; on voyait briller une larme et ses dents. Elle avait couru : son haleine était courte , son sein battait fort sous son corset de drap noir ; brillants de sueur , ses cheveux étaient attachés à ses tempes ; une mèche folle descendait même au milieu de sa joue. Comme elle s'était approchée de M^{me} Dalzonne en lui tendant la cage d'osier où était le fromage à la pie , elle dominait , quoique petite encore , de sa charmante et ronde tête , prise dans un bonnet de velours vert , la brune et forte tête de l'hôtesse. M^{me} Dalzonne n'avait plus de courage de la gronder en la voyant si pénétrée de sa faute : le faible mouvement qu'elle fit de la main pour toucher , moitié sévère , moitié riante , la joue de l'enfant , commença comme une menace et finit comme une caresse. Bergeronnette prit cette belle main et la baisa : son pardon fut signé ; tout le monde le ratifia , excepté de Fourneuf. S'il consentait à ne pas se prononcer trop aigrement sur ce retard , c'est parce que la présence de Bergeronnette-cinq-heures avait été une vingtième ou une trentième barre de fer jetée à travers la narration de Cabassol : ce bienfait exigeait un généreux silence. D'ailleurs sa pénétration de basilic se dirigea tout

à coup vers un sujet de réflexions qui ne fût pas senti au premier abord par les autres convives : que signifiait cet ordre donné presque à demi-voix par M^{me} Dalzonne à Bergeronnette-cinq-heures ? Demain lundi , lui avait-elle dit , à cinq heures , ton heure d'habitude , tu apporteras , outre la quantité ordinaire de lait que nous prenons , trois mesures de crème sans mélange ; et tu continueras ainsi tous les jours. Pour le baron de Fourneuf il y avait dans ces quelques paroles tout un roman et sa préface ; et l'on va voir qu'il ne se trompait pas beaucoup dans ces déductions si hasardées en apparence. Oui , marraine , avait répondu , toute joyeuse de son pardon , la charmante Bergeronnette-cinq-heures , ainsi nommée de son surnom parce que depuis quatre ans elle était chaque jour , hiver ou été , dès cinq heures du matin , avec sa boîte au lait , à la grille de la maison de santé de M^{me} Dalzonne.

Tandis que cette scène , dont Cabassol avait dédaigné de paraître affligé , se terminait sous le regard interpréteur du baron de Fourneuf , M^{me} Dalzonne saupoudrait légèrement de sel et de poivre le magnifique fromage à la pie , délayé par elle avec une grâce toute particulière dans une jatte de porcelaine.

— As-tu bien entendu, Bergeronnette ? répéta-t-elle à la laitière quand celle-ci eut repris sa cage d'osier pour partir : demain , cinq heures , trois mesures de plus ; et de même tous les jours suivants jusqu'à nouvel ordre.

— Il est délicieux ! proclama M^{me} Pingray , bonne femme qui était gourmande autant qu'elle était bonne. Nous n'avons certes rien perdu pour attendre : on en mangerait toujours , on en mangerait en dormant. Nest-ce pas , madame Musquette ?

— Cela doit être : il est apprêté par madame Dalzonne , répondit M^{me} Musquette , flatteuse comme le sont d'ordinaire toutes les dames pensionnaires.

— Encore un de mes rêves qui s'explique !

— Vous avez donc , mademoiselle de Beaupréau , des rêves pour tout et sur tout ? murmura Cabassol , la bouche pleine de dépit et de fromage.

— M'en voudriez-vous pour cela ? répondit M^{lle} de Beaupréau en roulant au plafond des yeux de colombe : ne suis-je pas la plus punie d'avoir constamment un sommeil si agité ? Vous ne me rendez jamais justice , monsieur Cabassol , jamais ! moi qui ai écouté votre intéressante histoire du major avec tant d'at-

tention depuis le commencement jusqu'à la fin !

— Mademoiselle de Beaupréau, repartit de Fourneuf, votre éloge est on ne peut pas plus blessant pour monsieur Cabassol : pourquoi dites-vous que son histoire est finie ? Vous n'auriez pas commis cette inconvenance si, comme moi, vous l'aviez suivie sans distraction.

La pitié de Fourneuf, qui avait commis la même erreur que M^{lle} de Beaupréau, équivalait à un coup de poignard : Cabassol le reçut en pleine poitrine ; il ne s'en plaignit que par un gémissement sourd, dont M. Lejeune fut épouvanté ; son fromage tourna dans son assiette.

— Nous voyageons continuellement à travers un pays de surprises dans cette maison ; c'est un petit paradis terrestre : avant-hier c'étaient des pommes à la Condé, hier des croquettes de riz ; aujourd'hui c'est un fromage à la pie ; demain qu'aurons-nous ?

— De la reconnaissance pour la belle hôtesse qui nous vaut tant d'agréments, répliqua à M^{me} Musquette M^{me} Pingray au cœur de Trajan, à l'estomac de Lucullus.

— Et nous aurons, outre la reconnaissance, poursuivit de Fourneuf, quelque nouvelle friandise, c'est mon avis, c'est mon espoir. Peut-

être, charmante mademoiselle de Beaupréau, aurons-nous un plat poétique, pittoresque et tonique comme vous les aimez, une crème au chocolat : on a commandé à Bergeronnette-cinq-heures trois mesures de crème sujettes à bien de douces interprétations.

— Voilà comme vous êtes toujours ! dit en souriant M^{me} Dalzonne : avec vous on ne peut garder un secret.

— Il y a donc un secret ? dit en élevant ses petits bras nerveux au-dessus de sa bosse le baron de Fourneuf : j'en étais sûr ! Un secret, madame Musquette ! un secret, mademoiselle de Beaupréau ! mon vieil ami monsieur Cabasol, un secret ! Que ceci vous réconcilie avec moi. Mais n'y en a-t-il qu'un ? ajouta de Fourneuf, qui ne voulut plus même que le premier fût mis en discussion.

— Au fond ce n'est pas un secret, reprit M^{me} Dalzonne ; je puis vous le confier à présent : j'attends à six heures et demie, ce soir, une nouvelle pensionnaire.

— Une nouvelle pensionnaire ! s'écrièrent en chœur tous les convives.

— Est-elle jeune ?

— Très-jeune, madame Musquette.

— Jolie ?

— Fort jolie , mademoiselle de Beaupréau.
Ces deux dames regardèrent M. Lejeune d'un air qui fit sourire Fourneuf de pitié.

— Mariée ?

— Non, monsieur Champeaux.

— Riche ?

— Je le présume, monsieur Lejeune.

— Et dangereusement malade ?

— C'est là, monsieur Hourdon, ce que vous aurez à décider avec votre confrère monsieur Calveyrac, qui est allé la chercher à Paris, où elle a dû arriver hier de Toulon.

— Et l'on n'en sait pas davantage, demanda M^{lle} de Beaupéau, sur le compte de cette jeune personne qui court les grands chemins, qui vient ainsi sans être annoncée, qui tombe comme une bombe au milieu de nous ? Nous sommes persuadés que madame Dalzonne ne reçoit pas à la légère des pensionnaires chez elle ; mais je gagerais pourtant que cette Angélique, égarée peut-être à la suite de quelque beau Médor, n'arrive pas sans être enveloppée d'une vapeur mystérieuse, dont il serait par trop indiscret à nous de percer la tendre obscurité.

— Eh bien ! je suis entièrement de votre opinion, mademoiselle de Beaupréau, et je m'en félicite.

— N'est-ce pas, monsieur de Fourneuf?

— Vous êtes d'une perspicacité étonnante, vous dis-je, mademoiselle : mais sans doute il y a du nuageux autour de cette jeune étrangère, dont la maladie même est un mystère puisque M^{me} Dalzonne, si franche avec nous, n'a pas su la préciser. En bonne conscience, arrive-t-on du fond du midi de la France pour le plaisir de se cloîtrer dans une maison de santé peuplée de fous et de vieilles gens? Vous avez mille fois raison, mademoiselle de Beaupréau.

C'est tout au plus si le suffrage du baron de Fourneuf avait entièrement flatté M^{lle} de Beaupréau, qui aurait désiré avoir un peu moins raison et n'être pas mise au rang des vieilles gens. Mais, outre que le baron était rarement de l'avis des autres, il ne descendait jamais à une concession sans blesser. M^{lle} de Beaupréau eut cependant l'héroïsme de recevoir le coup en silence; elle continua à broder sa fine médisance.

— Qu'en pense, demanda-t-elle, madame Musquette, elle qui a la prévision si nette?

— Je pense, répondit M^{me} Musquette, qu'une aventurière ne se conduirait pas d'une façon plus dégagée : traverser toute seule la France;

rester huit jours en diligence côte à côte avec des hommes inconnus, avec des jeunes gens ; croiser ses jambes, des nuits entières, avec des commis voyageurs familiers jusqu'à l'impertinence, c'est, on l'avouera sans être bégueule, singulièrement inusité, surtout quand on est encore d'un âge à avoir une mère pour vous surveiller. En vérité moi, qui ne suis plus aussi jeune et qui n'ai jamais été aussi jolie que cette demoiselle, je n'aurais pas compromis gratuitement comme elle ma réputation. C'est si fragile la réputation d'une jolie femme !

— Parce que c'est si précieux ! ajouta M^{lle} de Beaupéau en disputant de toutes ses forces à M^{me} Musquette l'attention de M. Lejeune, beaucoup plus tranquille et plus capable d'écouter depuis que le redoutable Champeaux ne l'aveuglait plus de ses raisonnements politiques à brûle-pourpoint, et que Cabassol avait renoncé à achever dans ce monde son histoire du major de Sambre-et-Meuse.

— Donc votre avis à tous, c'est convenu, survint de Fourneuf, est que cette jeune, belle et intéressante voyageuse est une aventurière comme il y en a tant. Eh bien ! va pour une aventurière ! le mal n'est pas grand : nous nous en accommoderons puisqu'elle a tant de jeunesse

et de beauté en partage. A tout prendre, qui oserait en être fâché ici? Ce n'est pas vous, patriarche Hourdon, dont la jeunesse fut si orageuse en amour que vous avez laissé vos dents en Amérique, vos cheveux au fond de l'Inde dans la main des bayadères, et votre cœur partout. Ce n'est pas vous, monsieur Lejeune, faux ermite dont la tendresse, bientôt sexagénaire, fleurit dans la neige comme les pervenches et le rhododendron des Alpes, et qui échangeriez volontiers, chacun en est convaincu, votre immense fortune, vos gras pâturages de la Beauce, vos vignobles du Dauphiné et vos dix-sept moulins de la Belgique pour avoir encore ces légers cheveux blonds dont vous me parliez un jour en confidence et cette fine jambe qui a fait passer de si terribles nuits aux maris de Bordeaux, rue du Chapeau-Rouge...

— Chut! chut! murmura M. Lejeune, dont les petites saillies osseuses se rougirent comme deux pommes d'api; laissons le passé. Mesdames, monsieur de Fourneuf exagère mes mérites; je ne fus jamais si important.

Tandis que de Fourneuf vidait un verre de vieux beaune M^{me} Musquette et M^{lle} de Beau-préau répondaient à la prise à partie de M. Lejeune par un sourire flatteur d'incrédulité et

par un froncement de lèvres qui signifiait : Petit ingrat ! vous mériteriez bien, si cela était, d'être puni pour tant de folies.

— Et ce n'est pas non plus monsieur Cabassol, poursuivit de Fourneuf, qui aura jamais peur d'une charmante pensionnaire qui lui dira souvent d'une voix douce et amicale : Papa Cabassol, cher grand-papa Cabassol, offrez-moi donc votre bras pour monter à mon appartement... mon vieil ami monsieur Cabassol, allons faire un tour de promenade sur la terrasse de Saint-Germain; venez : votre mine vénérable maintiendra dans le respect ces jeunes gens dont je suis assaillie.

— Monsieur, je ne suis pas vénérable, riposta Cabassol... Et, en tout cas, il vaut mieux être grand-papa que difforme, ajouta-t-il d'une voix enrouée par la colère.

Jusqu'ici M^{me} Dalzonne n'avait pas dérangé d'une ligne la discussion établie sur le compte de la pensionnaire attendue; elle avait laissé courir les propos en toute indépendance, respectant par position et par flexibilité de caractère les plus étranges opinions de ses hôtes. Habitée à vivre dans la compagnie des fous, des vieilles gens, dont la médisance est le dernier esprit et le seul bonheur, et des convaless-

cents, êtres inquiets, jaloux de tout, de la beauté, de la jeunesse et de la force qu'ils n'ont plus, elle supportait sans impatience les plus outrageuses aberrations. Cependant elle ne crut pas devoir cette fois encourager par son silence les présomptions soulevées avec tant d'unanimité et dirigées avec tant d'accord contre la réputation de sa pensionnaire : elle ne voulait pas que ceux avec qui cette jeune personne allait se trouver se fussent trop compromis à son égard, et rendissent leur position et la sienne tout à fait hostiles et à jamais irréconciliables ; la paix future de la maison exigeait une prompte intervention.

— Je suis fâchée, dit M^{me} Dalzonne en souriant, de donner un démenti éclatant à vos prévisions ; mais plus tard vous m'en voudriez beaucoup si je ne me hâtais de vous présenter dès à présent sous des couleurs plus favorables, plus vraies surtout, la personne que vous serez sans doute forcés d'estimer dans quelques jours si les renseignements que j'ai reçus ne sont pas inexacts.

L'attention la plus grande accueillit ces premiers mots de M^{me} Dalzonne. De Fourneuf seul eut l'air de ne pas se soucier beaucoup de la réhabilitation de la pensionnaire. Le quart

d'heure avait eu sa malice : que lui importait le reste ?

— Si ces renseignements sont exacts , et j'ai lieu de le croire , reprit M^{me} Dalzonne , notre nouvelle pensionnaire n'est pas aussi détachée de tous liens de famille que vous l'avez imaginé : elle a des cousins en Amérique.

— Et un oncle aussi , dit tout bas de Fourneuf.

— Elle m'est recommandée par un riche négociant de Lyon, chez lequel elle est restée pendant quelques jours. Je puis aussi rassurer ces dames sur les dangers qu'elle n'a pas courus en route : sa chaise de poste l'a conduite de Toulon à Paris ; sa demoiselle de compagnie était avec elle, une jeune Italienne qu'elle ramène de Florence. Revenue d'Italie exprès pour rétablir sa santé, qui a besoin de l'air moins ardent de la France, son intention n'est nullement de se répandre dans le monde. Voilà pour le passé et le présent : quant à l'avenir, je craindrais beaucoup pour ceux qui se prodigueraient en frais de coquetterie auprès d'elle ; car elle a, m'assure-t-on, un esprit distingué, une conversation charmante et des talents très-remarquables : elle peint, elle chante avec une supériorité d'artiste. Mademoiselle de Touralbe n'est

pas, comme vous le voyez, une aventurière.

— Touralbe ! murmura de Fourneuf : c'est un nom singulier ! il a une odeur de roman ou de romance... *Tour du nord, tour du mystère, tour maudite...* Tour albe, tour blanche, *alba turris...* Drôle de nom !

— Mademoiselle de Touralbe, reprit M^{me} Dalzonne, sera ici dans une heure au plus tard : je vous connais trop, mesdames, pour douter un instant de l'excellent accueil que vous lui ferez. Ma maison est la vôtre, vous le savez ; la bonté qui y règne est votre ouvrage autant que le mien ; nous sommes toutes un peu sœurs par la pitié.

M^{me} Pingray prit la main de M^{me} Dalzonne et la serra sous la nappe ; Abel eut un épanouissement de bonheur sur le visage.

Repentantes d'avoir donné un trop libre cours à leur langue, M^{lle} de Beaupréau et M^{me} Musquette baissèrent les yeux en roulant silencieusement leurs serviettes comme deux petites élèves grondées.

— Bien ! bien ! continuait à demi-voix de Fourneuf : de la sensibilité au dessert au lieu de kirsch, c'est cela !... Il est joli le couvent : des fous au troisième étage, des malades au second, et des convalescents au plain-pied... et

des nonnes de quarante-cinq ans!... A votre santé, monsieur Cabassol.

Cabassol ne daigna pas même se retourner vers de Fourneuf. Il fut aussitôt levé que la maîtresse de la maison, et il avait gagné la porte avant d'entendre l'invitation qui fut faite par M^{me} Dalzonne à tous les pensionnaires : elle pria ces dames et ces messieurs de venir prendre un thé dans la soirée et tenir compagnie à M^{lle} de Touralbe. Quand ils se furent retirés M^{me} Dalzonne prit le bras d'Abel et elle lui dit tout bas :

— Aujourd'hui, mon ami, je ne suis pas contente de vous.

Ensuite ils allèrent ensemble attendre à la grille de la terrasse du château le passage de la chaise de poste qui amenait à Saint-Germain le docteur Calveyrac et M^{lle} de Touralbe.

II

Le Pecq n'est ni une ville, ni un village, ni même un bourg : c'est une rue démesurée dans sa maigreur ; on croirait voir l'épine dorsale d'une grande cité dont les mille antennes brisées auraient disparu à la suite de quelque cataclysme. Elle pend de Saint-Germain en Laye à la Seine sur une ligne d'une déclivité effrayante à considérer et plus effrayante encore à parcourir. On serait parfois tenté de supposer aussi, en cédant au ressort des inductions, que

le Pecq était jadis une rue de Saint-Germain, tout à coup détachée par un orage et restée en route avant d'achever de rouler jusqu'à la rivière : la dernière maison semble soutenir celle qui s'y adosse ; toutes ont l'air de se servir mutuellement d'appui. Quand on mesure d'un œil courageux son interminable perspective on semble être menacé de la chute des rares habitants qui apparaissent aux plans éloignés ; ils tombent sur vous dans le parcours idéal d'une parabole colossale. On prétend que certaines villes de la Bretagne ont quelque ressemblance avec le Pecq.

Dès qu'on a quitté la berge de la Seine on a le pied sur la première marche de cette autre chaussée des géants qu'on nomme *le Pecq* ; le pèlerinage du piéton commence. Il est rude quoiqu'on ait adouci les abords par des échappées de campagne en forme de ruelles, où l'œil allangui se repose un moment avant d'affronter d'autres horizons. A droite et à gauche s'élève un rideau de maisons d'une grise ambiguïté, car elles n'ont ni le caractère prononcé des constructions bourgeoises ni la physionomie agreste des chaumières. En général elles n'ont que deux étages, troués de croisées chassieuses dont l'alignement mal observé forme d'étranges

parallèles avec la diagonale de la rue ; elles sont mitrées d'un pignon souvent crevassé par le poids des neiges de l'hiver , fort dur à cet endroit ; et il est rare que la frise de la porte ne soit pas ombragée d'un rameau de pin, symbole du principal commerce du pays.

On boit beaucoup au Pecq ; mais chacun doit boire chez soi ou chez le voisin, à en juger par l'unique destination qu'affecte chaque maison, grande ou petite. Si l'intérieur de ces maisons entre deux vins est occupé par une population mixte de mariniers et de gens de la campagne, la rue est acquise aux chiens et aux poules, seuls êtres assez hardis pour braver le soleil des journées d'été sur un pavé de laves. Que font là ces chiens ? Voilà un problème de population encore plus difficile à résoudre qu'en Turquie , où leur multiplicité s'explique par un esprit religieux : le Pecq ne rend pas raison de ses chiens. Il est vrai que le Pecq ne paraît pas s'occuper beaucoup de leur alimentation : ils se nourrissent de sommeil. Couchés au travers de la rue, ils sont aussi indifférents que les indigènes aux piétons qui passent près d'eux en haletant ; si ce n'est en rêve , ils n'aboient jamais. Aussi le silence du Pecq n'est-il troublé dans sa monotone étendue que par les échos de

quelques forges cachées ou par le petit bruit sec du marteau du tonnelier.

A mesure qu'on s'élève dans la rue on aperçoit çà et là des extrémités fleuries de jardins, des brassées de lierre jetées sur le dos des murs, franges des propriétés bourgeoises bâties entre Saint-Germain et la moins ingrate partie du Pecq. Un phare devrait indiquer au voyageur qu'il est parvenu aux deux tiers environ de sa courageuse ascension. Le phare est une église, la métropole probablement. Il faut plaindre les paroissiens sexagénaires qui sont en aval ou en amont de cette fortification religieuse : l'acte seul de s'y rendre mériterait de nombreuses indulgences. Et quel sérieux ne faut-il pas au curé de la paroisse pour dire comme refrain dans ses sermons : *Dans cette vallée de larmes...* Quelle vallée que le Pecq !

De l'église au couronnement de la montagne le chemin est encore plus roide, si c'est possible ; on éprouverait un découragement profond de l'avoir affronté si on ne distinguait au zénith la galerie aérienne du château de Saint-Germain. Le port de salut est là-haut. A l'aspect de cette découpe le point d'honneur s'en mêle et on fait bon courage pour atteindre à la consolante esplanade, où vous mènent bientôt

en riant des jardins découverts jusqu'à la ceinture ; on s'attache en idée à cette rampe , au-dessus de laquelle le regard fatigué s'étale sur des merveilles de verdure peu à peu apparues , et l'on sent que les pieds se superposent plus exactement au terrain.

Les courants d'un air plus vif ont indiqué au piéton la gradation de ses pas. Il n'éprouvait aucune fraîcheur en gravissant la première moitié du Pecq : insensiblement le vent a couru dans ses cheveux et baigné son visage ; maintenant l'air l'entoure avec la lumière sereine des hauteurs. Ce n'est presque plus le Pecq si ce n'est pas encore Saint-Germain. Là est la maison de santé de M^{me} Dalzonne, peu distante, comme il vient d'être expliqué, de la terrasse de Saint-Germain.

Abel et M^{me} Dalzonne furent bientôt au milieu des oisifs de tout âge et de toute condition que cette délicieuse promenade attire le dimanche, et particulièrement dans la belle saison, c'est-à-dire vers la fin de l'automne. De peur de manquer le passage de la voiture où devaient être le docteur Calveyrac et M^{lle} de Touralbe ils ne s'éloignèrent pas des limites extérieures du château ; ils s'assirent sur un des bancs les plus voisins de l'historique pavillon où naquit

Louis XIV. Sous leurs regards s'étendait l'admirable perspective de la terrasse, une des royautés pittoresques de la France.

A chaque bruit de roues sur le pavé de la chaussée M^{me} Dalzonne tournait la tête du côté de la grille, pour ramener aussitôt son attention sur Abel, distrait comme toujours, silencieux comme il s'était montré au dîner.

— Je suis contente pour vous, lui dit M^{me} Dalzonne, de l'arrivée de mademoiselle de Touralbe.

— Pour moi ! Et comment cela ?

— Oui, pour vous, Abel. Notre maison, il faut en convenir, n'est pas fort gaie : un visage nouveau est une chance pour croire à une diversion agréable.

— Je ne me suis jamais plaint, madame, de votre maison, où je serai toujours bien tant que vous y serez.

Les paroles sortaient une à une des lèvres soucieuses d'Abel, dont la pensée était ailleurs qu'à la conversation.

— Je vous remercie, Abel ; mais à votre âge, et surtout dans l'état de langueur où vous êtes, l'amitié pour une seule personne ne suffit peut-être pas pour occuper la pensée. Avouez que nos efforts ne réussissent pas beaucoup auprès

de vous quand nous cherchons à vous ramener au bonheur par la persuasion de l'exemple.

— Vous savez que je n'ai pas une croyance très-forte dans le bonheur absolu sur la terre. On veut ici que je vive ; soit , je vivrai... Mais pourquoi tant de soins autour de moi ? je serai bientôt vieux ; il y a longtemps que je ne suis plus jeune par la douleur. J'ai vingt-huit ans : à quarante ans je serai plus cassé que tous vos pensionnaires... Et alors , ajouta amèrement Abel , qui sait si je n'aurai pas leur philosophie , et si comme eux je ne passerai pas mes journées à penser avec délices , et à l'exclusion de toutes choses , au moment du dîner ?

— Vous méditez là , Abel , un riant avenir !

— C'est le moins chimérique auquel je puisse m'arrêter quand il m'arrive de regarder devant moi.

— J'ai une foi plus consolante en ce qui vous touche : n'êtes-vous pas déjà un peu mieux que lorsque vous vîntes à Saint-Germain il y a six mois ?

— Puisque c'est votre avis...

— Ne dites pas comme moi par complaisance. Mon opinion est celle du docteur Calveyrac ; c'est aussi celle de tout le monde. Pour que votre rétablissement soit prompt , soit complet,

il ne manque que votre volonté de guérir ; et nous vous ferons bien vouloir.

— Excellente amie ! Que je récompense mal tant de soins affectueux ! Je ne me pardonnerais pas mon indifférence , si affligeante et si peu fondée aux yeux des autres , si je n'éprouvais en moi une reconnaissance sincère pour vous et pour le docteur Calveyrac. Ai-je oublié , pensez-vous , votre sollicitude à tous deux , votre patience à condescendre aux bizarreries du malade le plus exigeant qu'on ait vu ? Sans vous que serais-je devenu ? Je n'ai qu'une consolation lorsque je songe à l'impossibilité de jamais payer tant de sacrifices : c'est de penser que vous m'aimez , lui un peu , vous beaucoup. Votre générosité vous procure une joie , j'ai besoin de le supposer , qui vous fait supporter mon apparente ingratitude.

Un éclair de satisfaction colora la figure attentive de M^{me} Dalzonne , qui , posant sa main sur le bras d'Abel , lui dit :

— Puisque vous êtes reconnaissant , Abel , écoutez-moi : je désire que vous soyez aimable pour mademoiselle de Touralbe , fort aimable , entendez-vous ? Je l'exige.

Dans la tristesse d'Abel il y eut de l'étonnement.

— J'essayerai ; c'est tout ce que je promets.

— Vous réussirez , je n'en doute pas , Abel. Elle chante : vous ferez de la musique avec elle ; elle aime sans doute la promenade : vous serez son cavalier toutes les fois qu'elle désirera que vous l'accompagniez... Pas encore d'objections , je vous prie... Si elle monte à cheval , vous monterez à cheval aussi.

— Vous viendrez avec nous , je présume ?

— Y songez-vous , Abel ? Est-ce une épigramme , mon ami ? Ce n'est pas bien. Est-ce que je puis quitter mon fauteuil , que je préfère du reste au plus beau cheval du monde ? Il ferait beau voir la toute petite ronde mère abbesse du couvent galoper à travers la forêt comme une châtelaine du moyen âge ! Vous vous passerez de moi s'il vous plaît.

La surprise d'Abel n'avait pas échappé à madame Dalzonne : elle qui l'avait provoquée la comprit si bien que, derrière la légèreté factice de son débit, courut inaperçu un frisson glacé ; un petit tiraillement fit palpiter le coin de ses lèvres et trembler les ailes de son nez. Pour dompter cette peine , dont les marques eussent compromis le résultat de sa proposition , elle reprit avec une vivacité plus modérée :

— Mademoiselle de Touralbe peint avec

goût : vous lui désignerez les points de vue remarquables des environs , Mareil , Marly , Herblay. Je me repose sur vous.

— C'est beaucoup tout cela , répondit Abel , qui entraît difficilement dans le sujet.

— Oh ! vous n'êtes pas galant ; vous refusez.

— Ce n'est pas à vous que je refuse.

— C'est uniquement à moi , car tout ce que vous déploieriez de complaisance pour mademoiselle Laure de Touralbe vous sera un titre de reconnaissance acquis sur moi.

— Reste à savoir si mademoiselle de Touralbe acceptera mes services aussi facilement qu'ils lui seront offerts.

— Vous voulez des compliments , Abel.

Le roulement d'une voiture publique s'étant fait entendre , M^{me} Dalzonne se leva et fit quelques pas vers la grille ; mais ce n'était pas encore celle qu'on attendait. D'ailleurs mademoiselle de Touralbe arrivait en chaise de poste.

Il avait suffi de cette interruption pour qu'Abel retombât dans sa rêverie. Le soir qui venait répandait un brouillard jaune sur la campagne ; une partie du château , par la singularité de sa construction , était violette et l'autre partie enflammée ; ses angles de brique , dans cet air onctueusement doré , s'émoissaient et

passaient en s'amaigrissant à l'état indécis d'une silhouette ; le balcon de fer filait comme un ruban noir autour de la grande masse rougeâtre , et chaque croisée s'effaçait derrière l'épaisseur des murs comme pour dormir ; les adossements de la forêt à la marge de la terrasse conservaient seuls encore quelque forme arrêtée , et liserait la promenade de bandes vaporeuses , entre lesquelles blanchissaient les robes des dames de Saint-Germain , qui traversaient ainsi alternativement des espaces obscurs et des espaces éclairés. Ces fantaisies de la lumière ont leurs beautés tristes ; le regard les aime si l'âme en souffre.

La vaste campagne qui part du pied de la terrasse de Saint-Germain et se prolonge sous un horizon illimité , sans obstacle de nulle part, était brisée par le milieu au tranchant des coups de faux du soleil. Il illuminait de sa nappe de feu le château de Maisons dont il laissait bleuir le toit d'ardoise sous le ciel , le Mesnil , Vaux , Carrières-sous-Bois , le Belloi , le Pecq , le château et la ville de Saint-Germain , le Port-Marly , étroite coupe où s'est dissoute la perle la plus pure de la fortune monarchique de Louis XIV , qui se ruina pour faire monter une goutte d'eau dans des réservoirs suspendus ; la

pompe à feu, l'aqueduc, arc de triomphe élevé à la folie désastreuse de Versailles, construit pour désaltérer les lions de bronze de la demeure du grand roi; l'Île-de-la-Loge, Prunai, Louveciennes, échiquier de petits bois, de sable doré et d'eau étamée; Celle, Bougival, Voisin-le-Bois, la Chaussée, la Jonchère, voie lactée de maisons poétiques; Ruel, où passa Richelieu, où passa Napoléon, où restera toujours le parfum des pêches; Nanterre... saluez!... où naquit la blonde sainte Geneviève; Malmaison... pleurez!... où mourut Joséphine, l'impératrice adorée; le mont Valérien, soupir de Jérusalem qui monte au ciel entre ces deux grands noms de femmes, toutes deux si bonnes et si tristes.

Chaque heure du jour présente sous un aspect nouveau ce beau développement de terrain, plus peuplé d'élégantes habitations que la vallée de l'Arno. Quand il souffle avec quelque violence, le vent y produit des frémissements et des ondulations comme sur la mer: la forêt fléchit, se creuse, se relève de vague en vague et moutonne à la cime. Dans les premières matinées d'automne on croirait voir les polders de la Hollande: à travers la moelleuse transparence de la fumée végétale les objets se déplacent,

perdent leur physionomie, et affectent la confusion incolore d'un rêve jusqu'au moment où le soleil, lorsqu'il se montre, vient à teindre d'une nuance rouge le fleuve, les baguettes dépouillées, le fouillis de feuilles encore restées aux branches. Alors le paysage entier semble, en sortant du brouillard, s'être transformé en madrépores pourprés, en corail.

Au delà du fleuve, qui coupe cet incommensurable paysage que l'œil n'a pas assez d'haleine pour parcourir, c'est Herblay, Montigny, la Frette, Corneil, Sartrouville, Houille, Montesson, les bois du Vésinet, où l'on entendait sonner autrefois dès le point du jour le clairon des gardes royales; c'est Croissy, Chatou, Argenteuil, merveilles sur lesquelles Louis XIV ferma la croisée de son château de Saint-Germain en s'écriant : Là-bas, là-bas Saint-Denis, le tombeau qui m'attend!

Mais le soleil a pâli, la terre disparaît; elle se noie enfin sous une immersion d'ombre; et il ne reste d'apparent que des touffes d'arbres jetées çà et là, que des groupes flottants de villages. Cette tache plus éloignée c'est la dentelure de Paris, cette bande blanche l'arc de l'Étoile, cette trace lézardée, à gauche, la flèche de Saint-Denis. L'obscurité et le silence se font

sur toutes ces choses déformées et fuyantes ; des oiseaux gris planent dans le ciel ; il va être nuit. La lueur d'une première étoile chasse devant elle les nuées de rentiers qui s'étaient abattus sur le gazon de la terrasse : ils rentrent dans la ville appuyés , les uns sur leurs joncs , les autres sur le bras de leurs femmes , qui ont passé autour de leurs bonnets , pour éviter la fraîcheur du serein, leurs mouchoirs de couleur ; et dans l'ombre qui enveloppe cette population centenaire on entend bruire des voix cassées , des pas traînants , des toux opiniâtres.

Un des enfants qui quittaient à regret la belle promenade vint à passer tout près d'Abel , et presque tomber dans ses bras en poussant son joyeux cerceau. Abel l'arrêta un instant pour contempler la chevelure blonde éparse sur son cou et partagée à son front , tout brûlant des jeux de la journée. Doux et riant , heureux de gagner une minute sur le retour à la maison , l'enfant se laissa facilement retenir. Abel l'assit sur ses genoux , prit ses petites mains , posa la bouche sur ses joues ardentes , et l'embrassa en regardant le ciel. Qu'il y avait de pensées altérées de consolations dans l'élanement de ce regard ! et que d'étonnement aussi !

— Si c'était là le vrai bonheur , l'unique paix

de l'âme , murmurait Abel... Qui sait?... Va , mon ami , dit-il à l'enfant en le laissant aller vers ses parents ; et il l'accompagna d'un adieu mélancolique jusqu'à la distance où il disparut dans le brouillard avec ses cheveux flottants , son cerceau , sa petite voix , et son agilité d'oiseau sur le gazon.

— C'est le docteur qui arrive ! s'écria M^{me} Dalzonne en entraînant Abel vers la grille du château : des coups de fouet avaient claqué dans l'air , une voiture avait passé au galop. C'était en effet la chaise de poste de M^{lle} de Touralbe. Elle était arrêtée à la porte de la maison de santé quand Abel et M^{me} Dalzonne arrivèrent.



III

Quand le docteur Calveyrac entra au salon la soirée était commencée depuis deux heures ; il en était dix. A son arrivée l'assemblée se leva spontanément , et resta debout jusqu'à ce qu'il eût traversé l'appartement pour aller saluer M^{me} Dalzonne et M^{lle} de Touralbe , qui causaient près de la cheminée avec l'embarras d'une première entrevue. Malgré ses instances on ne s'assit que lorsqu'il eut pris place dans le fauteuil vert pâle à fleurs d'or destiné à lui seul. Sa

présence brisa les conversations engagées ; on attendit le sourire bienveillant et scrutateur à la fois qu'il payait d'habitude à chaque visage de la maison. Il n'était pas jusqu'à de Fourneuf, que le sang tourmentait quelquefois, qui ne crût de son devoir de se soumettre à cette inspection amie, faite plutôt avec l'œil du père qu'avec le regard du juge. On s'en portait mieux ensuite : l'imagination, cette créancière impitoyable, avait son compte ; et enfin la vie semblait être assurée contre toutes les chances possibles pour toute la durée de la nuit.

— Je vous apporte une bonne nouvelle, dit le docteur Calveyrac après avoir pris la main de M^{lle} Touralbe, moitié en ami déjà de longue date, moitié en médecin : l'abbé Vincent viendra ce soir ; il me l'a promis, et vous savez, mesdames, que sa parole est aussi sûre que celle d'un archevêque. Dieu veuille qu'il le soit un jour !

— Ah ! il le mériterait celui-là !

— Oui, madame Dalzonne, il le mériterait ; et je suis fâchée que madame Pingray ne soit pas ici pour vous entendre : c'est elle qui l'aime !

— Pas plus que nous, s'il vous plaît, madame Musquette.

— Où est donc madame Pingray ?

— Docteur, elle est auprès de monsieur Abel, répondit M^{me} Dalzonne.

— Est-ce qu'il serait malade ce soir ?

— Indisposé seulement : l'air était un peu frais sur la terrasse.

— Il a eu tort d'y aller aujourd'hui. Mes recommandations ne sont pas toujours suivies à la lettre.

— C'était pour vous attendre, docteur, que nous y sommes restés, monsieur Abel et moi, jusqu'à sept heures.

— Je vous remercie de la complaisance, mais je ne l'en gronderai pas moins. Vous nous avez peut-être attendus une heure ou deux sur la terrasse ?

— A peu près.

Qui eût deviné la cause de subite affliction qui éteignit tout à coup la parole sur les lèvres du docteur après cette réponse faite à ses propres questions, toutes d'hygiène en apparence, toutes d'affection pour un jeune homme abandonné à ses soins ? Les personnes réunies au salon ne remarquèrent pas cette légère pause : elles avaient déjà renoué le fil interrompu de leurs propos et de leurs jeux.

Prétextant la nécessité de connaître par

lui-même, comme il était de son devoir, l'état dans lequel se trouvait Abel, Calveyrac quitta un instant la compagnie.

M^{me} Dalzonne l'accompagna jusqu'à la porte du salon d'un regard où il y avait une sollicitude plus profonde que celle qu'elle avait osé exprimer de vive voix sur son malade. Mais, promptement ramenée par la réflexion à la conversation qu'elle s'efforçait d'établir entre les personnes de la maison et M^{lle} de Touralbe, elle dit à celle-ci :

— Le pays n'est pas aussi riche que l'Italie en monuments historiques ; nous avons pourtant quelques curiosités locales à vous offrir.

— L'ancien couvent des Loges, se hâta de dire M^{lle} de Beaupréau.

— J'allais le citer à mademoiselle.

— Et le château de Saint-Germain, ajouta M^{me} Musquette.

— Je veux, continua M^{me} Dalzonne, que monsieur Abel, dès qu'il sera rétabli, le visite avec vous ; ce sera bientôt, je l'espère. Il a étudié le château de Saint-Germain avec la patience d'un antiquaire et le discernement d'un artiste. Vous jugerez, mademoiselle, s'il est possible de mieux connaître l'ancienne destination de chaque appartement de cette demeure, qui a be-

soin, il est vrai, de ces efforts de mémoire pour qu'on croie à sa splendeur passée.

— Vous ne pourriez me promettre une partie plus agréable, répondit M^{lle} de Touralbe : je suis passionnée pour les ruines. Leur aspect féconde tant de pensées ! Que de fois, dans mon voyage d'Italie, j'ai fait arrêter ma voiture pour aller admirer de près les débris de monuments dont la voie romaine est semée ! Mon plaisir sera double si votre ami monsieur Abel consent, comme vous nous le laissez espérer, à être notre introducteur à cette cour de souverains morts depuis des siècles. Vous venez de m'intéresser à plus d'un titre au rétablissement de sa santé.

— Ce sera l'affaire de quelques jours de repos, répondit Calveyrac en reprenant sa place entre M^{lle} de Touralbe et M^{me} Dalzonne. Pour rassurer votre conscience je vous dirai, madame, ajouta-t-il aussi, que ce n'est pas la station sur la terrasse qui l'a incommodé : aucune cause physique n'a influé sur sa santé.

— Ce ne pouvait être le froid, répondit M^{me} Dalzonne : l'air était frais, mais doux comme au printemps.

— J'étais étonnée moi-même, en venant aujourd'hui de Paris à Saint-Germain, de la beauté

de votre ciel ; je l'ai fait remarquer à monsieur Calveyrac.

— Ainsi, mademoiselle, reprit M^{me} Dalzonne, vous avez fait un voyage assez agréable de Paris à Saint-Germain. J'en suis charmée pour vous : je craignais que la poussière ne vous incommodât.

— Un voyage délicieux ! répliqua M^{lle} de Touralbe : je croyais être encore dans la molle Italie, sous les peupliers de l'Arno, à l'aspect des villages coquets que nous avons traversés en venant. Quel beau ciel ! quel paysage limpide ! J'étais presque fâchée, madame, de ne pas rencontrer d'écho à mon enthousiasme dans mon compagnon de route.

— Songez, mademoiselle, répondit le docteur, que l'habitude émousse en nous l'impression des tableaux les plus saisissants. Je vois cent fois par an au moins les accidents pittoresques dont vous avez été frappée pour la première fois : ne suis-je pas excusable de n'avoir pas mis tant de chaleur que vous dans mes admirations ? exaltation que je vous engage à modérer, ajouta-t-il en changeant de ton, dans l'intérêt de votre santé.

— Quoi ! vous m'interdiriez la joie de sentir et d'exprimer avec toutes les forces de mon

âme !... Ce qui est beau élève tant le cœur !

— Mais cela le fait battre aussi, et les palpitations surviennent. On s'use en vivant trop.

— Entendez-vous, monsieur Lejeune ? on s'use en vivant trop, interrompit de Fourneuf, qui grossit sa voix.

— Est-ce que j'aurais trop mangé à dîner ? s'informa Lejeune en regardant M^{me} Musquette, sa plus proche voisine. Il me semble que je suis rouge en effet : n'ai-je pas les joues en feu?... Si j'allais me coucher...

— Vous êtes frais comme un beau lis, répondit M^{lle} de Beaupréau, à qui précisément M. Lejeune ne parlait pas.

— Quant à vous, monsieur Cabassol, continua de Fourneuf en abattant ses cartes devant Champeaux, et sans que Cabassol pût même l'entendre, vous n'avez plus à craindre de vous user : c'est acquis depuis longtemps.

M^{me} Dalzonne ne comprenait pas trop au fond le côté vrai de l'observation du docteur, de même qu'elle n'avait pas l'âme assez artiste pour s'exhausser jusqu'à la hauteur lyrique de M^{lle} de Touralbe.

— Pour la même raison, continua Calveyrac, si j'eusse été votre docteur avoué, le gardien en titre de votre santé, la scène de Nanterre n'eût

pas eu lieu. C'est comme je vous le dis, mademoiselle, appuya-t-il d'un accent qui avait sa bienveillance et sa fermeté.

— Oh ! racontez-nous cela , je vous prie , docteur ! s'écria M^{me} Dalzonne : que vous est-il donc arrivé à Nanterre ?

A l'odeur seule d'une histoire les sièges se rapprochèrent du cercle de M^{me} Dalzonne : Lejeune oublia de poursuivre la recherche de sa maladie ; M^{lle} de Beaupréau laissa flotter sa broderie, éternel chef-d'œuvre que les plus vieux pensionnaires n'avaient pas vu commencer ; M^{me} Musquette cessa de tricoter l'interminable bas à jour qu'elle étendait à chaque minute sur elle pour qu'on ne doutât pas de l'embonpoint gracieux de sa jambe ; Cabassol, le dur Cabassol lui-même releva la tête ; quant à Fourneuf, il dit à Champeaux :

— Rien , je crois , ne nous presse. D'ailleurs j'ai le *Tyran*, nom que le républicain Champeaux infligeait aux rois , même en jouant aux cartes : il ne me faut donc plus qu'un point pour gagner ; vous êtes en mesure d'attendre à moins toutefois que vous ne soyez pressé de mourir.

— La chaleur de la route , dit le docteur Calveyrac , ayant irrité la poitrine de mademoiselle de Tournalbe, j'ai ordonné au cocher

d'arrêter à Nanterre , devant le café-restaurant connu de vous tous ; nous sommes descendus là. Il y avait dans la salle de repos beaucoup de voyageurs qui dévoraient des gâteaux et buvaient de la bière en attendant qu'on eût changé les chevaux de leurs diligences ; plus méthodiques , des Anglais s'étaient attablés pour avaler des œufs frais. Tandis que ces collations précipitées s'achevaient sous la menace du fouet du postillon , l'aveugle de Nanterre , celui que vous avez tous vu mille fois , entre dans la salle avec son violon fêlé , sa fille en guenilles et son vieux caniche. Après avoir joué un air il passe la sébile de bois à sa fille , et la fille et le chien de l'aveugle s'approchent de chaque voyageur pour recevoir l'indemnité due au malheur. Personne ne donne...

— Excepté vous , monsieur , interrompit M^{lle} de Touralbe dont le regard s'animait depuis que le docteur avait pris la parole.

— L'enfant de l'aveugle et le chien , poursuit le docteur , se retiraient , la sébile à peu près vide , quand le vieil Homère de Nanterre s'écrie d'une voix émue :

— Messieurs , l'air que je vous ai joué est pourtant de Della Maria , qui l'arrangea exprès pour moi , il y a longtemps de cela , un jour

qu'il passait par ici, un fameux hiver, pour aller à Marly composer, selon son habitude, dans une cabane de pauvres paysans, ses opéras qui ont fait tant de bruit. Il était pauvre, j'étais aveugle : il me fit l'aumône de cet air. Je vais encore vous le jouer si vous le permettez...

— En route ! en route ! criait le postillon ; montez, messieurs !

Personne n'avait fait attention à la remarque du pauvre artiste.

— Tu ne le joueras pas cet air, s'écrie M^{lle} de Touralbe : donne-moi ton violon ! c'est moi qui le jouerai.

Le postillon, debout sur le seuil de la porte, se met à rire comme un fou ; les Anglais laissent tomber de stupéfaction leurs coquilles d'œufs sur la nappe en voyant mademoiselle s'emparer du violon de l'aveugle, l'accorder en deux mouvements, le poser fièrement à son cou, et en tirer des sons admirables.

— C'est bien cela, très-bien ! s'écrie l'abbé Vincent qui entrait dans la salle. Je vous en remercie, mademoiselle, au nom de la charité chrétienne. Je gage que la sébile de l'aveugle s'est aussitôt trouvée pleine.

— C'est ce que peut vous dire monsieur Calveyrac, répond à l'abbé Vincent M^{lle} de Tou-

ralbe , car c'est lui qui, ayant pris la sébile, l'a présentée à chaque voyageur.

L'abbé Vincent tendit la main au docteur.

— Le Tyran et trois atouts ! cria de Fourneuf à Champeaux.

Qu'on juge si cette histoire l'avait beaucoup intéressé.

— Voilà, reprit en souriant et d'une voix agréablement traînante M^{lle} de Touralbe, voilà de ces actions que M. de Calveyrac me défendrait sous prétexte qu'elles donnent des palpitations.

— Peut-être le docteur a raison, dit le jeune abbé Vincent, mais en tout cas il conviendrait qu'il prêchât d'exemple : celle qui joue du violon pour le pauvre ne doit rien à celui qui mendie pour l'aveugle ; vous êtes tous les deux coupables de la même bonne action.

— Monsieur l'abbé vous absout du haut de son tribunal parce qu'il aime passionnément la musique, dit M^{me} Dalzonne touchée de l'histoire de l'aveugle de Nanterre.

— Je l'aime en amateur, répondit l'abbé.

— En amateur éclairé, affirma le docteur. Si vous désirez, mademoiselle, entendre de belles voix, allez le dimanche à l'église dont monsieur l'abbé Vincent est vicaire.

— Vous possédez un orgue sans doute ?

— Un orgue ! Mon Dieu ! nous ne sommes pas si heureux , nous ne sommes pas si riches , mademoiselle : mon église n'est qu'une pauvre chapelle. Comme il ne m'en coûte pas beaucoup pour avoir des voix fraîches , jeunes , je choisis les meilleures et je les rassemble. C'est parfois assez net , mais voilà tout ; le docteur est trop indulgent.

M^{me} Musquette et M^{lle} de Beaupréau ne s'étaient pas mêlées jusqu'ici au dialogue : elles avaient regardé , admiré , et étudié surtout la sensation que l'étrangère produirait sur M. Cabassol , et particulièrement sur Lejeune. Cependant, comme elles auraient rougi de laisser croire à M^{lle} de Touralbe qu'elles étaient tout à fait privées des ressources de la conversation, M^{lle} de Beaupréau songea sérieusement à participer à l'entretien.

M^{lle} de Beaupréau avait dû être fort belle , surtout en province, où la fraîcheur est comptée pour beaucoup et où l'extrême régularité des traits n'est que médiocrement prisée. Elle avait allumé des passions nombreuses par l'abondance de ses riches avantages de corps et d'esprit, et exaspéré par leur excès même le cœur de ses compatriotes.

Tout simplement un beau brin de fille à Paris, elle leur avait apparu comme une Diane, comme une Vénus de Milos : ses cheveux tombant jusqu'aux talons, sa blancheur villageoise, ses yeux d'un bleu puissant, ses lèvres lustrées comme le duvet d'une prune, son attitude taillée dans le marbre, ses épaules, ses bras et son buste qui en avaient égalé la dureté, ses mains grasses comme celles d'un enfant, avaient troublé il y avait quelque vingt ans le sommeil d'une génération de clercs de notaires et d'avoués dans le département de Maine-et-Loire.

M^{lle} de Beaupréau pouvait mettre sur le compte de tant de charmes trois ou quatre de ces suicides caractéristiques particuliers au désespoir des provinciaux : le fils d'un receveur s'était jeté dans un four à chaux et s'était calciné pour elle ; un neveu de l'ancien seigneur du pays, auquel M^{lle} de Beaupréau avait permis des espérances sous condition de mariage, s'était tiré un coup de fusil, n'ayant pu décider son oncle à consentir à une alliance avec les Beaupréau, gentillâtres trop mal plantés en noblesse.

Pour expliquer l'immense fascination de M^{lle} de Beaupréau sur la jeunesse du temps il faut ajouter qu'elle dansait la gavotte à désoler

le cœur même des vieillards, et qu'elle chantait les romances de l'empire , *Au fond d'une tour ténébreuse , Partant pour la Syrie*, avec une expression qu'elle relevait encore par son rare talent à s'accompagner sur la guitare. Malgré tant de trésors elle ne s'était pas mariée : les uns expliquaient ce phénomène par un vœu romanesque fait à un homme aimé en silence, les autres, moins poétiques , par cette raison toute naturelle qu'elle avait trop attendu la bonne occasion. M^{lle} de Beaupréau ne se prononçait jamais entre les deux opinions.

L'âge avait emporté les plus beaux bijoux de son écrin sans qu'elle s'en fût aperçue , bien qu'elle ne pût se dissimuler qu'elle avait remplacé ses cheveux si beaux par d'autres encore plus beaux , et ses couleurs si éclatantes par de plus vermillonnées , par suite de la maladroite prétention que nous avons tous, non-seulement de ne pas enlaidir en vieillissant , mais de paraître, étant vieux , plus jeunes , plus roses et plus séduisants que nous ne l'avons jamais été dans la jeunesse ; fausseté dans la fausseté. Ayant conservé toutes ses dents, qui étaient bien plantées et d'un bel émail, elle embarrassait singulièrement tout calcul sur son âge par ce mélange de beautés évanouies , de beautés res-

tées, de cheveux faux, de couleurs factices, et de jeunesse réelle dans le regard et dans la bouche. Un laurier-rose sur des ruines eût été son emblème ; et elle était assez franche pour l'accepter certains jours de mélancolie où elle faisait bon marché de sa splendeur éteinte. Comme chez toutes les femmes romanesques, ces jours étaient suivis chez elle d'autres jours qui n'étaient pas marqués par la modestie : alors on adoptait les couleurs tendres, les coiffures adolescentes ; on se nuançait le teint à la vierge, on parlait du bout des lèvres, on roucoulait des œillades d'une tendresse de pigeon ramier, on se serrait le corsage à ne pas respirer ; on mangeait peu, on ne buvait presque pas, on touchait aux fruits de l'extrémité des doigts ; on était oiseau, petite fleur, charmante enfant. Les mauvais jours s'annonçaient par le bandeau descendu jusqu'au niveau des sourcils, et par une robe immense sous laquelle disparaissait toute la cité en ruines ; ordinairement c'était lorsqu'on avait rêvé des choses atroces, inouïes, épouvantables.

M^{me} Dalzonne avait pressenti un de ces accidents orageux au premier coup d'œil qu'elle avait jeté au dîner sur la toilette de M^{lle} de Beaupréau. Le vieil Hourdon qui savait tout, qui re-

tenait tout, qui avait été le médecin de toutes les jolies femmes de son temps, non-seulement à Paris, mais dans les principales villes de France, car il s'était rendu à diverses époques dans chaque chef-lieu comme inspecteur des hôpitaux et il y avait été consulté comme un praticien habile, Hourdon se disait parfois : J'ai vu cette femme-là quelque part... réflexion fâcheuse qui portait presque toujours en elle la menace d'une indiscretion.

— Toutes les belles voix, monsieur l'abbé Vincent, ne sont pas dans votre paroisse, avait dit M^{lle} de Beaupréau.

— Je n'ai point tant de vanité, mademoiselle... Est-ce que j'ai pu faire supposer cela ?

— Peut-être ne faudrait-il pas aller loin pour en trouver une, monsieur l'abbé, digne de servir de modèle.

— Ne comprenez-vous pas que c'est un détour aimable dont se sert mademoiselle de Beaupréau, poursuivit M^{me} Dalzonne, pour prier mademoiselle de Touralbe de nous chanter quelque morceau ?

— Je joins, en ce cas, mes prières à celles de ces dames, s'écria l'abbé... Et vous, docteur ?

— Moi j'insiste également avec vous.

— Vous aussi, docteur ! Mais les palpitations, y songez-vous ?

— Je vous accorde , mais seulement pour ce soir , la permission de chanter , si cependant vous n'êtes pas trop fatiguée.

— Oui, à cette condition, ajouta la charmante directrice de la maison de santé, qui dans cette circonstance devait partager l'autorité du docteur.

— Eh bien ! soit, je chanterai.

La complaisance fut saluée d'un remerciement unanime : après s'être montrée généreuse M^{lle} de Touralbe couronnait sa réputation par un acte de bonté inappréciable pour les gens de la maison, peu habitués à un tel éclat de distraction.

— Mais un instrument, demanda-t-elle... sur quel instrument m'accompagnerai-je ? La guitare c'est ingrat ; je la déteste. Il n'y a pas de piano ici ? je n'en vois pas.

— Monsieur Champeaux , vous qui jouez de la flûte comme Orphée , si vous accompagniez mademoiselle...

— Monsieur le baron, je joue de la flûte pour moi et non pour les autres... Vous retournez bien souvent le Tyran !

— Pas pour les autres ! Cela vous plaît à

dire : chaque matin je suis éveillé par vos canards.

— Vous êtes trop heureux, ma foi ! de m'entendre.

— Ne soutenez donc pas alors que vous ne jouez que pour vous.

— Notre piano est dans une autre pièce , dit M^{me} Dalzonne , où nous nous réunissons l'été... Mais, j'y pense maintenant, si vous jouiez de la harpe nous pourrions nous en procurer une.

— Celle de la folle , reprit maladroitement M^{lle} de Beaupréau.

— Jeannette ! appela aussitôt M^{me} Dalzonne , allez chercher la harpe du pavillon. Prenez vos précautions ; faites-vous aider par Pierre.

— Cette harpe , disiez-vous , est celle d'une folle ?

— Une pauvre jeune fille , fut obligée de répondre M^{me} Dalzonne à M^{lle} de Tournalbe , qui avait été placée ici par suite d'une monomanie amoureuse.

— Et elle est morte sans doute ?

— Non, mademoiselle : le docteur l'a guérie, elle est aujourd'hui dans sa famille; et elle a oublié à la fois l'homme pour lequel elle était devenue folle et la harpe qui apaisait sa mélancolie.

— Monsieur Champeaux, n'oubliez pas votre flûte en quittant la maison.

— Monsieur de Fourneuf, je ne suis pas fou ! entendez-vous ?

— Je crois, dit l'abbé Vincent, que monsieur le baron est en verve de causticité ce soir.

— Monsieur l'abbé, répondit de Fourneuf en plaquant sur l'un de ses yeux le roi de carreau, ce qui lui faisait partie, et comme pour narguer Champeaux, monsieur l'abbé,

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

— Je suis de votre avis, répliqua l'abbé Vincent, car le peuple ne se douterait pas qu'aujourd'hui j'ai fait mes confitures de groseille.

— Avez-vous mis au moins livre de sucre pour livre de groseilles ? demanda M^{lle} de Beaupréau.

— Non, mademoiselle : je sais que c'est l'usage, mais les confitures en sont trop douces ; je n'emploie que les deux tiers pour livre. Par ce moyen j'efface dans une cuisson lente l'acidité du fruit et je n'en pers pas la saveur. J'ai obtenu deux cents livres ou autant de pots ; j'ai été sur le point d'en manquer.

— Vous mangez deux cents pots de confitures, monsieur l'abbé ! C'est monstrueux !

— Je ne goûte à mes confitures que le soir de Noël et aux bonnes fêtes , monsieur de Fourneuf.

L'abbé n'eut pas besoin d'indiquer ceux chez qui se consommait le reste : le docteur savait où s'adressaient les pauvres de la paroisse pendant leur convalescence.

Jeannette et Pierre apportèrent la harpe et la posèrent devant M^{lle} de Touralbe. Une préparation silencieuse s'établit pendant le temps assez long qu'elle employa à l'accorder.

La soirée s'avancait dans la nuit : la clarté des lampes était moins vive ; et , à leur lueur affaiblie, la tête du docteur paraissait plus soucieuse que de coutume.

Le docteur Calveyrac est un homme d'âge neutre : la jeunesse et la maturité s'équilibrent sur son visage ; elles se balancent comme la maladie et la santé chez un convalescent. Si le savoir hygiénique ne lui a pas plus accordé qu'à d'autres le secret de ne point vieillir , il lui a fait connaître de bonne heure les répits qu'on obtient de l'âge par l'économie des émotions fortes , par l'usage réglé des plaisirs , combinés avec les précautions secondaires d'une exquise

propreté ; les peintres flamands ne donnent pas aux fraises brodées de leurs portraits de chevaliers du linge plus pur que celui que porte le docteur Calveyrac, et c'est sans affectation que ses joues , où l'acier anglais a laissé son poli , effleurent une cravate de claire mousseline.

On oserait l'accuser d'un peu de coquetterie à montrer ses dents ; mais comment oublier qu'il ne les laisse voir que pour parler consolations , espérance et santé à ses malades ? Quoique souriants et bons , ses yeux ont pourtant une pénétration qui alarme : on y découvre toute la hardiesse de l'expérience , et l'expérience du corps , la plus certaine de toutes. Les femmes prétendent qu'il a le regard dangereux , et les jeunes filles rougissent comme devant leur confesseur ou leurs premiers amants lorsqu'il appuie le pouce sur leur artère pour écouter la maladie qui frappe aux portes du cœur ; mais le docteur Calveyrac sait épargner aux unes et aux autres un embarras dont il n'a besoin de tirer aucun orgueil : lorsqu'il interroge un malade il ferme à demi la paupière , cherche dans la clarté intérieure de la seconde vue l'ennemi qu'il a à combattre , et , quand il le tient pressé entre le double bouclier de la cause et de la guérison , il vous dit en riant comme le ferait

une mère qui vous aime : Allons donc ! cela ne sera rien , ce n'est rien.

Si vous creusez davantage vous trouverez deux individualités bien distinctes dans le docteur : le jeune homme qui est votre ami , votre joyeux convive aux cheveux noirs , aux beaux yeux , aux mains soyeuses , qui n'épilogue jamais dans un dîner sur les vins qui échauffent ou sur les mets qui pèsent à l'estomac , qui vous tient tête au dessert , soit que vous discutiez littérature ou morale , soit que vous agitez les intérêts plus graves de la politique , et enfin l'homme qui fera votre bouillotte ou présidera la banque du vingt et un avec l'aisance la plus noble. — Ce jeune homme a trente ans.

L'autre individualité dans le docteur , c'est l'homme qu'on appelle au moment du danger , au milieu de la nuit , toujours votre ami , mais votre maître , à l'œil méditatif , à la paupière plissée , au front labouré de rides. Approchez : vous apercevrez à la lueur de la lampe beaucoup de cheveux blancs auprès des noirs ; vous découvrirez des places que le peigne du matin n'a pas eu le temps de cacher. Dans sa précipitation à vous secourir , l'homme a emporté la décrépitude précoce du docteur. Sa parole est brève , elle commande ; c'est avec la brutalité d'un juge

d'instruction qu'il force à dire le mot propre du mal, le mot de la rue, le mot décisif. Il promène une main glacée sur le plus beau corps comme sur un squelette ; il interroge la vie en geôlier , et, si la mort répond , il tire sa montre avec lenteur , se penche à l'oreille de la garde-malade et lui dit : Dans une heure vous lui jetterez le drap sur le visage. — Cet homme-là a quarante-cinq ans.

La harpe était accordée : les cordes étincelèrent sous les doigts de M^{lle} de Touralbe ; elle en fit jaillir des nappes de sons larges et plaintifs coupés de notes soudainement gaies qui se taisaient aussitôt. La tristesse du motif était pénétrante , la vivacité accidentelle en était fébrile ; on pressentait le caractère des paroles qu'elle allait chanter. Elle les improvisa : elle prit pour sujet l'histoire de la jeune folle qui avait oublié sa harpe , de même qu'elle avait été oubliée par celui qui lui avait fait perdre la raison.

C'est à la langue italienne qu'elle emprunta des paroles, tantôt passionnées, tantôt amères , pour flétrir l'homme qui est sans pitié pour la femme autrefois aimée , et pour accabler la femme sans souvenir reconnaissant pour l'instrument harmonieux d'où elle a tiré sa conso-

lation... Malheur à l'amant ! le délire une fois passé, la passion sera éteinte ; malheur à l'ingrate ! quand sa raison sera revenue, l'inspiration se sera évanouie... J'aimerais mieux être folle et enlevée au ciel par l'enthousiasme, s'écria l'improvisatrice, dont la chevelure blonde s'était dé faite et pleurait sur la harpe, que froidement sensée et n'avoir plus de cœur !... Elle mit une expression si vraie dans ce cri, jeté à la fin de chaque vers, que l'attendrissement gagna tous ceux qui l'écoutaient, excepté de Fourneuf. Il se pencha sur Champeaux, ruiné par lui jusqu'à la dernière fiche, et il lui dit :

— S'il est dans les goûts de cette demoiselle d'être folle, elle ne pouvait mieux tomber. Elle a d'ailleurs, je crois, d'excellentes dispositions.

Fourneuf n'avait pas achevé sa réflexion que M^{lle} de Touralbe, suffoquée par l'émotion, glissa le long de la harpe, toute retentissante du frôlement de sa chute, et tomba sur le tapis avec ses cheveux blonds et sa robe de mousseline. Les dames s'empressèrent de la relever, M^{me} Dalzonne sonna, le docteur posa la belle évanouie dans un fauteuil et lui fit sentir de l'éther ; mais il s'écoula un temps assez long avant qu'elle respirât librement. Bianca, la demoiselle de

compagnie de M^{lle} de Tournalbe, étant accourue, elle dit en prenant le bras de sa maîtresse pour la conduire à son appartement :

— Mon Dieu ! vous avez fait chanter M^{lle} de Tournalbe , j'en suis sûre !

— Quelle magnifique créature ! ne put s'empêcher de crier Fourneuf en voyant Bianca , ravissante Florentine soyeusement cambrée, arquée partout , arquée du front , des sourcils , des épaules , des hanches , rayonnant la force , l'amour , la jeunesse par tous les pores de sa belle peau brune... Quel morceau de *tyran* , M. Champeaux !

Appuyée sur Bianca et le docteur Calveyraç , soutenue sous la taille par M^{me} Dalzonne, accompagnée de M^{lle} de Beaupréau, de M^{me} Musquette, et avec beaucoup d'intérêt par l'abbé Vincent , qui , arrivé au couloir de sortie , s'en alla à son presbytère, M^{lle} Laure de Tournalbe fut conduite à sa chambre.

Lejeune et Cabassol ne tardèrent pas à se retirer.

— Vous ne m'avez pas répondu , monsieur Champeaux : est-ce que mademoiselle Bianca , la demoiselle de compagnie de mademoiselle de Tournalbe , ne serait pas de votre goût ? Vous seriez assez difficile.

Avec un grand étonnement Champeaux répondit :

— Je n'ai remarqué ni la dame ni la demoiselle de compagnie.

— En ce cas allons nous coucher , monsieur Champeaux.

— Non : moi je reste.

— Tout seul ?

— Tout seul.

— A votre aise.

IV

M^{me} Pingray était assise auprès du lit d'Abel, attentive à suivre les progrès de son retour à un état plus calme. Elle avait la main convulsive du malade dans sa main ; le cœur d'une mère n'aurait pas été plus inquiet que le sien. Sur ses traits, naturellement graves, la sérénité de la vieillesse se nuançait en ce moment avec une foule de sentiments affectueux, dominés par une expression de pitié touchante. Son regard ne déviait du visage du malade que pour se

porter sur de nombreuses cafetières rangées devant le feu, et dans lesquelles chauffaient ces boissons innocentes en si grande vénération chez les personnes âgées, la camomille, le tilleul et les solennelles quatre-fleurs. Écoutant la respiration graduellement plus libre d'Abel, elle attendait le moment, si lent pour sa sollicitude, où il lui adresserait quelques paroles. L'orage intérieur avait cessé, mais un affaissement général s'était étendu sur ses membres ; il avait les yeux d'une immobilité perçante, la peau baignée d'une froide sueur ; comme s'ils eussent été exposés à l'action du brouillard, ses cheveux s'étaient plaqués à ses tempes et ruisselaient en lignes lumineuses. Il se tourna enfin vers M^{me} Pingray, dégagea sa main droite qu'elle retenait, et en la portant au front il lui dit :

— Vous êtes là ? c'est vous, madame Pingray ?

— Oui, mon ami. Êtes-vous mieux ?

— Plus tranquille ; ma tête me semble moins brûlante.

— Laissez-moi vous essuyer la figure... Savez-vous que vous n'êtes pas fort joli garçon, coiffé de cette manière ?... Relevons maintenant cette tête, posez-la sur l'oreiller... A la bonne heure.

— Excellente madame Pingray ! que vos enfants doivent vous aimer !

— Jusqu'ici je n'ai pas eu trop à m'en plaindre, car ils sont encore à venir.

— Je vous croyais mère.

— Non, mon ami ; mais si j'étais la vôtre je vous réprimanderais fort... Buvez d'abord cette tasse de quatre-fleurs.

— Que vous ai-je donc fait ?

— Beaucoup de mal, parce que vous vous en faites par votre singulière façon d'agir.

— Comment se conduire plus régulièrement ? Je suis le plus rangé de la maison.

— Je ne le conteste pas.

— Un malade ?

— Vous n'êtes pas aussi malade que vous vous l'imaginez : voilà votre premier tort.

— J'ai tort de souffrir ?

— Mon ami, vous n'êtes pas raisonnable : votre mal est léger, il serait facile de le combattre avec des soins ordinaires ; et vous vous plaisez à l'aggraver sans relâche, sans pitié pour vous, sans pitié pour les autres, par des idées que je ne comprends pas.

— Mon mal est léger, dites-vous ! Vous voilà comme les autres. Dans ce monde on ne croit pas à la douleur qui ne résulte pas d'une fracture

au bras ou à la jambe ; on veut voir le sang, toucher la plaie, entendre le cri : alors la partie grossière de l'âme s'émeut, on se soulève, on accourt, on apporte de la charpie et des bandes. A peines visibles, remèdes matériels ; au delà il n'y a plus rien.

— Ce n'est point précisément là mon opinion, mon ami : je sais qu'il existe des maux qui échappent à la pénétration du médecin et à la perspicacité de la garde-malade, ils ne sont que trop nombreux ; mais avouez aussi qu'ils ne sont pas seulement difficiles à connaître et par conséquent à guérir parce que la science est incertaine, mais qu'ils le sont aussi beaucoup parce que la plupart de ceux qui s'en plaignent s'en composent une énigme qu'ils aiment : ils cachent, soit par bizarrerie, soit par puérile honte, leurs subtiles douleurs, et parfois uniquement pour le plaisir de se tourmenter.

— On aimerait donc à se créer des malheurs imaginaires lorsqu'il en est tant de réels ? L'assertion est neuve pour moi.

— Elle est vraie, mon ami. J'ai connu à Lyon, dans ma jeunesse, une femme charmante, mais portée à se singulariser. Blasée sur les succès de la coquetterie ordinaire, elle trouva original d'avoir des maux de nerfs afin d'avoir

lieu de se plaindre ensuite de son malheur de vivre sous le poids des souffrances. Remarquez que, femme d'un riche négociant en soieries, elle habitait un hôtel magnifique sur la place Bellecour, et qu'elle n'avait pas un désir qu'il ne fût aussitôt satisfait. Le mal lui parut une chose piquante ; son plan arrêté, il fut suivi : elle respirait des sels à chaque instant, tombait en faiblesse au spectacle quand une scène était un peu émouvante. Enfin, de peines fictives en douleurs idéales, elle eut le bonheur de pâlir ; quelque temps après elle eut celui de faire une maladie réelle, mais peu grave ; le régime et la convalescence allongèrent son joli visage. Contente du succès qu'elle obtenait, toujours, vous l'imaginez bien, au profit de sa coquetterie, elle se persuada qu'elle ne pouvait plus entendre sans frémir le son d'un instrument, le murmure de l'eau tombant dans un bassin, le moindre bruit enfin trop clair, trop métallique ; plus tard le vent l'irrita, la lumière du jour lui fut en horreur... Le croiriez-vous ? cette femme, à force de persister dans sa manie, éprouva de réelles crises nerveuses ; elle faillit en mourir.

— Qui vous dit, interrompit Abel, qu'elle n'était pas véritablement malade des nerfs lorsqu'elle commença à s'en plaindre ?

— Moi; car je vous ai raconté mon histoire.

— Je ne nie pas, répliqua Abel, qu'il existe des imaginations comme était la vôtre; mais, croyez-moi, mon infirmité n'est pas du nombre de celles qui naissent sans cause : elle tient de si près à une autre épouvantable infirmité... et je n'ose la nommer celle-là, tant elle m'effraye... que la distinction n'est presque qu'un mot... J'ai la peur d'un mal qui ne manque jamais de suivre cette peur.

Les yeux d'Abel se fermèrent.

— Mon enfant, vous ne me convaincrez jamais avec des énigmes.

— Faut-il donc que je vous découvre la hideuse plaie dont je suis rongé jour et nuit, à toute heure, quand je veille, quand je dors, lorsqu'on me croit distrait ou content, lorsque je me mêle à la vie active du monde et que je suis avec vous, au milieu de vous, près de vous... Tenez, en vous parlant je me débats sous le poids de cette obsession, elle m'écrase; j'étouffe, je suis mal... Ne sentez-vous pas palpiter ma main dans la vôtre ?

— Qu'a cela d'étonnant ? quand on s'anime, tout le corps ressent une part de l'exaltation. Parlez plus doucement, mon ami : je vous écou-

terai mieux , sinon avec plus de plaisir ; car ce que vous dites m'intéresse toujours. Vous êtes mon enfant gâté , toute la maison le sait : en reconnaissance suivez un peu aussi mes conseils... Voyons, désaltérez-vous avec cette tasse de tilleul, et causons ensuite comme deux vieux amis... Laissez-moi encore relever votre oreiller... Parlez à présent : je vous écoute.

— Je vous l'avouerai encore, madame Pingray, mon mal a sa pudeur : je rougis d'y croire tout en tremblant de le nier; il m'est à la fois un ridicule et un fantôme : quand je suis seul c'est le fantôme; quand je m'enhardis à confesser à quelque personne aimante le trouble de mon esprit , la terreur dont je suis plein, le fantôme fuit et appelle du doigt le ridicule ; et aussitôt j'ai honte , je me tais. L'heure de la révélation est-elle passée : le fantôme revient, et il ne s'en va plus... Ne riez-vous pas déjà en vous-même de ces paroles qui vous dénotent la perturbation de mon âme , et qui sont les échos précurseurs d'autres paroles que j'hésite encore à prononcer, que j'ai tues même à madame Dalzonne , elle si généreuse, si bonne pour moi, si docile au plus ennuyeux de ses pensionnaires?... Aujourd'hui j'ai été sur le point de parler, l'aveu est monté jusqu'au bord de mes lèvres tandis que nous

attendions sur la terrasse de Saint-Germain l'arrivée du docteur.

— Et pourquoi n'avez-vous pas obéi à ce mouvement ? Il y a entre madame Dalzonne et vous le lien de la jeunesse , si propice aux communications. Elle qui a tant de patience à écouter le bavardage des vieilles gens, et je ne m'excepte pas , comment eût-elle manqué d'attention à la confidence non pas du plus fastidieux , mais du plus intéressant de ses pensionnaires ? Je n'approuve pas du tout votre retenue.

— Eh bien ! c'est sa jeunesse même qui m'a fait renoncer à la résolution de m'ouvrir à elle : j'ai craint de lui parler une langue presque intelligible que ne comprennent, si toutefois quelqu'un la comprend, que ceux déjà éprouvés par les plus affreuses contentions d'esprit. Combien il m'eût été pénible d'avoir intéressé d'avance sa pitié à ce qui n'eût été qu'un mensonge pour elle ! Je me suis représenté son visage surpris , ou, ce qui est pire encore, son visage plissé d'un rire d'incrédulité , après ma confession ; et je n'ai pas parlé, de peur d'avoir à la haïr pour une ingratitude justifiée.

— Mais moi, mon ami, qui ne suis plus jeune, qui me prétends vénérable à tous les titres, par

mes cheveux gris , par mes rides , par mes cinquante ans... je ne vous en cache que cinq... je vous inspire sans doute une confiance plus grande : hâtez-vous de me prouver que je la mérite, sans quoi, je ne rirai pas, mais je serai convaincue que mon intelligence n'est pas à la hauteur de votre peine. Ce serait fort peu obligeant.

— Moi douter de votre intelligence ! Ce n'est que de la mienne que je me méfie. Mes idées sont si exceptionnelles qu'elles ne trouveraient de funestes analogies, il me semble, que dans la tête malsaine d'un de ces prisonniers d'Amérique qui vivent dix ans au fond d'un cachot solitaire sans parler à personne, et qui, à force de mâcher la même pensée , de ronger le même mot , finissent, d'aberration en aberration , par croire qu'ils sont à chaque instant sur le point de devenir fous. Depuis trois ans je m'observe avec une attention incessante : si je fais un pas , je m'arrête pour voir si mon mouvement est naturel comme chez tout le monde ; si je tends le bras pour saisir un objet , je me consulte après avoir exécuté ce geste afin de me convaincre qu'il est le résultat de ma volonté ; si je dis un mot, je le répète longtemps en moi pour m'assurer que c'est bien celui qui rend mon idée ;

si j'entends parler , je me tourmente pour me persuader que j'ai compris de la même manière que ceux qui écoutent avec moi. Parfois je crois avoir senti se rompre dans ma tête le fil circulaire du raisonnement humain, et je m'épuise à acquérir la certitude contraire par des calculs mathématiques sans fin. Quand je me crois pénétré de l'ordre de mes pensées , une autre fatale idée me vient : Qui m'assure que ce que je prends pour une preuve de mon bon sens est réellement une preuve?... Alors je tremble ; je me contiens , mais à quel prix ! mon cœur bat , s'exalte , mes artères palpitent , et j'ai besoin du grand air. Autre torture : je redoute d'entendre bientôt , mon mal venant à augmenter, des voix humaines dans le vent , d'apercevoir des visages là où l'espace est vide , et d'entrer en relation avec des êtres que Dieu n'a pas créés. Enfin je me figure que chaque matin doit me voir emprisonné dans une camisole de force, étendu sur la paille, et riant derrière une grille... Embrassez-moi... J'ai peur de devenir fou , si je ne le suis déjà... Voilà mon horrible maladie !

Les dernières paroles ou plutôt les derniers cris d'Abel se perdirent dans les larmes abondantes qu'il répandit sur les épaules de M^{me} Pin-

gray. Elle pleurait aussi ; ses bras émus seraient contre sa poitrine celui dont elle venait d'entendre les funestes lamentations ; leurs sanglots se mêlèrent. Rompant une étreinte douloureuse et secouant la première le manteau de ce rêve de plomb , elle releva doucement la tête d'Abel et la posa sur elle.

— Mon fils, lui dit-elle, vos maux m'ont touchée , mais leur cause , et je suis heureuse de vous l'assurer sur le salut de mon âme, est une erreur , un mensonge : votre intelligence est aussi saine que votre cœur est bon. Votre mère ne mériterait pas plus de confiance que moi , mon ami , lorsque je vous assure... et vous me croyez , n'est-ce pas , Abel ? que vos idées, vos paroles, vos actions respirent l'ordre et la générosité. Depuis six mois que vous habitez la maison vous vous êtes fait aimer de tout le monde, ce qui n'est pas commun ici ; moi-même je n'y ai pas que des amis. Cependant avouez que vous n'avez pas tenté de grands efforts pour mériter cette popularité : vous ne répondez pas à ceux-ci, vous boudez ceux-là ; pas la moindre galanterie pour ces dames... Est-ce vrai?... Convenez donc, mon ami, mon fils, que si quelqu'un a à se plaindre parmi les pensionnaires, ce n'est pas vous... Feriez-vous le malade pour être en

droit d'être mieux traité que les autres ?

Toutes ces paroles de M^{me} Pingray n'arrivaient pas jusqu'à Abel avec le caractère d'onction qu'elles avaient. Les premières furent perdues : Abel ne les entendit pas ; les dernières seulement séchèrent la trace des larmes sur ses joues. Il fixa son regard sur celle qui, en lui disant des mots si encourageants, lui souriait comme une sœur aimée, et il s'écria :

— Pourquoi ne vous ai-je pas plus tôt ouvert mon cœur ? Vous l'avez apaisé, vous l'avez inondé de calme... Touchez : il bat moins fort ; mon front n'est plus brûlant, mon esprit se dégage... Vous n'êtes pas une femme peut-être : aucune, même parmi celles qui m'aiment le plus, ne m'a consolé autant que vous.

— Je ne suis qu'une pauvre et vieille femme, mon ami, pleine de faiblesses et de défauts ; le bien que vous éprouvez ne vient pas de moi, il vient de vous, qui vous êtes humilié et avez dévoilé votre plaie. Combien souffrent comme vous, combien meurent, et qui auraient abrégé leurs souffrances et vivraient encore s'ils eussent approché leur cœur de celui d'un ami ! Je ne suis pas dévote, mon fils ; mais je crois que la confession, même à un prêtre, est souvent un bon recours contre le désespoir.

— Ah ! cette minute de bonheur, fût-elle isolée au milieu de ma vie, je ne l'aurais pas achetée trop cher par l'aveu que vous avez entendu... Que vous m'avez fait de bien !

— Pourquoi ne continueriez-vous pas à jouir de cette paix descendue en vous , continua M^{me} Pingray, maintenant que vous avez su l'établir par l'effort d'un sacrifice que vous n'aurez plus besoin de renouveler ? Votre santé, qui n'est que faiblement altérée, se raffermira du repos de vos idées ; quelques distractions, et il vous est si facile de vous en créer, feront le reste.

— Il ne m'est pas permis, répliqua Abel en soupirant, de compter sur une tranquillité absolue dans cette vie. L'illusion serait trop forte ; elle m'entretiendrait d'espérances décevantes auxquelles s'oppose un passé malheureusement trop réel, et que je n'ai pas le tort d'avoir imaginé.

— Ne vous abusez-vous pas, mon ami, et jureriez-vous de n'être pour rien dans cette affliction dont vous ne m'avez encore rien dit ? et, si elle est aussi vraie que vous me le laissez pressentir, ne vous en exagérez-vous pas la gravité ? C'est au passé qu'elle se rattache, dites-vous : votre passé ne me semble pas long

quand je me rappelle que vous êtes absent de chez vous depuis trois ans et que vous n'avez pas encore vingt-huit ans. Vous m'avez permis, mon ami, de douter de l'importance de vos infortunes depuis votre première confiance : vous aurez beaucoup à faire désormais pour m'associer, sans réflexions de ma part, à vos persuasions personnelles.

M^{me} Pingray se disait beaucoup plus incrédule qu'elle ne l'était au fond. A peine Abel s'était-il laissé arracher le secret de son mal qu'elle avait deviné que la cause qu'il lui attribuait n'était pas l'unique. Prudente, armée de sages réserves, comprenant les ménagements dont il lui fallait s'entourer pour ne pas déchirer la plaie en la sondant, elle avait feint d'être suffisamment instruite quand elle avait la conviction de ne l'être encore qu'à moitié.

— Ce passé, reprit Abel, n'est pas, je vous le répète, une œuvre imaginaire, s'il n'est pas non plus, comme vous l'avez supposé à tort, un fait qui découle de la volontaire impulsion de mon existence. Je le porte comme une lourde croix depuis dix ans, depuis que la raison m'est venue avec l'âge.

— Nous avons, mon ami, la prétention de croire, quand nous sommes jeunes, et on l'est

longtemps pour ces sortes d'orgueil , que nous sommes prédestinés à des douleurs privilégiées ; il n'est pas un homme peut-être qui n'ait cru avoir éprouvé en amour des tortures inconnues avant lui.

— Comme tout autre , répliqua Abel avec un sourire triste , j'ai connu des contrariétés dans mes amours de jeune homme , mais je ne les ai jamais placées si haut. J'ai besoin , je le vois , de vous protester , avec une sincérité dont je rougirais de manquer avec vous , que je n'ai aucun reproche à m'adresser quand je reviens sur ces liaisons passées. Elles plaisent au contraire à mon souvenir , sur lequel elles pèsent légèrement ; car , je le dis sans fausse modestie , le chiffre en est petit.

— Je sais que le nombre des afflictions humaines est infini , continua M^{me} Pingray ; mais , n'en fût-il pas ainsi , je renoncerais encore à pénétrer dans la retraite des vôtres du moment où vous croiriez de votre dignité de les cacher. Je suis convaincue néanmoins que l'essai de votre première confiance ne sera jamais pour vous un motif de vous applaudir de votre réserve.

Le ton un peu piqué de M^{me} Pingray froissa le malade ; il se repentit d'avoir déplu sans le

vouloir à celle qui venait d'acquérir des droits si vrais à sa confiance.

— Vous m'aurez mal compris, je le crains, madame Pingray. Non, n'attribuez pas ma retenue à une défiance injuste. Je me suis si peu habitué à l'idée de rencontrer un jour une amitié aussi dévouée que la vôtre que je suis surpris de l'autorité qu'elle prend sur moi. Faut-il tout vous dire? j'ai peur d'écraser votre sensibilité de femme en l'attirant sur un terrain où l'énergie même d'un homme chancellerait plus d'une fois à me suivre. Vous ne voudriez pas m'écouter à la seule condition de complaire à votre curiosité; et alors ne vous aurais-je pas compromise au lieu de vous intéresser quand à la place d'un conseil je n'obtiendrais de vous, après le récit de ma pénible histoire, qu'une épouvantable surprise?

— Il y a dans la maison, répliqua M^{me} Pingray, un homme d'une probité peu commune, dont le regard traverse l'obstacle du corps pour aller chercher la peine cachée sous la chair, bon, non pas de la bonté d'une morale ordinaire, mais bon, comme les apôtres, par le bienfait joint à la persuasion, arrivée à la charité et à l'indulgence par le dernier effort de la philosophie, non pas un saint, mais, en un mot,

un honnête homme. Cet homme vous aime déjà : c'est le docteur Calveyrac.

— Croyez-vous, madame Pingray, que les maladies de l'âme lui soient aussi familières que celles du corps ? Tous ces grands esprits de la science ne voient guère au delà de la peau. Cependant je n'ai aucune répugnance à faire une exception en faveur du docteur Calveyrac. Vous l'aimez, vous l'estimez : votre opinion m'entraîne. Mais ne pensez-vous pas que la délicatesse exigerait une plus longue intimité que celle qui existe entre lui et moi avant qu'il me fût permis d'épancher sans réserve les malheurs de ma vie dans ses mains ? nous n'avons eu jusqu'ici que de simples relations nées de la facilité de nous voir souvent et de la nécessité d'échanger des opinions sur des objets indifférents. Je consens volontiers à faire la moitié du chemin ; mais est-il convenable, jugez-en, que j'aille plus loin ?

— Il accourra vers vous les bras ouverts dès qu'il saura que vous désirez sincèrement l'avoir pour ami. Je comprends toutefois que son âge et le vôtre ne s'attirent pas aussi rapidement que dans une jeunesse commune. Il a quarante ans, vous vous le figurez plus grave qu'il n'est : cela suffit pour motiver votre circonspection...

Écoutez : laissez-moi aplanir cette petite difficulté... Vous me savez votre amie...

— Comment en douterais-je ? répondit Abel en regardant avec une joie pieuse M^{me} Pingray, et en lui tendant une main appesantie depuis quelques instants par le sommeil.

— Ainsi, continua M^{me} Pingray, je prierai le docteur de me conduire demain dans la calèche de la maison jusqu'à la Muette : au retour j'amènerai la conversation sur vous ; et si je le trouve comme je le désire, c'est-à-dire comme je suis sûre qu'il sera, affectueux, heureux de ma proposition, fier de compter un ami de plus, alors je vous avertirai, et vous échangerez à la première entrevue tout ce que vous avez à vous dire. N'est-ce pas mon ami ?

— Agissez selon vos inspirations, et je serai content.

Ces dernières paroles d'Abel sortirent à peine de ses lèvres, fermées par une douce lassitude. Ses paupières s'abaissaient ; sa main, en quittant celle de M^{me} Pingray, ne se releva plus : il s'endormait d'un calme comme il n'en avait jamais connu depuis plusieurs années. A ses membres mollement étendus, à son haleine régulière, à la moiteur uniforme de sa peau, à la blancheur sans excès de son teint, enfin à

cette atmosphère, jamais analysée mais réelle, qui plane autour du sommeil d'un homme en santé, il était évident qu'aucun rêve sinistre ne le tourmentait.

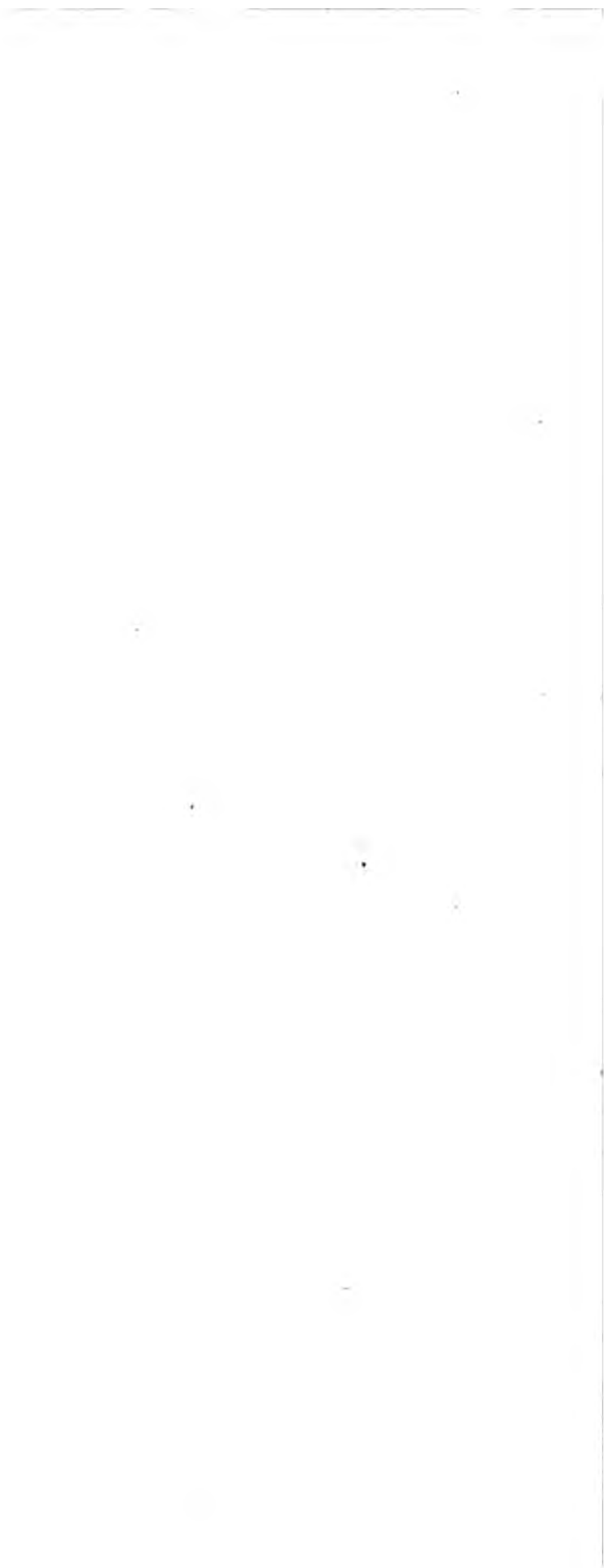
C'est au moment où Abel avait été tout à fait gagné par le sommeil que le docteur Calveyrac, qui avait quitté, comme on l'a vu, la société du salon, entra dans la chambre du malade.

Après avoir regardé la figure endormie d'Abel il dit avec indifférence :

— Fatigue légère, mais bon sommeil. Ce n'est rien.

— Docteur, murmura tout bas M^{me} Pingray en accompagnant le docteur Calveyrac jusqu'à la porte, docteur, ce jeune homme est très-gravement malade : ne dites pas *ce n'est rien*.





V

Un peu remis de son indisposition , Abel put accompagner M^{me} Dalzonne et M^{lle} de Touralbe au château de Saint-Germain , que ces dames avaient depuis un mois projeté de visiter ; le docteur Calveyrac était aussi de la partie ; Bianca accompagnait sa maîtresse. Quoiqu'il fût près de midi lorsqu'ils quittèrent la maison de santé pour gravir le haut de la montagne du Pecq, au bout de laquelle on est de niveau avec l'esplanade du château de Saint-Germain , ils

n'eurent pas à redouter l'incommodité de la chaleur. L'automne a des journées de paradis terrestre aux environs de Paris. A cette époque de l'année, à moins que le ciel n'en dispose autrement, et l'éventualité est rare, l'ombre est douce à côté du soleil, le soleil est tiède. Privés des fruits qui les alourdissaient, les arbres ont encore leurs feuilles et semblent prêts à une floraison nouvelle. Si la nature est moins jeune, elle est aussi moins impatiente ; elle a la fierté d'une femme qui a été belle, qui l'est encore pour ceux qui l'ont connue aux jours ardents de l'été ; le ciel est peuplé d'oiseaux. Sans le fatal avantage qu'a l'homme d'être dans la confiance des maux dont il marche entouré, aucune créature vivante ne pressentirait l'hiver derrière le rideau de ce paysage fluide.

Ces dames n'avaient pas, du reste, modifié leur toilette de la saison dernière ; toutes trois avaient un chapeau en paille d'Italie de forme onduleuse et ample, comme les affectionnent tant les Anglaises. Bianca seule avait attaché au sien un dahlia penché fort bas et jeté avec une coquetterie charmante ; celui de M^{me} Dalzonne avait un velours noir qui l'arrêtait ; flottant et presque vapoureux, celui de M^{lle} de Touralbe se serait passé du large ruban vert qui l'ornait sans

utilité appréciable ; elle ne le nouait jamais , de peur sans doute d'altérer l'ovale adorable de son visage. M^{me} Dalzonne et M^{lle} de Touralbe portaient une robe de mousseline unie, simplicité qui convenait autant à l'une qu'à l'autre : à M^{me} Dalzonne elle rendait le service peut-être exagéré de trop faire valoir la rondeur de ses formes, mais cette blancheur fuyante imprimait un élancement de statue antique au torse de M^{lle} de Touralbe, par ce double privilège qu'a la couleur blanche de grossir ceux qui ont de l'embonpoint et de réduire sans les maigrir ceux qui en manquent.

Passionnée pour les nuances vives, comme le sont en général les Italiennes de haute et de basse extraction , Bianca avait mis ce jour-là une robe de fantaisie , achetée à coup sûr à Florence, sous l'impression de la mode, au moment de son départ ; elle était mouchetée de fleurs rouges et jaunes sur un fond blanc. Ainsi diaprée, Bianca était toujours une puissante et belle femme ; mais en vérité, lorsqu'elle marchait et que le vent de ses pas agitait ce fantastique rideau, on croyait voir onduler un champ de blé et tous les coquelicots parasites. Elle allait seule et devant, à quelques pas de sa maîtresse, dont le bras moelleux effleurait celui

d'Abel. M^{me} Dalzonne donnait le sien au docteur Calveyrac.

— Comment trouvez-vous nos deux malades, docteur ? dit-elle à ce dernier.

— Je les trouve fort intéressants, et je crois que cette promenade leur fera du bien. Mademoiselle de Touralbe néglige trop l'exercice ; vous ne l'engagez pas assez à quitter l'immobilité de sa vie recluse. Il serait désirable que vous prissiez sur elle l'ascendant que vous avez sur monsieur Abel. N'êtes-vous pas née pour les cures difficiles ? Je l'avoue à la honte de ma vanité de docteur, le docteur infallible c'est vous.

Qui eût senti une pointe d'amertume sous ces paroles du docteur Calveyrac, calme en les exprimant à demi-voix ?

M^{me} Dalzonne n'y vit pourtant que l'attribution, flatteuse mais naturelle, des prévenances dont elle entourait un jeune homme aussi cher au docteur qu'à elle-même.

— Je me borne à suivre votre exemple, docteur, et à ce titre je mérite vos éloges : n'avez-vous pas enseigné à toute la maison votre ingénieuse patience, votre humanité que rien ne rebute, et votre dévouement à toute épreuve ? Pourquoi ne profiterais-je pas, moi seule, d'aussi bonnes leçons ? L'écolière ne fait peut-être pas

encore grand honneur au maître, mais cela viendra.

— J'affirme, moi, que l'écolière en sait déjà plus que le maître, si ce titre me convient. J'ignore ce que vous et madame Pingray dites à monsieur Abel, mais vos paroles à toutes deux ont plus de vertu cent fois que mes ordonnances : quand madame Pingray l'a tenu pendant une heure dans son confessionnal il me revient calme comme au sortir d'un bain salulaire, et lorsqu'il vous a vue il est presque heureux ; son œil brille, sa pâleur s'anime. Vous ne me laissez rien à faire en vérité.

— Vous savez, docteur, mais votre vanité veut se l'entendre redire, que monsieur Abel n'est plus tranquille après nous avoir écoutées, madame Pingray et moi, que parce que nous le persuadons l'une et l'autre, avec des raisons différentes, que l'amélioration de sa santé est exclusivement entre vos mains ; son désir est de courir après la confirmation de la haute et juste opinion où nous vous plaçons à ses yeux. Quand vous le croyez complètement satisfait il ne l'est encore qu'en espérance : la réalité c'est vous ; il va la chercher en vous, il l'y trouve ; et, docteur, voilà la cause de son contentement après nous avoir vues.

— Toujours vraies pour moi, je ne discuterai point vos paroles : si j'étais en tiers cependant dans les conversations qui ont lieu entre vous et madame Pingray, je me demanderais après vous avoir écoutées si un docteur, avec d'aussi bons amis que vous deux, ne finirait pas par être dans l'obligation de partager ses honoraires.

— Mais nous n'y avons pas renoncé, croyez-le bien, docteur. Si les malades auxquels nous vantons votre habileté ne nous payent pas en or pour vous avoir fait connaître à eux, ils nous rapportent toutefois des avantages aussi précieux : vous n'êtes pas le seul qu'ils aiment, et dont ils se souviennent pendant la convalescence et après la guérison.

— Est-ce moi qui douterai, madame, reprit le docteur en ralentissant encore le pas quoiqu'il n'allât pas déjà très-vite, des prévenances infinies, des affections maternelles, des consolations de tout genre que vous prodiguez aux malades de votre maison ? est-ce moi non plus qui envierai leurs remerciements chaleureux ? Vous parliez tantôt de m'imiter : c'est moi qui m'épuise à deviner comment vous vous établissez dans leur esprit, et par quel art vous les forcez à croire à notre douteuse science. J'ai peur, quand j'y songe, d'attribuer à un talent difficile ce qui

n'est peut-être que l'effet si simple et si beau de votre jeunesse et de votre grâce. L'art de guérir réside presque tout entier dans celui de persuader ; et comment douter de la bouche qui plaît et du sourire qu'on recherche ?

— Comme vous êtes galant aujourd'hui, docteur !

— Je crois être sincère comme toujours.

— Voyons : n'allez-vous pas fonder une théorie de guérison sur l'emploi des jolies femmes, comme on en a fait avec les sangsues et l'homœopathie ?

— Et pourquoi non , madame ? Je ne dis pas d'appliquer le système à tous les malades, mais sur quelques-uns, sur beaucoup, sur les jeunes particulièrement. En tout cas le système ne serait ni si hardi ni si neuf : je n'aurais que le mérite de vous le rappeler sans avoir même , je présume , celui de vous le faire connaître.

— Il me semble , docteur , que nous restons en arrière de nos compagnons , quoiqu'ils ne se pressent pas non plus d'arriver.

— Nous les rejoindrons toujours avant qu'ils ne soient parvenus à la grille du château. Je ne vois d'ailleurs aucun inconvénient à ce qu'ils soient livrés au libre échange de leurs idées. Leur situation morale a plus d'une analogie :

j'ai souvent remarqué que des écarts de l'imagination ou des faiblesse de la raison se guérissent par le rapprochement des mêmes écarts et des mêmes faiblesses. Par le penchant inné qu'a l'esprit humain à se saisir de l'autorité partout où il le peut, il recouvre souvent sa force et sa rectitude pour satisfaire à l'orgueil de les imposer, et il revient au droit chemin dont il s'était éloigné pour y ramener le autres. Sauf votre meilleur avis, j'estime qu'il n'y a aucun danger à laisser mademoiselle de Touralbe et monsieur Abel poursuivre leur conversation.

— Oui, vous avez raison, docteur ; et je suis si peu en désaccord avec vous quand vous dites avec l'autorité de votre expérience qu'il est bien de ne pas contrarier l'intimité de ces jeunes gens, dans leur intérêt commun, que je mets tous mes soins, et vous vous en êtes sans doute aperçu, à établir, à consolider cette intimité, soit en les faisant trouver ensemble le plus que je le peux, soit en les louant l'un à l'autre chaque fois que l'occasion le permet. Êtes-vous content de moi ?

— Enchanté, madame ; vous ne sauriez vous conduire avec une adresse plus intelligente. Combien j'applaudis personnellement à votre prudence !

La satisfaction du docteur Calveyrac éclatait sur son visage. Involontairement sans doute il pressa contre lui le bras de M^{me} Dalzonne, qui ne tenta plus de marcher d'un pas plus rapide pour rejoindre Abel et M^{lle} de Touralbe.

— Si nous ne nous entendions pas si bien vous et moi, poursuivit le docteur, quels torts n'aurions-nous pas à nous reprocher ! Je guéris quelquefois ; mais vous, vous consolez ; nos devoirs sont frères. Ce n'est pas moi, ai-je besoin de vous l'affirmer ? qui resterai jamais en arrière sur ce double chemin au bout duquel nous devons toujours nous confondre. Quand m'avez-vous vu modifier l'autorité dont vous exercez les droits pour le bonheur de chacun dans votre établissement ? Oui, vous l'employez avec une divine sagacité lorsque vous travaillez à nouer l'un à l'autre ces deux jeunes gens, si cruellement rongés par quelque ennui dont la cause nous est inconnue. Mais vos efforts ne seront pas perdus ; j'y joindrai les miens. Comme nous les aimons vous et moi, nous lutterons de zèle pour les encourager à supporter la vie, — leur vie qu'ils nous ont confiée, — avec plus de résolution et de patience. Cela dépend beaucoup de vous, un peu de moi. Caractère égal, âme liante, esprit scrutateur, vous ne tarderez pas à lire

dans la pensée de mademoiselle de Touralbe ; elle vous aimera, elle se révélera tout entière dans d'expansives confidences ; et quels résultats infaillibles pour sa tranquillité intérieure ! De mon côté , et d'après votre exemple , je me propose de descendre pas à pas dans l'abîme, encore si obscur pour moi , où l'esprit d'Abel s'est faussé en tombant. J'aurai pour me soutenir dans ce travail, déjà entrepris mais faiblement avancé , l'ardeur de l'étude et l'espoir plus louable d'unir mon succès au vôtre. Nous voilà donc parfaitement d'accord sur la marche à tenir pour arriver à un but semblable , acheva de dire le docteur en regardant avec anxiété sur le visage de M^{me} Dalzonne si sa réponse serait comme il la désirait.

— Je crois vous avoir assuré , répliqua-t-elle sans entraînement, mais avec un ton de franchise qui plut à Calveyrac , que mon intention était d'abord de créer entre monsieur Abel et mademoiselle de Touralbe une affection raisonnable , sans m'engager envers moi-même à remonter à l'origine des chagrins de celle-ci. L'essentiel est de les faire disparaître et de lui rendre la santé ; n'est-ce pas, docteur ?

— Sans doute , madame ; mais vous parlez

d'une affection raisonnable : est-on toujours sûr de ne pas aller plus loin qu'on l'avait arrêté quand on intervient, même avec les plus soigneuses réserves, dans ces sortes de négociations ?

— Blâmeriez-vous indirectement mon projet, docteur ? Il est encore temps d'y renoncer.

— Moi le blâmer ! moi qui ai pris l'engagement de contribuer à sa réussite ! Je l'approuve de toutes mes forces au contraire ! Mon incertitude n'est pas une opposition, c'est la manifestation d'une crainte : je voulais vous demander, et j'allais le faire quand vous m'avez interrompu, — de quoi je vous remercie puisque l'occasion me sera naturellement offerte de m'expliquer, — j'allais vous demander si vous conserveriez jusqu'au bout la volonté de votre détermination.

— Mon cher docteur, je ne vous comprends pas du tout, malgré votre explication.

— C'est que ma pensée n'est pas claire.

— Donnez-vous le temps de l'éclaircir ; nous cheminons assez lentement pour cela.

— Qui vous garantit, continua le docteur en pesant sur chacune de ses paroles, que ces jeunes gens ne s'aimeront pas tout de bon si vous les encouragez une fois à s'aimer ? Dans

ce dernier cas n'aurez-vous pas de retour fâcheux sur vous-même ? en un mot n'en éprouverez-vous aucun regret?... Est-ce que cela vous fait rire ? dit le docteur en s'arrêtant au milieu du chemin ; est-ce que la supposition est si insensée ? C'est donc bien singulier?... Mais vous riez d'un cœur à m'alarmer pour le bon sens du propos que je vous ai tenu.

— Comment ne rirais-je pas , grand Dieu ! votre imagination attelle ses quatre chevaux quand nous foulons la route la plus unie , la plus battue qu'on ait jamais parcourue en conversation. Quel air de mystère vous avez pris ! dans quel chemin sinueux vous vous êtes jeté , cher docteur , pour m'insinuer la peur la plus fausse dont on a jamais menacé un projet innocent ! Faut-il vous réfuter de sang-froid ? eh bien , docteur , on vous répondra que , n'ayant que quelques mois à demeurer ensemble , car je compte sur la prochaine guérison de l'un ou de l'autre pensionnaire , il n'est pas à craindre que leur attachement atteigne l'intensité romanesque si follement imaginée par vous. D'une liaison tranquille comme il s'en forme tant dans nos maisons de santé , petites républiques où chacun vit un peu à sa guise , à une passion impérieuse ,

escortée de conséquences graves , ily a loin , si loin que la distance préserve de tous dangers ; je suis honteuse de vous l'apprendre. D'ailleurs , s'il faut aussi vous communiquer mes doutes , je ne suis pas peu disposée à attribuer à un amour orageux la langueur de mademoiselle de Touralbe : le cœur ne se refait pas en si peu de temps, quoi qu'on en dise contre les femmes. Isolée , elle ne dédaignera pas un appui ; seule , la compagnie d'un jeune homme animera sa solitude ; triste , elle sera distraite par quelqu'un qui l'écouterà ; mais espérer ou craindre davantage , c'est méconnaître la durée des blessures qu'ouvrent si vite les passions et qui se referment si lentement. Dans la retraite que mademoiselle de Touralbe s'est choisie ici , au milieu d'une campagne magnifique et nuancée des teintes d'un beau ciel , elle chercherait un être idéal comme le rêve son imagination pour la consoler de celui qu'elle a perdu : évitons-lui cette déception en la retenant dans le cercle d'une réalité plus sensée.

— J'aime mieux, répliqua le docteur, voir combattre mon opinion de cette manière judicieuse que de ne recueillir pour réponse que le sourire de votre ironie , si gracieux qu'il soit. Mon objection était si peu extravagante

que vous avez pris la peine de la détruire , ou du moins de la discuter.

— Docteur, vous êtes fâché, je m'en aperçois à votre exquise politesse; et vous n'êtes pas convaincu.

— Je reconnais , madame , comme très-juste la moitié de votre remarque.

— Rien que la moitié? Vous n'êtes donc pas fâché?

— Et je serais convaincu tout à fait si vous me prouviez , avec votre complaisance ordinaire , que j'ai eu tout aussi tort de mettre en doute l'indifférence de cœur de monsieur Abel que de me méfier de la sensibilité de celui de mademoiselle de Touralbe. En admettant votre victoire sur un point, l'autre point reste encore à disputer. Vous répondez, vous, du cœur de mademoiselle de Touralbe : j'accepte la garantie , mais qui rendez-vous solidaire de monsieur Abel ?

— Vous , docteur , vous-même.

— Je ne réponds de personne , moi , quand même j'aurais le droit de stipuler, pour excuser la témérité d'une caution quelconque , que je ne l'accepte que pendant le court espace de quelques mois. Deux mois , c'est déjà beaucoup : dans deux mois monsieur Abel me

défierait bien de le faire renoncer à sa passion pour mademoiselle de Touralbe si réellement il en éprouvait une pour elle. Niez qu'une affinité spontanée comme celle dont nous nous occupons ici ait jamais eu lieu , mais ne niez pas qu'un jeune homme se soit quelquefois épris d'une jeune femme sans en être aimé ; niez à la rigueur que cela doive arriver cette fois : c'est dans votre droit de prévision comme dans le mien ; mais , encore un coup , et dans l'intérêt de votre confiance personnelle , ne repoussez pas en principe la possibilité du fait.

Comme pour mieux voir se dérouler le splendide développement de campagne qu'on embrasse du haut de la montagne du Pecq , le docteur quitta un instant le bras de M^{me} Dalzonne et se plaça en face d'elle. En ce moment le visage de M^{me} Dalzonne l'occupait beaucoup plus que la richesse du paysage. Que n'eût-il pas donné pour y lire l'éclaircissement du doute dont il était tourmenté !

Soit hasard , soit calcul , M^{me} Dalzonne se trouva soudainement replacée à côté du docteur , dont elle avait repris le bras. Elle s'écria :

— En effet ce point de vue est fort remarquable ; il est toujours nouveau pour moi.

Et Calveyrac ne distingua ainsi sur le visage de M^{me} Dalzonne qu'un sentiment d'admiration banale pour la vallée de Saint-Germain ; elle ne paraissait même pas se souvenir de la dernière phrase du docteur, pourtant si décisive pour lui.

— Quelle mobilité d'idées ! murmura le docteur, fort sévère pour M^{me} Dalzonne dans cette occasion.

En quoi était-elle mobile ? qu'avait-il dit qui réclamât la fixité de son attention ? Il lui avait dit : Mademoiselle de Touralbe aimera monsieur Abel ; elle avait repris : C'est inadmissible ; il avait aussitôt ajouté : Oui, mais Abel peut aimer mademoiselle de Touralbe ; et M^{me} Dalzonne n'avait pas eu l'occasion de répondre à cette dernière réflexion : qu'y avait-il de si rigoureux à en conclure ? Rien.

Rien, se dit aussi le docteur Calveyrac. J'aurais tort de porter un jugement si prompt sur elle.

Au bout de deux minutes de sang-froid il fut convaincu de l'insignifiance de la plupart de ses craintes, et il se sentit presque aussi heureux d'avoir à recommencer ses recherches que si elles avaient tourné à son profit à cette première tentative faite en forme d'examen sur M^{me} Dalzonne.

Avant que le docteur et M^{me} Dalzonne fussent arrivés à une certaine limite de leur marche pénible le long de la côte si ardue du Pecq, M^{lle} de Touralbe avait aperçu le dessin sinueux des toits du château de Saint-Germain :

— Que c'est étrangement bâti ! dit-elle. Je ne connais rien de pareil.

— On veut, répondit Abel, que le roi Henri II ait fait bâtir ce château dans la forme d'un D gothique pour plaire à Diane de Poitiers sa maîtresse.

— Le caprice est excusable, si toutefois l'histoire est vraie.

— Rien n'est moins vrai, mademoiselle, si l'on s'en rapporte à l'opinion des gens qui n'ont pas autant de poésie dans l'esprit : ceux-là prétendent que cette massive irrégularité est le résultat d'un calcul d'architecture, fort bien entendu du reste : chaque angle du château aurait été poussé en saillie pour permettre au regard de découvrir, de quelque côté qu'il vînt à se diriger, un paysage nouveau. Vous avez le choix entre ces deux sentiments.

— Je préfère le premier, répliqua M^{lle} de Touralbe, quoique l'Italie m'ait souvent appris à ne pas accepter sans défiance les traditions attachées par les habitants des campagnes aux

monuments du passé. Les Italiens ont des histoires de meurtres ou d'amour à loger dans la plus chétive mesure couverte de mousse. Désenchantement ! si vous avez recours à l'histoire pour ne pas révoquer l'authenticité de l'événement, la tradition s'envole dans l'air avec son parfum ; vous n'avez heurté qu'une pierre. Mieux vaut tout croire et passer.

— Encore faut-il pouvoir croire, murmura Abel en soupirant.

— C'est si doux cependant !

— C'est si difficile ! ajouta Abel.

— Moins qu'on ne le pense, monsieur. On exige souvent pour être convaincu des morceaux de preuves ; on entrevoit même que beaucoup ce ne sera pas assez, on s'accuse d'une incrédulité insatiable : naisse une circonstance inattendue, un fait qui aille droit au cœur, qui le surprenne, qui s'en empare par la persuasion dont on voit les autres pénétrés, et l'on s'abandonne par contagion à la croyance qui console. Si un bienfait en résulte et qu'on ait l'âme accessible à la tendresse, on préférera être bon avec tout le monde qu'indifférent et froid avec soi-même. De là à un changement absolu de système il n'y a qu'une succession de faits semblables à rencontrer sur son chemin ; l'éducation

du cœur est formée. Je l'ai appris par moi-même : je ne mettais en doute beaucoup de choses que parce que je n'acceptais que celles dont ma propre incrédulité avait besoin. Croire est une langue qu'on ne connaît qu'en la parlant souvent avec ceux qui la possèdent ; et en fait de croyance comme en fait de langage , ne cherchez le fond et la base que dans le peuple.

J'étais , il y a deux ans, dans la vallée qui va du versant des Alpes en Italie en enfermant dans sa vaste étendue les beaux lacs Majeur et de Côme. Fatigués d'une longue traite , mes chevaux avaient refusé de marcher : je fus obligée de m'arrêter et d'en envoyer chercher d'autres pour continuer ma route vers Milan. Il était impossible de les avoir avant le lendemain ; et point d'auberges où passer la nuit.

Né dans la vallée d'Ossola , mon domestique m'assura qu'au bout d'un sentier tracé à notre droite , le long d'un petit bois de châtaigniers , nous atteindrions à un hameau de bûcherons ; c'était une demi-lieue à faire. Je le suivis. La nuit était belle quoique privée de la clarté de la lune : les étoiles scintillent tant en Italie ! Nous côtoyâmes le bord du petit bois, pendant environ une heure , sur un terrain glissant et savonneux de mousse nouvelle.

Quoique un peu fraîche , comme le sont les nuits de printemps , même en Italie , cette promenade nocturne m'a laissé une impression agréable , et je vous demande pardon de vous en raconter si minutieusement les détails. J'aime assez les aventures ; celle-là m'a plu.

— Je vous écoute avec beaucoup d'intérêt , mademoiselle , reprit Abel ; et ne supprimez , je vous prie , aucun incident de votre histoire. Qu'aurais-je de mieux à faire que de vous écouter ?

— Comme dans les contes de fées , nous aperçûmes enfin , poursuivit M^{lle} de Touralbe , une lumière , non pas *bien loin ! bien loin !* mais au détour du petit bois de châtaigniers. Nous étions arrivés au hameau des bûcherons , pauvre hameau composé de trente ou quarante cabanes semées à la volée au milieu d'un carrefour de bois secs et de fagots épineux. Nous heurtâmes avec une pierre à la porte de la chaumière où mon domestique jugea convenable de s'arrêter. Il était deux heures.

Je m'attendais à ne voir s'ouvrir la porte hospitalière que dans un temps assez long : au second coup le loquet se dégagea , et nous pénétrâmes dans une grande pièce , sombre à l'entrée , éclairée au fond par une multitude de

petites bougies de plusieurs couleurs placées avec symétrie comme sur un autel. La jeune femme qui était venue ouvrir était retournée se mettre à genou devant ces lumières et cette espèce d'autel : elle reprenait sa prière interrompue.

Nous nous dirigeâmes vers elle en traversant la grande pièce, qui était pleine du parfum des fleurs, de l'odeur végétale du sarment brûlé, du genêt vert, et de toutes ces plantes aromatiques qu'avant de porter aux officines médicales de Milan et de Genève les gens de la vallée d'Ossola suspendent, pour les faire sécher, aux poutres de leurs chaumières.

Quand la jeune femme eut achevé une partie de sa fervente oraison elle se leva pour nous saluer ; elle nous dit ensuite à voix basse, en nous montrant un berceau où était une jeune enfant : C'est là ma fille, et elle mourra cette nuit. Le médecin a dit que pour la sauver il n'y avait qu'une plante, qui croît à quatre lieues d'ici au haut d'une montagne : mon mari est allé chercher cette plante, le brave homme ; mais l'enfant n'en aura plus besoin quand Bartolomeo sera de retour. Comment faire huit lieues, l'aller et le retour, en un instant ? La mort va si vite !... Voyez, ajouta la jeune mère

en embrassant sa fille au front , aux pieds , sur ses petites mains pâles , voyez si la mignonne créature a seulement encore une heure à vivre... Huit lieues !

— Mais pourquoi , dis-je à la pauvre mère , avez-vous mis tant de fleurs autour du berceau de votre enfant , sur cet autel et dans la main de cette bonne vierge ? L'odeur lui en sera peut-être pernicieuse , mortelle.

— Oh ! que non , répondit-elle. Ma fille s'appelle *Rosina*, petite rose ; sa patronne divine est donc Notre-Dame-des-Fleurs , *la nostra signora de' Fiori*, en grande vénération à Milan , où elle a son église : je lui adresse une prière de désespoir et de résignation pour ma fille Rosine ; ma Rosine , ma vie , mon enfant... Rosine ! Rosine !

Je ne sais , ajouta-t-elle avec un doute déchirant , si Notre-Dame-des-Fleurs m'exaucera : mon enfant est si mal , et je suis si peu sans péchés ; mais , je vous l'avoue , j'ai plus de confiance en ma prière pour sauver ma fille que dans toutes les plantes que mon Bartolomeo a couru chercher si loin et si inutilement.

Vous vous êtes égarés dans votre route , je le vois. Vous êtes mal tombés ; mais voilà dans ce coin de quoi vous rafraîchir ; dans cette armoire

il y a du pain et du lièvre froid ; et vous , madame , disposez de ce lit ; je ne m'y coucherai pas cette nuit : je vais continuer à prier Notre-Dame-des-Fleurs.

— Je me mis à invoquer avec elle Notre-Dame-des-Fleurs ; mais , je ne le cache pas , sans la conviction dont la mère de Rosine m'offrait un si touchant exemple. J'étais attendrie : je fus bientôt exaltée ; mais elle , elle était persuadée, sinon du salut de son enfant, du moins de la puissance de la haute intercession qu'elle sollicitait. Nous priions depuis une heure, elle et moi , quand la porte de la chaumière s'ouvrit brusquement. Un homme en sueur, haletant, entra : c'était le père de l'enfant , Bartolomeo. Il ne fit attention ni à nous ni à sa femme qui était absorbée dans la prière. Cet homme agité précipita dans l'eau qui bouillait sous la cheminée la salutaire , la merveilleuse plante que le docteur avait indiquée au moment de la crise de l'enfant, et que lui, pauvre Bartolomeo, était allé cueillir si loin, si haut, tout d'une haleine.

Dix minutes après Bartolomeo versa la décoction dans la bouche à demi morte de l'enfant.

Ceci fait , le bûcheron s'assit, les mains ouvertes sur ses genoux , auprès du berceau , et dirigea un regard béant, sauvage, désolé et

curieux sur la figure blafarde de sa fille , pour saisir sans doute les nuances des effets qu'opérerait la boisson.

Jusqu'au jour l'enfant ne remua pas plus que si elle eût été de cire ; mais , au premier rayon du soleil , elle s'agita , se leva sur son séant et balbutia le nom de sa mère.

— Sauvée ! vous l'avez sauvée , sainte madone des fleurs ! cria la mère , les bras tendus , la tête penchée , le regard humide et porté sur la sainte ; vous l'avez sauvée !

— C'est ceci qui l'a sauvée , dit le père en prenant l'enfant dans ses bras et en lui donnant encore à boire de la tisane.

— Demande pardon à Dieu de ton blasphème , disait en riant , en pleurant , en embrassant sa petite Rosine , la femme du bûcheron... Grand Dieu ! grande et sainte madone !...

— Grand médecin ! répétait Bartolomeo.

— Notre-Dame-des-Fleurs , soyez bénie !

— Fameuses plantes , je crois à vos vertus !

Le docteur survint au milieu de la discussion entre le mari et la femme , et s'enquit d'abord de l'état de l'enfant.

— Oui , elle est sauvée , affirma-t-il ; le danger est passé. Vous avez fait boire à l'enfant , je présume , la tisane que j'avais ordonnée ?

— Oui , docteur , répondit le bûcheron.

— Voyons , demanda encore le docteur , si vous ne l'avez pas faite trop forte : j'avais oublié de préciser la dose.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il en voyant les feuilles qui nageaient au fond d'un reste d'eau tiède , grand Dieu ! quelle erreur ! Vous avez fait boire à votre fille une tisane de fleurs de bouillon-blanc ! Cette tisane ou rien c'était absolument la même chose pour elle.

Le bûcheron était muet de surprise ; le docteur était confondu pour l'honneur de la science.

La mère seule s'écria avec un fanatisme nouveau :

— Sainte madone des fleurs ! c'est donc vous seule qui avez sauvé ma Rosine , ma fille !

— Cela ne démontre-t-il pas , monsieur , qu'il vaut mieux croire que c'est la Vierge des fleurs qui a sauvé l'enfant du bûcheron que d'attribuer sa guérison à la fleur de bouillon-blanc , qui ne guérit pas ? Il reste encore à soutenir que ce n'est rien du tout qui l'a guérie. Choisissez , vous dirai-je à mon tour comme vous m'avez dit pour l'origine du château de Saint-Germain.

— Où courez-vous donc ? cria le docteur. Vous avez dépassé la grille ; attendez-nous.

Abel et M^{lle} de Touralbe s'arrêtèrent.

— Voulez-vous m'écouter un instant ? dit Abel quand ils furent tous quatre sur le point d'entrer au château de Saint-Germain.

— Volontiers , répondit le docteur.

— Eh bien , croyez-moi , n'entrons pas au château : vous et moi le connaissons parfaitement , et mademoiselle de Touralbe serait désenchantée. C'est pour vous , mademoiselle , que j'exprime ce désir de ne pas franchir la porte. Séduite par la majesté extérieure de cette royale demeure, vous vous imaginez que rien au dedans ne démentira votre prévision favorable : détrompez-vous : le château de Saint-Germain n'a plus que ses murs.

— Mon cher monsieur Abel, votre remarque était au moins inutile, dit le docteur : mademoiselle de Touralbe ne s'attend pas à rencontrer les somptueux appartements de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV.

— Je n'ai compté , ajouta M^{lle} de Touralbe , que sur la mémoire complaisante de monsieur Abel pour m'élever à la magnificence du château de Saint-Germain.

— Je vous ai prévenue, reprit Abel : entrons puisque vous l'osez.

En gravissant l'escalier ménagé dans la for-

midable épaisseur du mur du château ils parvinrent au balcon dont il est entièrement entouré, et d'où l'on plane sur l'onduleuse campagne arrosée par la Seine.

— Je ne suis plus surprise maintenant, dit M^{lle} de Touralbe, que les rois de France aient tant dépensé de soins et d'argent pour orner une demeure aussi agréablement située. Non, je n'ai rien vu en Italie de comparable à cette position ; Henri II ne pouvait adresser de plus digne hommage à Diane de Poitiers.

— Ses héritiers, reprit Abel, ont tous également tenu à honneur de constater par des embellissements successifs leur séjour ici ; mais, comme je vous le disais, ces traces ont disparu : ne cherchez plus ces terrasses de fleurs suspendues les unes sur les autres, et descendant jusqu'aux bords de la rivière par une pente insensible ; ni ces grottes vertes et fraîches creusées sous chacun de ces plateaux d'une si somptueuse monotonie. La science des jardins n'était pas parvenue, sous Henri IV, à la hauteur qu'elle atteignit sous Louis XIV. C'était beau pour le temps, ce serait naïf aujourd'hui : on sourirait à voir au milieu de ces grottes
« un dragon qui bat des ailes avec une grande
« véhémence et vomit violemment de gros

« bouillons d'eau par la gueule , accompagné
« de divers petits oysillons que vraiment l'on
« diroit, non pas peints ou contrefaits, mais vi-
« vants et branlants l'aile, qui font retentir l'air
« de mille sortes de ramages , et surtout les
« rossignols y musiquant à l'envi et à plusieurs
« chœurs. »

— Qu'est-ce que tout cela est devenu? demanda M^{me} Dalzonne.

— Louis XIII oublia de donner de l'eau aux *oysillons*, aimant mieux s'ennuyer dans son cabinet avec Richelieu ; et plus tard Louis XIV fut choqué de ces amusements surannés si chers à son aïeul Henri IV. Il fit passer le niveau sur ces terrasses babyloniennes et les réduisit à une seule, celle que vous voyez aujourd'hui. Il ne respecta que le quinconce planté devant la façade, sans doute parce qu'il lui plut d'en vouer la jouissance à quelques hommes qui l'avaient choisi pour leur promenade. Vers l'après-midi du dimanche, à l'heure tranquille de la méditation, sous ces arbres, qui liaient la forêt au château, quatre hommes vêtus de noir, simples comme des philosophes antiques, graves et modestes, passaient et revenaient, s'arrêtaient ou reprenaient leur marche harmonieuse. L'un tenait un livre ouvert et le lisait aux autres

comme pour les consulter, et ceux-ci souriaient et parlaient sans impatience, en gens de haute conviction. Ce livre était la Bible, et ces quatre hommes, l'un Bossuet, l'autre Fénelon, le troisième l'abbé Fleury et le quatrième Labruyère. Louis XIV les suivait de l'œil du fond de son appartement. Voilà comme on passait le dimanche au château sous le grand roi ; et l'on dirait que Saint-Germain est encore sous le poids de ce silence.

En longeant le balcon intérieur, sur le frêle appui duquel sont pratiquées de nombreuses issues en forme de portiques et par où l'on communique avec les diverses distributions du château, Abel ralentit le pas et resta ainsi en arrière de Calveyrac et de ces dames.

Dans l'isolement la mélancolie le saisit, il s'arrêta. Accoudé à la rampe, il pencha son front sur la solitude de la cour pavée, couverte par places d'herbes et de lames d'ardoise effeuillées par le vent.

De cette hauteur il semblait mieux et plus étroitement concentrer en lui quelques souvenirs épars dans cette résidence si royale et si morne. l'heure convenait aux évocations historiques : le château était aussi muet au dehors qu'au dedans ; on n'entendait par intervalles

que le bruit rouillé que fait faire le vent aux bouquets de plomb placés sur les toits, et qu'il tord depuis des siècles à leurs tiges de fer.

— Que faites-vous donc là, monsieur Abel ? lui cria le docteur, qui s'était arrêté ainsi que ces dames, n'apercevant plus leur compagnon avec eux ; auriez-vous le projet d'établir votre dynastie dans l'ancienne résidence des Stuarts ?

Et le docteur et ces dames revinrent sur leurs pas pour chercher Abel, brusquement arraché à ses méditations :

— C'est précisément aux Stuarts que je rêvais en ce moment, docteur.

— Il est difficile de ne pas se souvenir de cette malheureuse race lorsqu'on parcourt ce château où elle passa les longues années d'un juste exil.

— L'exil est-il jamais juste, docteur ?

— Du moins est-il quelquefois nécessaire.

— Dans les décrets de la justice humaine peut-être, reprit Abel. Qui ose cependant se rappeler les fautes des Stuarts quand on sait les malheurs qu'ils éprouvèrent depuis le jour où l'usurpateur Guillaume monta sur leur trône ?

— Usurpateur, usurpateur... murmura Calveyrac en hochant la tête : je ne sais pas si, aux yeux de Dieu même, les rois qui usurpent pour

gouverner avec prudence, fermeté, lumières, ne sont pas plus légitimes que les rois véritablement légitimes de nom qui se laissent prendre leur couronne et leur sceptre.

— Allez-vous, grand Dieu ! faire un cours de politique à soixante et dix pieds du sol ? s'écria M^{me} Dalzonne effrayée.

— Rassurez-vous, mesdames ; nous ne vous jouerons pas ce mauvais tour. Rien que la figure de monsieur Abel suffirait pour vous convaincre qu'il est pour sa part plus disposé à s'attendrir qu'à discuter.

— La dame blanche du château de Saint-Germain serait-elle venue vous raconter à l'oreille quelque tradition du passé ? demanda alors M^{lle} de Touralbe à Abel.

— Vous, mademoiselle, et vous, docteur, vous représentez bien à vous deux la manière à peu près générale de juger du passé : vous qui êtes un homme sérieux, vous ne le mesurez qu'au cordeau des principes ; vous qui êtes une personne d'imagination, vous me demandez si une fée sortie de quelque recoin ténébreux m'a entretenu tout bas.

— Et moi, qu'est-ce donc que je représente ? s'informa M^{me} Dalzonne.

— Vous, je souhaiterais, madame, que vous

fussiez de ceux qui aiment le passé avec moins d'austérité et moins de poésie, de ceux qui l'aiment avec le cœur, qui ne le faussent pas, qui ne l'embellissent jamais.

— Savez-vous ce que signifie au fond ce préambule de monsieur Abel ?

— Pas le moins du monde, docteur.

— Je vais vous l'apprendre : monsieur Abel s'est rappelé un trait de la vie des Stuarts qui lui aura plu, et il nous en veut beaucoup à mademoiselle de Touralbe et à moi, qui sommes dans la plus complète ignorance du fait, de ne pas partager sa vénération du moment.

— Voilà, docteur, répliqua ^{M^{me}} Dalzonne, une interprétation hardie du peu de paroles de monsieur Abel.

— Elle est exacte, madame : M. Calveyrac ne s'est pas trompé.

— Alors, dit M^{lle} de Touralbe, nous vous supplions, madame Dalzonne et moi, de raconter l'événement historique dont vous vous êtes souvenu après nous avoir volontairement perdus à travers les détours du balcon. A ce prix on aura de l'indulgence pour la distraction de monsieur Abel en compagnie de deux jeunes dames.

— Et le docteur, ajouta le docteur, se joint

à la prière de mademoiselle de Tournalbe stipulant avec tant de grâce au nom des intérêts de la société.

— En jetant les yeux sur cette cour si dévastée par le temps, dit Abel, je n'ai pu m'empêcher de songer aux cent cinquante gentils-hommes qui avaient suivi Jacques II dans son exil en France. Un trait qui les honore, qui élève le cœur et fait regretter de n'avoir pas vécu dans ces temps, s'est passé là, sous ce balcon où nous sommes... Braves gens ! nobles cœurs ! défaits avec leur roi à la bataille de Killiecrankie, la dernière de la royauté jacobite, ils brisèrent leurs claymores, baisèrent la terre natale, et abandonnèrent leurs châteaux pour venir en France à la suite de leur roi et de leur reine... pauvre reine, qui traversa la Manche sur un bateau non ponté, emportant sous le bras, comme un paquet de linge, son fils, celui qui devait être un jour Jacques III, ce roi qui n'a jamais régné ! Louis XIV fut grand... Ne dites pas le contraire, docteur ! il alla au-devant de Jacques II, il l'embrassa, l'appela son frère, il lui donna une flotte pour reconquérir son royaume ; et ce fut lui qui prononça ces admirables paroles : « Je veux qu'on rende encore
« plus de respect au roi d'Angleterre malheu-

« reux que s'il était dans la prospérité. »

Or ces fidèles gentilshommes, entretenus aux frais de Louis XIV, allèrent vivre humblement dans quelques villes du nord de la France. Malheureusement les trésors de leur bienfaiteur n'étaient pas aussi inépuisables que sa magnanimité : ses richesses furent taries par mille causes désastreuses que vous savez tous ; et alors il fallut retirer les pensions aux gentilshommes écossais.

Jacques II, leur roi, les soutint tant qu'il put, mais ses ressources étaient si bornées ! Quand on fait l'aumône avec l'aumône qu'on reçoit, on double sa misère sans soulager beaucoup celle d'autrui. L'assistance fut bientôt insuffisante : les gentilshommes essayèrent alors de prendre des états qui les aidassent à vivre dans l'exil. On vit des Fitz-James, des Dillon manier le rabot et frapper l'enclume, les yeux toujours tournés vers Saint-Germain où leur prince gémissait de leur misère.

Après avoir vécu du pain de leur sueur, l'idée désespérée leur vint de demander du service dans les armées de Louis XIV. Bons officiers, ils seraient bons soldats ; la peine les avait endurcis. Ils offraient des bras forts, des cœurs éprouvés, des dévouements inflexibles. Humble-

ment ils demandèrent à leur roi la permission d'être simples soldats sous les drapeaux du roi de France. Sous Charles VIII et depuis ce roi leurs compatriotes n'avaient pas rougi de solliciter de semblables enrôlements. Jacques II soupira, et obtint de Louis XIV ce que les gentilshommes écossais désiraient.

Tristes et heureux, ces pauvres rois des montagnes se rendirent tous les cent cinquante à Saint-Germain sous l'uniforme français, si inutile pour eux.

Quand ils eurent nommé eux-mêmes leurs officiers ils voulurent être passés en revue par leur infortuné roi, qui ignorait jusqu'à quel point ses braves serviteurs auraient mis à exécution leur projet. Un jour qu'il se disposait à aller à la chasse, unique distraction à son vaste ennui, il aperçoit en traversant la cour du château, celle-ci même, un bataillon rangé sur son passage.

— Quels sont ces hommes ? s'informe le roi.

— Sire, ce sont vos braves gentilshommes écossais venus pour vous dire adieu ; ils désirent que vous les passiez en revue et que vous les bénissiez.

Le roi sentit des larmes lui monter dans les yeux ; il se retira dans son appartement pour

contremander la chasse et pour pleurer. Et alors l'air national de l'Écosse retentit sous sa croisée, le vieil air de guerre, celui qui émeut, qui enflamme, et qu'on n'entend jamais sans se souvenir qu'on a été jeune, qu'on a été brave et qu'on a aimé.

Le roi redescendit dans la cour. Il était pâle, ses jambes tremblaient, et des larmes ruisselaient le long de l'habit noir qu'il avait revêtu.

Il dit à ces braves gens :

« Messieurs,

« Mes propres infortunes me touchent moins
« que les vôtres. Je ne saurais exprimer com-
« bien il m'est pénible de voir tant de braves
« et dignes gentilshommes descendus au rang
« de simples soldats. S'il plaît jamais à Dieu de
« me rétablir sur mon trône, il est impossible
« que je puisse oublier vos services et vos souf-
« frances.

« D'après vos désirs, vous allez entreprendre
« une longue route : j'ai pris soin que vous
« soyez pourvus d'argent, de souliers, de bas
« et de tout ce qui peut vous être nécessaire.
« Craignez Dieu, aimez-vous les uns les autres.
« Faites-moi connaître directement vos besoins,

« et soyez assurés que vous trouverez toujours
« en moi votre roi et votre père. »

Excellent roi, qui promet des bas à ses gentilshommes sans être sûr de pouvoir tenir sa promesse !

Ensuite Jacques II passa dans les rangs de ses Écossais, s'arrêta devant chacun d'eux, leur renouvela ses promesses, écrivit leurs noms, salua le drapeau, et, les mains étendues sur eux, il s'écria :

— Partez, mes enfants !... Votre roi vous bénit !

Accablé sous l'émotion, Jacques II se retirait en silence... Tout à coup il s'arrête de nouveau : peut-être n'a-t-il pas tout dit à ses bons serviteurs. Il revient sur ses pas, s'incline jusqu'à terre, et de longs torrents de larmes tombent de ses yeux.

Voilà ce qu'il avait encore à leur dire.

Ses gentilshommes, le cœur brisé, se mirent à genoux et se recueillirent. Ils se relevèrent ensuite fiers et beaux de leur fierté, et défilèrent une dernière fois devant leur souverain.

— Cette histoire peut être fort vraie, elle est sublime, dit M^m^o Dalzonne ; mais elle ne chassera pas la tristesse dont nous sommes tous

plus ou moins atteints depuis notre présence au château. Après tout, on n'y a pas toujours pleuré et gémi ; et l'on ne me fera jamais croire qu'il ne s'y est point passé d'histoires amoureuses sous Henri IV, et surtout sous Louis XIV.

— Je suis tout à fait de votre avis, madame, affirma le docteur du ton d'un homme décidé à donner raison à la première personne assez bien inspirée pour imprimer un tour plus gai à la conservation ; j'imagine même que vous possédez quelques-unes de ces histoires.

— Il y avait une fois, dit M^{me} Dalzonne, un roi qui était amoureux d'une jeune fille... J'ai envie de finir là mon histoire et de vous dire : Vous savez le reste.

Mademoiselle de Touralbe rougit.

— Moi je demande à savoir le reste, dit le docteur.

M^{lle} de Touralbe rougit davantage.

— Vous voyez ces croisées grillées tout au haut du château, sous les combles ?

— C'étaient, je présume, des prisons politiques.

— Docteur, que vous avez peu d'imagination aujourd'hui !

— Là, continua M^{me} Dalzonne, étaient logées les jeunes filles d'honneur de la cour. Le roi

en vit une ; ces grilles n'existaient pas alors : il aperçut mademoiselle de la Vallière. Louis XIV était jeune , il était hardi , pressant , très-dangereux : il chercha tout de suite à établir une correspondance du balcon aux croisées avec la jeune fille qu'il adorait déjà. Mais madame de Navailles, ayant appris par ses gens de confiance la passion subite et les projets de Louis XIV, fit aussitôt de son plein pouvoir griller la croisée de la chambre de mademoiselle de la Vallière. Indigné , mais soumis à madame de Navailles, première gouvernante des jeunes filles d'honneur, le roi n'ordonna pas d'enlever la grille ; il fut plus convenable dans sa royale colère : il exigea qu'on plaçât des grilles à toutes les croisées des autres appartements des demoiselles d'honneur. En devenant générale la mesure n'était plus un affront particulier infligé à mademoiselle de la Vallière.

— A quoi servit la grille plus tard ?

— Docteur, tirez-en la moralité qu'il vous plaira.

— Louis XIV, dit M^{lle} de Touralbe, était un homme d'esprit : il méritait d'être aimé.

— J'ignore s'il avait de l'esprit, reprit Calveyrac , mais il était jeune et d'une agréable figure : permettez-moi d'admettre qu'il fut aimé de

mademoiselle de la Vallière un peu pour cela, s'il ne fut pas uniquement aimé à cause de cela.

— Quel blasphème, monsieur ! Vous ne croyez donc pas à une passion dont la source est dans l'estime qu'on a pour le génie, le courage ou les infortunes héroïques d'un homme ? Est-ce que toutes les femmes de notre siècle n'ont pas aimé sans les avoir connus Napoléon et lord Byron ?

— Vous conviendrez, mademoiselle, si vous n'avez pas d'autres noms moins illustres à citer, que l'exemple est bien haut pour servir de preuve.

— Et le duc de Reichstadt encore, interrompit M^{lle} de Touralbe, n'est-il pas l'adoration secrète des jeunes Françaises ?

— Je ne le nierai pas, mademoiselle ; mais la vanité d'occuper l'attention d'un homme supérieur, et surtout l'orgueil plus grand d'en être publiquement préférée, n'est-ce pas là, je vous prie d'y réfléchir, l'aliment de cet amour, qui ne serait ainsi dans sa juste définition qu'une ambition effrénée ? Vous ne me convaincrez pas du contraire, mademoiselle, tant que vous n'aurez à m'opposer pour soutenir votre système que des rois, des empereurs ou des héritiers présomptifs. Ce n'est pas l'intelligence qu'on

distingue en eux, c'est le rang, c'est la couronne.

Pendant cet échange de propos entre le docteur Calveyrac et M^{lle} de Touralbe, M^{me} Dalzonne examinait, appuyée au bras d'Abel, une cellule qui avait été autrefois meublée avec une perfection angélique : les ruines en sont d'une délicatesse infinie. Abel lui expliquait l'ancienne destination de cette pièce.

— Je ne prétends pas dire, continuait M^{lle} de Touralbe, que le rang ne soit pour beaucoup dans une passion élevée ; mais pourquoi ne pas vouloir cela ? Associer à l'amour cette ambition dont vous parlez, n'est-ce pas l'épurer, le rendre durable, le diviniser ?

— Peut-être, répondit Calveyrac ; en tout cas vous voilà presque de mon avis : on n'aime pas le roi, vous en convenez, mais la couronne ; ce n'est pas un esprit sage ou profond, rare ou cultivé qu'une femme recherchera, ce sera la renommée acquise à cet esprit, s'il a eu l'occasion ou la puissance d'en donner une manifestation brillante. En général les femmes ne font pas crédit ; et pour prouver qu'elles ne s'attachent pas uniquement à la célébrité dans un homme célèbre elles attendent trop qu'il ait cessé d'être obscur pour l'aimer.

— Vous oubliez, monsieur, répliqua M^{lle} de

Touralbe, que leur amour pour l'éclat dans l'homme qu'elles ont choisi est, après tout, la conséquence heureuse de leur rôle dans la société, où rien ne grandit sans leur élan, où rien n'a de popularité sans leur suffrage; leur faiblesse pour ce qui est glorieux provient de ce qu'il n'y a pas de vraie gloire sans elles. Elles exigent beaucoup avec raison, parce qu'elles ont beaucoup inspiré; et Diane de Poitiers, qui imposa la construction de ce château à Henri II pour qu'il fût un des plus gracieux domaines de ce roi, légua à M^{lle} de la Vallière l'obligation d'aimer Louis XIV afin de récompenser un roi de ce qu'avait fait l'autre.

— Je souscris à ces éloges qui sont des vérités, reprit Calveyrac, dont la pensée était autant avec M^{me} Dalzonne prêtant son attention aux paroles d'Abel qu'avec M^{lle} de Touralbe; mais je vois avec peine combien ils me donnent raison contre vous. Qu'importe que le penchant inné des femmes pour la renommée vienne d'une cause ou d'une autre, d'un goût ou d'un droit? il n'en reste pas moins démontré que, si l'on n'est pas jeune et beau, il est impossible de les faire fléchir aux protestations même les plus ardentes, même les plus sincères, sans le relief de la gloire.

Combien Calveyrac fut heureux et tremblant quand M^{me} Dalzonne, occupée jusque-là à écouter Abel la ramenant vers le passé si délicieusement empreint aux dorures fanées de la pièce où elle était, se tourna vers Calveyrac et vers Abel et dit :

— Aimer la gloire ! ce n'est pas toujours avoir bien choisi, mes chers philosophes ; et ce réduit doré où pria et pleura d'amour si souvent mademoiselle de la Vallière, l'origine de votre discussion, vit aussi mademoiselle de la Vallière prier et pleurer de désespoir la nuit où son royal amant souffrit qu'elle partît pour le couvent des Carmélites. Ces souvenirs parlent assez haut dans ces lieux pour faire douter du grand avantage qu'il faut attendre de la splendeur en amour. Je crois, s'il m'est donné de risquer une opinion, que, du moment où la passion choisit, ce n'est plus de la passion. Je permets cependant de s'attacher à un homme illustre, il n'y a pas en lui un motif d'exclusion ; mais y aspirer ! le chercher !... Ma chère amie, dit M^{me} Dalzonne en sortant de l'oratoire de M^{lle} de la Vallière et en prenant dans sa main celle de M^{lle} de Tournalbe, permettez-moi de supposer que vous n'êtes pas tout à fait de votre propre opinion.

Je n'attendais pas moins de son excellent na-

turel, se dit Calveyrac en se rendant dans le cabinet de M^{lle} de la Vallière de peur de blesser M^{lle} de Touralbe par un assentiment trop vif aux paroles de M^{me} Dalzonne et de le laisser trop paraître.

Enfin il se retira auprès d'Abel par toutes sortes d'appréhensions délicates. Sa satisfaction l'emplissait si entièrement et avec tant d'effusion qu'il ne saisit aucune des explications historiques dont il avait à son tour demandé la clef à Abel.

A un cri poussé par M^{lle} de Touralbe, Calveyrac et Abel accoururent au balcon.

La cause était un de ces beaux nuages blancs bordés de rose, rapides et écumeux, qui se déploient souvent en automne entre le soleil et nous. On dirait un cygne blessé cherchant à reculer l'instant où il tombera sur la terre.

— Il court vers le Midi, disait M^{lle} de Touralbe : puisse-t-il porter aux pins d'Italie mes paroles de souvenir ! Il verra, en passant les monts, les bois, les plaines que nous avans parcourus ensemble, n'est-ce pas, Bianca ?

— Oui, madame, répondit Bianca. Je voudrais que ce nuage se chargeât, puisqu'il va en Italie, d'une lettre pour mon cousin Bellaspada, et qu'au

retour il m'apportât de sa part une robe de soie noire.

— Folle ! tu abuses d'une illusion que tu ne mérites pas de partager... N'est-ce pas, monsieur, s'adressant à Calveyrac, que vous riez de ma crédulité, vous trop savant pour voir autre chose dans un nuage blanc qu'une vapeur plus ou moins épaisse frappée de la lumière du soleil ? Moi, pauvre ignorante, je lui prête une âme, des ailes, une volonté ; je m'y repose et je voyage à travers les distances, tantôt planant sur les brumes du lac, tantôt me balançant sur quelque vieux château, au fond des Apennins ; je me fais une douleur d'exilée pour visiter des lieux que je ne reverrai plus. Ce n'est pas la réalité, mais c'est moins qu'un songe ; et je me plais dans ces migrations de l'âme... Tenez ! je voudrais fuir de ce balcon, m'échapper de la terre, m'engouffrer dans le ciel, et ne plus paraître à vos yeux dans un instant que comme un flocon de neige... Je me sens plus légère, je me sens fondre... Oh ! le ciel et l'espace !...

— Arrêtez ! s'écria Abel en voyant M^{lle} de Touralbe s'élever sur le bout des pieds, se hausser à la rampe de fer du balcon, se pencher en avant, et sur le point de s'abandonner à une chute de plus de soixante pieds.

M^{me} Dalzonne, de son côté, cria aussi avec effroi au docteur :

— Retenez-la, mon Dieu ! retenez-la !

— Laissez, répondit froidement Calveyrac en saisissant M^{me} Dalzonne par le bras ; ce n'est pas là votre affaire : il faut que ceci, en montrant M^{lle} de Touralbe, guérisse cela ; et il désigna Abel.

— Oh ! merci, monsieur ! dit M^{lle} de Touralbe à Abel, qui l'avait prise sous la taille et la retenait avec effort contre lui ; merci !... Je croyais ne plus être ici... j'étais déjà dans l'air... j'étais heureuse... je souffrais !

— Venez, venez : il se fait tard, dit M^{me} Dalzonne en poussant son monde devant elle par l'escalier du château ; venez vite ! nous sommes attendus à la maison... Docteur, je ne comprends rien, absolument rien à cela ; et vous ?

VI

Comme au début de cette histoire de vie privée, la cloche de la maison avait sonné le dîner et le couvert était mis, mais personne ne se montra ; on ne vit courir dans les deux jardins, à cet appel toujours épié pourtant avec une inquiète sollicitude, aucune ombre retardataire gagnant le réfectoire ; le réfectoire fut désert comme l'escalier qui y conduit, comme l'intérieur et l'extérieur de l'établissement ; il semblait inhabité depuis des années. Rien de sinistre

cependant ne se pressentait : au vent s'ébouriffaient les petits arbres du carré de gazon placé devant le perron d'entrée, au soleil chatoyaient les cuivres de la porte, joyaux des maisons bien tenues. D'où naissait donc cet événement inouï ? personne au dîner, quand il avait été sonné de manière à laisser sans excuse les pensionnaires les moins sûrs de leur oreille ! Il n'y avait là que la maison pour répondre.

Ainsi qu'il a déjà été indiqué, c'est presque à l'angle de la rue de Paris et d'un ancien chemin du Pecq que se déploient les deux grandes maçonneries dont se compose l'établissement de M^{me} Dalzonne. L'entrée principale est sur l'ancien chemin. Sa belle grille, qu'accompagnent six croisées en ogive portées par des barreaux de fer en forme de lances, allonge une ombre prétentieuse sur un terrain peu foulé des voyageurs et encore moins des voitures. Il y a du vieux faste seigneurial dans la projection de cette armure de la maison quand elle se dessine sur la solitude de la route au coucher du soleil, ce grand peintre de genre. De près, et en réalité, on n'a à admirer, si l'expression d'estime n'est pas trop forte, qu'une maison bourgeoise amplement bâtie, bien étoffée, où rien n'a été épargné, ni l'espace, ni l'air, ni la verdure, ni la pierre.

Entre la grille, les écuries qui lui font face et les deux corps de logis latéraux, s'encadre une miniature de parterre, échantillon du jardin autrement spacieux de l'établissement : c'est une poignée d'herbe d'un vert lustré, parfaitement tondu et ratissée, sur laquelle on a brodé, pour ainsi dire, une demi-douzaine d'arbres, quelques bouquets de dahlias et de marguerites doubles, et posé quatre statues mythologiques : Hippomène et Atalante, Flore et Pomone. Chaque matin le jardinier, valet de chambre de cette nature épinglée, brosse avec soin le tapis de gazon et époussette les arbres.

En faisant faire un coude au regard, un peu amaigri par l'aspect de cette esquisse, on pénètre sous les premières voûtes d'arbres qui mènent au grand jardin ; et ce qui est caché demande grâce pour ce qu'on voit.

Au fond du parterre sont les écuries, petits compartiments réguliers, peints sur leurs doubles portes à larges raies grises et rouges et couronnés d'une toiture dentelée en zinc. Leur élévation se borne à la simple hauteur des murs auxquels elles s'adossent. Là est aussi la seconde issue de la maison, celle par où passent les convois trop lourds, qui se rendent par une étroite bordure de pavés jusqu'au perron des deux ai-

les. Ce lien de petites pierres, toutes mousseuses l'hiver, unit les deux bâtiments, que le parterre sépare. A gauche est celui qu'occupent M^{me} Dalzonne et les pensionnaires que des infirmités trop graves n'obligent pas à isoler. Une draperie de lierre, qui se perd à la base dans une frange de troëne, en couvre la surface depuis le rez-de-chaussée, où sont les salons de réception et le réfectoire, jusqu'au premier étage, dévolu aux pensionnaires favoris. M^{me} Pingray et Abel y ont leurs appartements. Abel a la pièce d'élite, celle dont les croisées s'ouvrent à la fois et sur le parterre et sur le grand jardin, au bout duquel le regard rencontre le bois de Vesinet. A cause de la nuance de son meuble et de ses tentures elle porte dans les traditions locales le nom distinctif de *chambre bleue*, chambre toujours enviée, rarement obtenue, constamment disputée, et que M^{me} Dalzonne, pour faire taire enfin les rivalités, avait gardée pour elle jusqu'au jour où Abel en prit possession sans trop exciter de rumeurs jalouses ; on lui en décerna tout d'une voix la paisible jouissance.

Une rampe brillante comme un bois de fauteuil conduit par des marches douces à franchir au second étage, coupé en deux larges ailes à

la station du palier. Première condition d'une maison de santé, l'air circule en traversant l'axe entier de la maison à la faveur de cette ouverture, immense croisée exactement posée en face d'une autre croisée semblable. Pendant l'hiver, de vastes panneaux vitrés se ferment sur ces soupiraux, et l'été, afin d'en garnir le vide un peu nu, des arbustes en remplissent le cadre. Le reste encore spacieux de l'étage contient, entre autres appartements dont la destination varie à raison du personnel des pensionnaires, celui de M^{me} Dalzonne et celui de M^{lle} de Touralbe, mis à distance l'un de l'autre par l'interposition des panneaux ventilateurs. On découvre également de ces deux appartements la crête de la ville de Saint-Germain et la campagne. Sur la même ligne, et à quelques pas de la chambre de M^{me} Dalzonne, Champeaux occupe un cabinet de garçon.

Toujours en guerre pour leurs logements, tantôt trop froids, tantôt trop humides, quand ils ne sont pas trop secs, de Fourneuf, meublé avec luxe mais un peu à ses frais, Cabassol, négligent dans son intérieur comme un poète, M^{me} Musquette, qui orne le sien de toutes les avanies sentimentales de M. Dubuffe, Lejeune, qui manque de place pour ses fioles médicinales

sans cesse consultées , M^{lle} de Beaupréau , qui embaume sa pièce des parfums d'Arabie et de France , peuplent le troisième étage de la maison , le mieux partagé en beaux points de vue : on touche d'une main aux aqueducs de Luciennes et de l'autre au château de Maisons , ce à quoi ni de Fourneuf , ni Cabassol , ni Lejeune , ni M^{me} Musquette , gens très-peu altérés de paysages , ne touchent jamais. Parfois M^{lle} de Beaupréau dit en passant et pour l'acquit de ses souvenirs : C'est presque aussi beau que les rives de la Loire. Mais elle se hâte de fermer la croisée de peur de se refroidir ; elle craint tant les fraîcheurs !

C'est dans l'autre corps de logis , à l'extrémité du parterre , que sont relégués les malades sérieux , les monomanes , les maniaques et les fous. Pour une même raison d'utilité , et surtout de prudence , ce bâtiment est moins haut mais plus large que celui auquel il fait face. Les deux seuls locataires valides de cette triste maison , grillée partout , sont Hourdon , qui vivrait tout aussi indifféremment au milieu des pestiférés , et le docteur Calveyrac , le gardien de toutes ces maladies diverses , terribles , soumises à sa parole mêlée de bonté et de despotisme. Les cris éternels , les soupirs comme ceux que Dante

entendit aux dernières circonvolutions de l'enfer , les aboiements de ceux qui n'ont plus rien de la forme humaine , car ils n'ont pas même l'instinct des animaux dont ils imitent les attitudes, sont pour lui, pour Calveyrac; sa chambre reçoit tous ces sons lamentables , et là il les retient, les étudie , les analyse ; c'est le cerveau visible de toutes ces fibres détendues, irritées , à demi brisées par le mal , enchevêtrées comme le fil d'une bobine de soie roulée par un chat. Mais quelque chose le console de ces scènes de douleur , muettes pour l'autre maison , inconnues même à la plupart de ses pensionnaires : de sa chambre Calveyrac aperçoit dans l'autre maison un appartement aimé , et où sa joie est de voir courir la nuit une lampe, trembler un rideau, fuir une ombre. Son enfer a vue sur le ciel.

Quelqu'un se montra enfin au salon : c'était le baron de Fourneuf , qui alla occuper sa place sans trop s'inquiéter d'abord de l'absence de ses compagnons de table. Après avoir déplié sa serviette , regardé au fond de son verre , astrologie des impatientes , consulté le fil de son couteau , il déchira en soupirant la bande de son journal et se disposa à lire afin d'abrégger le plus possible le temps que les retardataires mettraient à se rendre à leur poste d'habitude.

Dix minutes s'écoulèrent dans cette lecture assez peu attentive. Quand elles eurent passé sous l'aiguille souvent consultée de la pendule, de Fourneuf, avec un frémissement intérieur, allongea de nouveau le journal sur son assiette, essayant de reprendre sa tâche de patience. L'effort fut suivi d'un soupir ; il bâillait de faim à chaque ligne. Le *premier-Paris* lui sembla détestable, la *politique étrangère* l'irrita au dernier point, le feuilleton ne lui arracha pas même un regard de pitié ; son regard ne suivait une direction intelligente que lorsqu'il se portait sur le cadran de la pendule.

C'est à peine s'il avait gagné cinq minutes quand il se jeta une troisième fois avec un redoublement d'ennui sur une des colonnes lointaines du journal, détermination aussi inutile que violente : il n'eût été au pouvoir d'aucune nouvelle, dans l'ordre politique, moral ou littéraire, de maîtriser son excitation nerveuse ; les deux Amériques en feu, les Indes englouties, trois révolutions en Russie et six en Allemagne n'auraient pas aplani le moindre bouillonnement de la tempête de son estomac. De rage il froissa le journal, cassa son pain et but d'un trait un demi-verre de vin. Cet à-compte donné à son appétit ne servit qu'à l'exalter davantage ; il

avait laissé tomber un poids dans l'abîme : c'était en mesurer la profondeur ; de Fourneuf avait la fringale fiévreuse du lion , il eût mangé un chrétien dans ce moment. Il ne trouva qu'une citation fameuse à rouler dans sa bouche ; sa douleur lui rappela cette belle et noble pensée émise dans un ouvrage célèbre par un gastronome émérite : « Quand un convive tarde à venir , il se passe dans l'âme peinée de celui qui attend une foule de sentiments qui se réduisent à trois principaux : au premier quart d'heure d'attente on voudrait le flageller d'un coup de serviette au visage , au second quart d'heure on lui donnerait volontiers un coup de pied, au troisième quart d'heure un coup de poignard. »

De Fourneuf attendait depuis quatre quarts d'heure , c'est-à-dire depuis une heure ! Qu'on estime s'il se croyait en droit de poignarder les absents ! Il ne les poignarda qu'avec sa langue : elle dardait des injures vers chaque place vide. En regardant d'un œil féroce celle où Cabassol s'asseyait il grommelait : Vieux vorace ! tu as tant mangé dans ta vie que la faim ne t'est pas venue aujourd'hui ; requin du Directoire ! goulu impérial ! c'est donc à moi à pâtir de la misère de ton estomac défoncé?... De Fourneuf passait ensuite à la place de Lejeune , et il disait , en

mâchant une bribe de pain qui criait dans la solitude des cavités palatales : Triste oiseau ! serin de vieilles filles ! je ne m'étonne pas que tu ne sois pas ici , toi ! avec une bouchée on te rassasie jusqu'au lendemain. En vérité , je ne sais pourquoi de telles gens payent pension ; c'est de la fatuité , Dieu me pardonne !... Ses malédictions ne tardèrent pas à courir sur les sièges déserts de M^{lle} de Beaupréau et de M^{me} Musquette : Je gagerais que mademoiselle de Beaupréau est livrée à quelque rêve où elle se voit jolie et baignée de fraîcheur comme une rose pompon... Fameuse rose ! Je vous en donnerai des rêves tandis que je suis ici à ne pas dîner ! Puissiez-vous rêver que je vous étrangle ! Et vous , madame Musquette , quoi donc vous retient ? Est-ce le souvenir indéfiniment trop entretenu de feu votre mari ? J'aurais voulu le connaître , l'entrevoir seulement , ce mari mystérieux... Brave homme ! il n'a porté ombrage à personne. Je consens à perdre mon titre de baron de Fourneuf si l'on me montre la date de votre contrat de mariage , madame Musquette ; il n'a pas coûté de grands frais d'enregistrement celui-là !... Mais ils sont tous morts aujourd'hui ! Voilà six heures vingt minutes , et personne encore , personne !

Furieux , égaré , de Fourneuf se pendit à la sonnette.

Un domestique parut aussitôt.

— Que désire monsieur le baron ?

— Où sont ces messieurs ?

— A Paris.

— Tous ?

— Non pas tous : monsieur Champeaux est malade, monsieur Cabassol et monsieur Lejeune sont allés à Paris toucher leurs rentes.

— Et les autres ?

— Monsieur Hourdon dîne en ville; monsieur le docteur Calveyrac , monsieur Abel , madame Dalzonne , mademoiselle de Touralbe et sa demoiselle de compagnie visitent en ce moment le château de Saint-Germain ; madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau sont allées faire des emplettes à Versailles.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout de suite , malheureux ? Vous me faites sécher de langueur pendant une heure et demie , moi qui suis revenu à pied , oui à pied , de la Muette , où je m'étais rendu pour gagner de l'appétit !

— C'est qu'à l'exception de monsieur Hourdon et de monsieur Champeaux, ces messieurs et ces dames ont promis d'être ici à l'heure du dîner.

— Promis , promis... Faites-moi dîner ; que je dîne ! Ils viendront quand ils voudront.

— Mais si madame le trouve mauvais...

— Madame Dalzonne s'adressera à moi ; je me charge de lui répondre. Montez le potage et le premier service, et laissez-moi seul ensuite si vous craignez de vous compromettre en me servant.

Le domestique descendit , et reparut bientôt avec la soupière de potage , qu'il posa devant le baron de Fourneuf.

Quand celui-ci se fut servi sa bonne part de potage , sa colère s'apaisa ; la raillerie en prit la place.

Je commence à comprendre la plaisanterie , se dit-il en faisant refroidir son riz sous l'agitation de la cuiller : on a trouvé amusant de me laisser allonger la langue pendant qu'on passait agréablement son temps ailleurs ; je suis né pour le divertissement de la compagnie. On pourrait s'être trompé : j'ai plus d'un tour dans ma gibecière.

Il n'osa pas dire dans sa bosse.

Si je trouvais plaisant , moi aussi , de prendre ma revanche... J'en suis tenté... Ah ! vous vous êtes moqués de moi ! Eh bien ! à mon tour.

De Fourneuf se leva en ricanant , jeta sa serviette sur le dos de la chaise , et gagna , léger comme un lièvre , le corps de logis en face.

Pendant sa courte absence du salon les domestiques apportèrent sur la table les mets du premier service ; ils se retirèrent aussitôt , n'étant pas jaloux d'être complices de l'acte d'autorité que faisait de Fourneuf en dînant tout seul. Quand il rentra il était suivi de plusieurs personnes , auxquelles il désigna avec beaucoup de courtoisie les places qu'elles devaient occuper. Il entremêla dames et cavaliers, et il reprit ensuite son poste d'honneur au centre de ces convives nouveaux, inconnus au salon, et à chacun desquels une assiette de potage fut servie.

De Fourneuf affectait une gravité singulière en s'informant de ce qui pouvait flatter le goût des uns , convenir au régime des autres , déférence extrême qui ne promettait pas d'avoir longtemps du succès. A quelque distance de lui il apercevait déjà du coin de l'œil une de ces dames occupée à tailler sa serviette en petits morceaux , tandis que sa voisine se passait des raves dans les cheveux , s'en composait une parure à laquelle son orgueil souriait. Entre ces deux dames il distinguait un gros monsieur qui

paraissait dans une anxiété extrême ; son attitude était celle d'un homme exposé par un temps orageux au roulis d'un vaisseau ; ses bras étendus cherchaient à s'assurer un appui , quoiqu'il fût parfaitement assis sur sa chaise et retenu par son propre poids. A sa droite le baron de Fourneuf avait un homme maigre tout vêtu de noir, à sa gauche un autre homme maigre habillé de rouge : l'homme noir pleurait, et l'homme rouge regardait celui-ci avec des yeux terribles.

— N'y aurait-il pas d'indiscrétion à vous demander de quel parent tendrement chéri vous portez le deuil ? s'informa de Fourneuf auprès de l'homme vêtu de noir ; sans doute de monsieur votre père ou de madame votre mère ?

— Je porte le deuil de monsieur , qui est à votre gauche , répondit l'homme noir en désignant l'homme rouge.

— Monsieur est donc mort ?

— Puisque je l'ai tué.

— Je m'en étais douté, dit de Fourneuf, mais je n'osais trop le croire cependant , le voyant assis à mon côté et mangeant beaucoup plus que vous , son assassin.

— C'est , répondit l'homme en deuil , qu'il a pris la figure du Remords, comme dans le tableau

de Prudhon ; et cela vous explique comment il me poursuit quoique mort.

— Si je pouvais pourtant vous réconcilier... Qu'en pensez-vous , monsieur? demanda de Fourneuf au Remords en habit rouge : vous y opposeriez-vous ?

— Si monsieur promet de ne plus me tuer...

— Je vous le jure sur l'honneur.

— Je vous invite donc l'un et l'autre à choquer vos verres en signe d'alliance, s'écria de Fourneuf.

Et l'Assassinat et le Remords se portèrent un toast de réconciliation. Toutefois le Remords, après avoir bu la moitié du contenu de son verre, jeta le restant au visage du gros homme placé entre la femme couronnée de raves et la femme qui déchiquetait sa serviette.

— Soutenez-moi ! s'écria celui-ci en chancelant, car je suis la Terre ; empêchez que je sorte de mon orbite, ou vous êtes tous perdus !

— La Terre désire-t-elle de ce haricot de mouton? s'informa de Fourneuf.

— Merci : je suis déjà pleine jusqu'à l'équateur.

— Il me vient une idée, dit une dame jusqu'alors assez raisonnable, placée à l'extrémité de la table, une bonne idée !

— Voyons-la !

— Voyons-la !

— Allons-nous-en tous d'ici ; voilà assez de temps que Robespierre nous retient dans cette maison.

— Oui ! allons-nous-en.

— Partons !

— Moi je n'ai que mes pantoufles vertes à chausser.

— Moi je n'ai que mon ombrelle à prendre.

— Moi je n'ai qu'un cure-dent à aller chercher.

— Partons ! partons !

De Fourneuf fut épouvanté à cette proposition émise et acceptée par les fous de la maison, qui paraissaient déterminés à y donner suite ; ils se levaient déjà pour sortir. Le baron envisageait avec effroi la juste colère du docteur Calveyrac et l'indignation de M^{me} Dalzonne en apprenant qu'il avait fait sortir les fous de leurs cellules pour les attirer au salon et les laisser ensuite s'échapper dans Saint-Germain. La plaisanterie tournait au sinistre. Que faire ? Il essaya de détourner l'orage par des voies de douceur, qui n'eurent aucun succès auprès de gens qui, comme tous ceux de leur espèce, conservent toujours assez de bon sens pour compren-

dre leur état de reclusion, et pour vouloir en sortir. Ayant épuisé ces premiers moyens de persuasion, il consulta ses deux voisins, les moins incapables, pensait-il, d'entendre raison.

— Mon avis, répondit l'homme noir après avoir écouté de Fourneuf, est entièrement semblable au vôtre ; mais, si vous m'en croyez, vous me permettrez d'abord de sortir seul pour aller chercher la garde.

— Votre conseil est excellent, répondit l'homme rouge, et il doit être adopté, à la condition toutefois que je vous accompagnerai.

Triste position du baron de Fourneuf : il ne sortait d'une difficulté que pour se voir forcé d'en accepter une autre tout aussi épineuse. Sonner et faire monter les domestiques était bien dans sa pensée ; mais ce mouvement, qu'il n'aurait peut-être accompli qu'aux dépens de sa vie, n'était plus même à tenter depuis que les fous s'étaient rangés autour de lui et le terrifiaient de mille effrayantes singeries. L'un lui barbouillait le visage avec des épinards au sucre, l'autre saupoudrait ses cheveux de poivre et de sel et les arrangeait en salade, un autre complétait l'assaisonnement par d'abondantes irrigations d'huile et de vinaigre ; chaque minute

le menaçait d'une effrayante catastrophe. Son sang-froid ironique l'abandonna, et il pâlit derrière la couche d'épinards et à travers le rideau d'huile répandu de son front à son menton, en voyant luire un couteau dans la main de chaque fou.

— Écoutez-moi ! s'écria-t-il en tâchant de se mettre sur pied au milieu d'un tourbillon de paroles, de cris et de menaces ; écoutez-moi ! Si vous consentez à rester tranquilles pendant cinq minutes seulement et à reprendre chacun vos places, je promets une surprise des plus agréables à chacun de vous ; et il est bien entendu qu'après la surprise vous aurez tous la permission de sortir et d'aller où bon vous semblera.

Indécis, les fous reprirent leurs places.

De Fourneuf n'avait aucune surprise à offrir à ces malheureux insensés ; mais pendant ce sursis, obtenu avec assez d'adresse, il espérait qu'enfin quelqu'un viendrait l'arracher à son intolérable situation. C'était le condamné à mort qui, sur les marches de l'échafaud, prétend avoir encore des révélations à faire.

Cette inspiration du désespoir ne fut pas absolument déçue : la porte du salon s'ouvre ; de Fourneuf croit sortir du tombeau.

C'est Bergeronnette-cinq-heures, la gracieuse laitière, qui entre avec un gâteau dans une serviette blanche.

La charmante enfant n'a pas le temps de le déposer sur la table, affreux pêle-mêle de bouteilles renversées, de verres empilés, de mets confondus, qu'elle est saisie et étouffée d'embrassements par ces effrénés satyres.

Les fous s'étaient imaginé que Bergeronnette-cinq-heures était le présent promis par de Fourneuf, la surprise annoncée.

Les cris de la laitière ne servirent qu'à embraser leur féroce incontinence : son fichu fut déchiré et ses cheveux flottèrent ; on allait se la déchirer comme une proie.

A la faveur de la diversion de Fourneuf essaye de gagner la porte ; mais les folles, elles qui n'avaient aucune joie positive à retirer de la présence de Bergeronnette-cinq-heures, se croient dupées et se pendent aux habits du fugitif. Il disparaît sous leurs pieds, tandis que Bergeronnette pleure à chaudes larmes et appelle au secours.

Une seconde fois la porte du salon s'ouvre : c'est Abel, qui a devancé de quelques pas M^{me} Dalzonne et M^{lle} de Tournalbe. Il court au bout du salon, arrache Bergeronnette évanouie des bras

de ces furieux, et il agite la sonnette de toutes ses forces. La tragédie fut finie. On menotta les fous, on menaça les folles de la terrible punition des douches, et folles et fous évacuèrent le salon en riant et en gambadant.

Quand M^{me} Dalzonne et M^{lle} de Touralbe entrèrent au salon, Bergeronnette-cinq-heures avait ses deux mains dans celles d'Abel; elle tremblait encore de tous ses membres; mais ses beaux yeux s'étaient rouverts, et il en coulait des larmes de reconnaissance.

Assis dans un coin, de Fourneuf s'essuyait le visage et la tête avec autant de serviettes qu'il y en avait à sa portée.

De son coup d'œil d'aigle M^{me} Dalzonne devina l'auteur, la cause et les conséquences de la scène dont elle avait les derniers résultats sous les yeux.

— Monsieur le baron, dit-elle à de Fourneuf, on vous montera un bain dans votre appartement dès qu'il vous plaira de vous y retirer. Toi, ma pauvre Bergeronnette, tu passeras la nuit ici; tu ne retourneras pas chez toi dans l'état où tu es.

— Marraine, mon père serait trop en peine s'il ne me voyait pas rentrer.

— Nous lui enverrons dire que tu es ici pour jusqu'à demain.

— Non, madame : je suis bien faible et toute tremblante encore, mais je ne dois pas manquer de retourner à la ferme.

— Qu'elle monte dans mon landau, dit Abel ; mon domestique la ramènera chez son père.

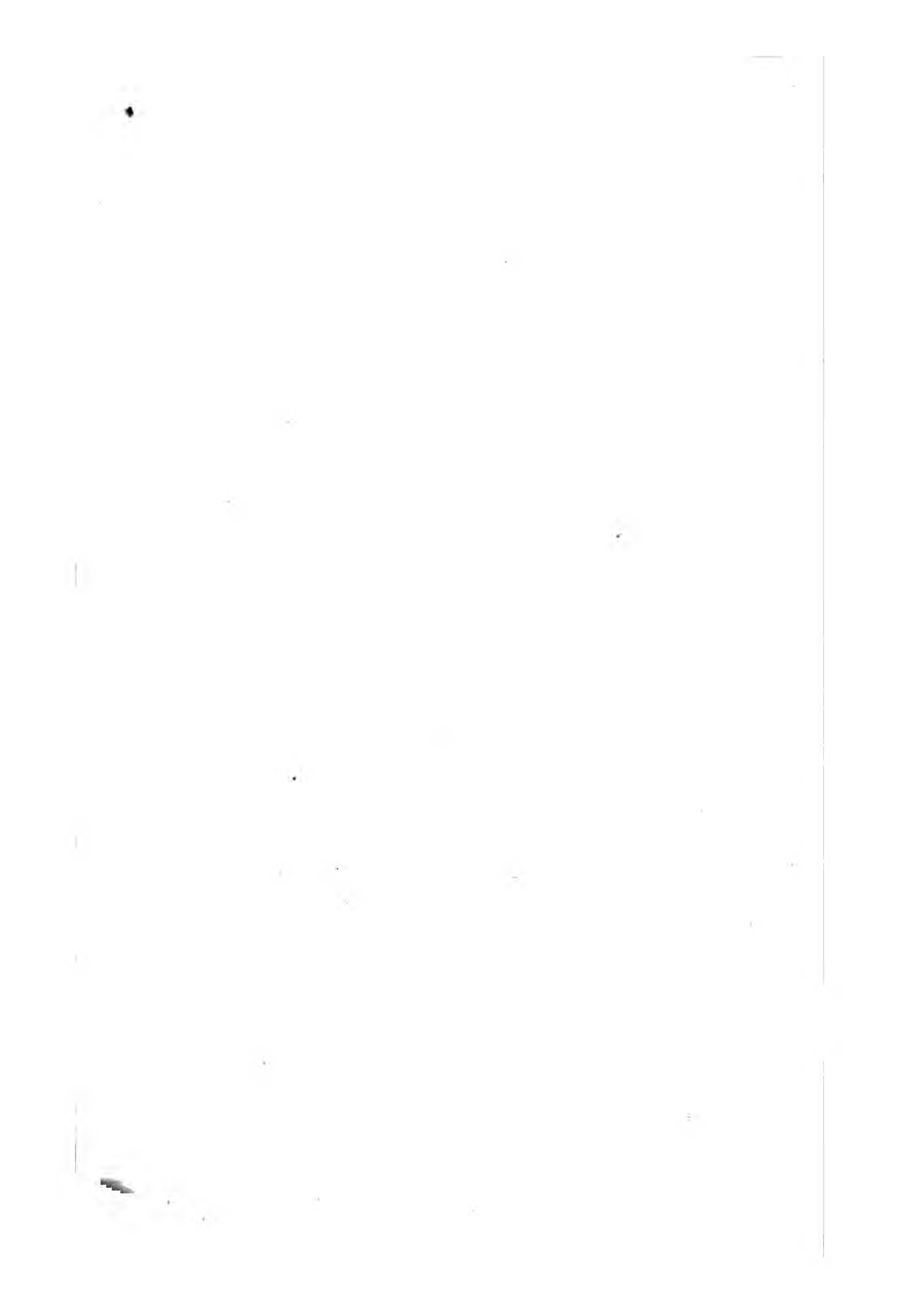
— Soit, dit M^{me} Dalzonne en embrassant Bergeronnette-cinq-heures, toute fière, dans son reste de défaillance, d'aller dans la belle voiture de M. Abel.

— Monsieur Abel, dit-elle en revenant sur ses pas, permettez-moi une chose.

— Quoi, mon enfant ?

— De vous offrir un de ces jours une tasse de crème que vous ne me payerez pas.

Bergeronnette-cinq-heures sortit, la tête basse, pour ne pas montrer qu'elle ne pleurait plus de douleur.



VII

— Quelle route suivrons-nous, docteur ?

— Allons droit devant nous ; nous tracerons un crochet plus loin... Mais vos étriers sont bien haut.

— J'ai l'habitude de monter à l'anglaise.

— Voulez-vous ma cravache, monsieur Abel ?

— Merci, docteur ; je conduis à la voix.

Partis en même temps, les deux chevaux longèrent d'un trot régulier une des allées de la forêt qui aboutissent au château.

On touchait à la fin de novembre. Le ton général des arbres était plus pourpré que vert, les feuilles tombaient en tournoyant sur la largeur de la route ; de distance en distance s'ouvraient dans l'épaisseur des massifs des trouées profondes par où l'on découvrait déjà la charpente du vaste corps de verdure qui se dépouillait à sa base. Chaque souffle de vent, chaque frémissement d'arbre emportait une coulisse, déchirait une frise, détachait une dentelure fanée, quelques guirlandes, un rideau, un horizon du beau décor de l'été. Le grand spectacle s'achevait partout : voix d'oiseaux, lumières douces, tendres et radieux éclats de couleurs s'évanouissaient ; plus de cette confusion d'odeurs, de bruits et de clartés qui fait des bois une solitude animée, un temple où chacun croit trouver au trouble de sa pensée un écho consolateur : celui qui médite, la vérité, et celui qui aime, l'amour. Sur la bordure veloutée de la forêt les petites fleurs jaunes au parfum de miel et d'olive ne se renouvellent plus, et, comme si elles savaient qu'elles sont les dernières, elles résistent, sur leurs tiges plus fortes, au vent qui rase la terre.

Abel se tenait en selle avec autant de grâce que de fermeté, sans songer même qu'il était à cheval. Si son visage n'eût été décoloré par l'é-

lan de la course , si son haleine, courte comme chez toutes les personnes mélancoliques, n'eût laissé entendre le bruit d'une oppression produite par un excès de respiration, on aurait dit qu'il passait silencieusement dans l'air , porté par des ailes. Légèrement penchée, sa tête pensive effleurait les branches inférieures de tilleuls , en se rapprochant de la couche odorante de mousse sauvage répandue le long de la lisière.

Son cheval se prêtait à sa fantaisie, il ondulait avec l'élasticité d'une barque sur la mer. Sa crinière, ses naseaux blancs , charnus et roses enveloppaient parfois d'un brouillard chaud et d'un reniflement d'amour la figure pendante de son maître. Au bout d'un temps de course, l'instinct de celui-là et l'intelligence de celui-ci se mettaient d'ordinaire si étroitement en rapport qu'ils n'avaient plus rien à faire ni l'un ni l'autre pour se diriger à travers des distances indéterminées, soit sur un terrain coupé par des ravins, soit dans une forêt comme celle de Saint-Germain , sillonnée de routes de traverse , de ruelles inextricables. L'homme pensait et le cheval courait , chacun suivait sa pente ; et , après deux ou trois heures de promenade, cheval et cavalier se retrouvaient dans la cour d'où

ils étaient partis, le cheval plus vigoureux pour la fatigue du lendemain, l'homme aussi triste qu'au départ, sans appétit, sans sommeil, rapportant de sa course le sillon au visage d'une branche d'églantier, ou quelques tiges de jonc arrachées, dans un geste amer, sur le bord du chemin.

Quoique monté sur un cheval beaucoup plus haut que celui de son compagnon, le docteur Calveyrac n'avait pas moins d'aisance et d'abandon; mais ce n'était pas la même négligence. Habitué à faire de l'équitation un but utile et non le moyen de combler une heure de loisir, il était sur son cheval comme il eût été sur tout autre objet destiné à le transporter dans le plus bref délai possible d'un lieu à un autre.

Sa jument ne connaissait qu'un pas, la vitesse; lui et elle étaient deux choses qui allaient simplement, mais parfaitement. Jamais aucun boucher de Poissy, et l'on sait s'ils vont vite d'un marché à un autre, jamais aucun postillon de Saint-Germain, courant sur la même voie que le docteur Calveyrac, n'avaient montré le chemin à sa jument. Il est vrai que dès qu'on apercevait à cinq cents pas au loin et à quelques pieds du sol une traînée poudreuse, égale comme la fumée d'un coup de canon, on se rangeait

aussitôt d'un côté ou de l'autre de la route en se disant : Voilà le docteur Calveyrac ! place au docteur ! il va à quelque accouchement... On saluait , et le docteur disparaissait dans l'atmosphère qui roulait avec lui...

Au premier carrefour de la forêt , à peu de distance de la terrasse de Saint-Germain, des enfants jouaient sous les yeux de leurs domestiques et poussaient de joyeux cris entre les barrières vertes ; ils fêtaient un des derniers beaux jeudis de la saison. Petits garçons et petites filles étaient mêlés ; il fallait toute la précision du costume pour les distinguer : mêmes chevelures blondes ou brunes flambant à leurs épaules , mêmes pantalons brodés tombant sur leurs petits pieds impatients de courir , de grimper aux barrières , d'écraser le gazon ou de franchir les arceaux mouvants de la corde. Les charmants espiègles remarquèrent que les deux cavaliers ralentissaient le pas en approchant du carrefour. Alors eux , les petits démons, au lieu de s'écarter , ils se prirent par la main et fermèrent la grande allée au moyen d'une ronde au milieu de laquelle ils jetèrent leurs ballons et leurs cordes.

Les deux cavaliers s'arrêtèrent devant la difficulté.

— Monsieur Calveyrac ! dit un des plus mutins de la bande , hardi sous sa calotte grecque et dans son large pantalon blanc pris à la cheville , monsieur Calveyrac , vous et votre ami vous ne passerez pas. Non ! vous ne passerez pas.

— En ce cas nous descendrons pour vous embrasser , répondit Calveyrac , qui était le médecin de la plupart d'entre eux.

Abel était déjà à terre et couvrait de baisers les petits rebelles , passant ses mains sur leurs cheveux en sueur , sur leurs flottantes écharpes , et les asseyant l'un après l'autre , à leur grand désir , sur la selle de son cheval. Il était fou de ce bonheur imprévu , d'apprendre les noms de tous ces mignons enfants : — Moi je m'appelle Jules , moi Taxile , moi Constantin , moi Ludovise , moi Hortense.

— Eh bien ! s'écria le docteur , nous régalaons de gâteaux et d'oublies Taxile , Jules , Constantin et toute la bande.

— Oui ! répéta Abel en jetant vingt francs dans le tablier de la marchande , habituée à camper tous les jeudis avec sa boutique volante à la suite de la gaie caravane.

Quelqu'un fut plus heureux que ces enfants , qui n'avaient pas assez de leurs dix doigts pour soutenir tant de fragiles pyramides d'oublies , ce

fut Abel , qui retourna plus d'une fois la tête après être parti pour voir encore remuer et sautiller au bout du chemin ces innocentes et fraîches créatures.

Ils étaient parvenus, lui et le docteur, à l'extrémité de la Route-Verte et ils entraient dans le Buisson-Richard quand un coup de fusil, tiré sournoisement dans le taillis, arrêta sur ses quatre sabots la jument du docteur.

— Fort bien ! je devine , dit celui-ci : Bergerin fait des siennes.

— Qu'est-ce que Bergerin ? demanda Abel , qui s'était aussi arrêté.

— Bergerin est le père de la laitière de la maison de santé, Bergeronnette-cinq-heures. Cet arrêt du cheval m'apprend que Bergerin chasse dans le taillis. Il a soin de ma jument quand je me repose parfois à sa ferme , il l'es-
sue et lui donne l'avoine ; ce sont de vieilles connaissances. Que les gendarmes de Saint-Germain seraient heureux d'avoir ma jument quand ils poursuivent Bergerin , le braconnier le plus incorrigible du département ! Un lièvre sera parti sous ses pieds , et il n'aura pu résister à l'envie de le rouler.

— Cela est très-mal, c'est odieux, à mon avis, dit Abel.

— Je ne vois pas la chose aussi sévèrement que vous. Tenons compte de l'éternelle séduction placée auprès de ces braves gens-là. Bergerin a sa ferme à Fromainville, entre la Seine qui l'isole et le tiré du Roi, espace immense toujours plein du meilleur gibier : les faisans et les poules d'eau viennent le défier, et, à moins de lui tomber rôties dans la main, les cailles ne peuvent lui faire de plus insidieuses avances.

— Vos raisons, docteur, ne me semblent pas concluantes. Nous sommes tous dans la vie plus ou moins exposés aux tentations : personne pour cela n'est excusable d'y céder. D'ailleurs de tous les voleurs les braconniers sont ceux que je déteste le plus. La chasse n'est, à mon sens, un droit que sur ses propres terres : tuer sans permission le gibier sur les terres du roi ou dans un parc privé est un abus qu'on ne saurait trop réprimer.

— Savez-vous, monsieur Abel, que si l'ombre de Louis XIV vous entendait elle se réjouirait, surtout si elle s'éveillait ici, dans cette forêt remplie de la terreur de ses ordonnances et dont chaque carrefour se souvient de quelque exécution pour crime de braconnage.

— Sévérité dure, mais convenable si l'on songe, docteur, que sans cette sévérité nos

forêts seraient dépeuplées depuis des siècles, si toutefois il y avait encore des forêts, car ceux qui s'arrogent la permission de tuer un faisan au pied d'un chêne n'en demandent pas pour couper le chêne.

— Vous voudriez donc que la chasse fût le privilège de quelques hommes de race? Nos mœurs repoussent cette inégalité. Du droit d'avoir seul des chevreuils dans ses parcs nous passerions insensiblement au droit d'avoir seul des pigeons, comme avant la révolution. Or, comme un droit exceptionnel ne se maintient qu'avec une pénalité rigoureuse, nous aurions bientôt, comme avant la révolution, des lois qui condamneraient tout délinquant en matière de chasse à avoir, selon le degré du délit, ou le pouce coupé, ou la main, ou même la tête dans certains cas. Le bon sens a fait justice de ces abus : plus de chevreuils, soit ; mais plus d'assassinats.

— Docteur, vous m'attribuez une cruauté d'opinion que je n'ai pas.

— Je réponds à ce que vous avez avancé.

— Je n'ai pas dit que la chasse dût être exclusivement dévolue aux rois et aux seigneurs, eux-mêmes ont renoncé à cette prétention d'un autre âge : je soutiens uniquement que si un roi

est assez opulent pour avoir des forêts alimentées de gibier , et que s'il y a encore des riches qui possèdent des parcs , il est mal, il est révoltant, par je ne sais quel esprit de haineuse liberté , de leur piller leurs oiseaux ou leurs cerfs. Leurs cerfs et leurs oiseaux sont à eux comme ces deux chevaux sont à nous ; ce sont leurs meubles : qui les emporte vole , est un voleur. Un braconnier n'est donc qu'un voleur , et je le déteste, je vous l'ai dit , encore plus qu'un voleur ordinaire ; car celui-ci ne prend le plus souvent qu'un objet facile à remplacer , tandis que le paysan qui égorge un vieux cerf pour en vendre la chair à un boucher et la ramure à un coutelier, cause un dommage qu'il faudra plus de cent cinquante ans pour réparer. Le braconnier est un profanateur. Me suis-je mieux expliqué cette fois , docteur ?

La question , dans la bouche d'Abel , n'était pas la simple formule qu'emploient , d'ordinaire avec ironie , ceux qui sont parfaitement sûrs de ce dont ils veulent paraître douter : elle trahissait la douleur d'une hésitation sincère.

Évitant d'accorder la sanction qu'Abel demandait , de peur d'en paraître comprendre la nécessité , le docteur se rapprocha de son com-

pagnon , et lui dit après avoir raccourci le pas :

— Les riches ont enfin senti qu'il n'était pas bien de montrer sans but , comme autrefois , leurs vaisselles d'argent aux pauvres , qui mangent du pain délayé dans des écuelles de bois : ils n'ont plus de diamants à leurs habits ; leurs voitures sont commodes , mais les roues n'en sont pas dorées ; le plus possible ils sont à l'extérieur aussi simples que les autres hommes. Ceci est prudent et empêche beaucoup de plaintes de naître.

— En cela je suis de votre avis , docteur.

— Mais à la campagne, poursuivit Calveyrac, leur fortune s'étale sans cette circonspection adroite : devant le toit de chaume du paysan se dresse le palais qui a cent croisées et des toits de plomb ; côte à côte avec son mur de tourbe, où s'adosse le pot de grès plein d'une eau dure, est le mur du cellier du château ; ici l'eau froide , là le vin ; le paysan entend fermenter ce vin si désiré quand il fait silence ; autour de son petit champ, qu'il épuise depuis la dernière étoile du matin jusqu'à la première du soir sans en tirer souvent sa nourriture de l'année , se déploie au soleil le grand potager et le verger chargé de fruits ; et derrière sa haie d'aubé-

pine , à l'ombre de laquelle glapit un coq affamé , commence l'immense forêt qui regorge de tous les biens de Dieu , qui sont un peu à tout le monde, mon ami.

— Docteur , ce Bergerin serait-il dans le besoin ?

— Quand il fait froid , mon cher monsieur Abel , comme il fera bientôt , quand les maîtres du château sont partis pour la ville, qu'il neige depuis un mois , que le foyer du bûcheron est sans feu et sa table sans un mets qui le restaure, quand il a des enfants , quand il n'y a que son cœur qui soit dans la confiance de sa douleur, et qu'il y a une forêt devant lui , est-ce vous qui arrêterez sa hache près de faire tomber une bûche morte pour réchauffer sa famille ? est-ce vous qui le traînerez devant le juge pour avoir tué un lapin ?

— Docteur , ce Bergerin est-il malheureux ?

— Je connais un trait charmant d'une reine de France , continua le docteur. Pour la consommation d'un hiver , qui s'annonçait comme devant être fort long et très-dur , on avait amoncelé dans la cour du palais royal une énorme quantité de bois ; il y en avait jusqu'aux balcons. Chaque pauvre en passant lançait un œil de convoitise sur ces belles rangées de bou-

leaux. Quelles chaudes flammes jailliraient de ce bon bois si sec et si bien choisi pièce à pièce ! quelle vivifiante clarté ! C'étaient des désirs sous toutes les formes : on venait sentir ce bois, le toucher, l'adorer, c'est le mot. Une journée terrible éclata pendant cet hiver : la Seine prit, les rues étaient un tapis de verglas, on gelait dans les appartements s'ils n'étaient constamment chauffés. Ce jour les pauvres souffrirent beaucoup. A la nuit quelques-uns se hasardent à regarder de près, de bien près et en pleurant des larmes glacées, ce bois empilé dans la cour. Une pauvre femme exaspérée tire à elle une bûche et l'emporte sous son tablier ; un autre suit l'exemple. Le désespoir a son courage et sa contagion. Bientôt tous les pauvres se mettent à démolir ce monument de tant d'envies, et se chargent en silence de tout le bois qu'ils ont dérobé. La garde du poste est enfin prévenue, elle accourt ; mais une fenêtre du palais s'ouvre aussitôt : c'est la reine ! « Laissez, dit-elle, laissez ces braves gens. C'est moi qui le leur ai permis. » Elle avait tout vu, la reine, et son humanité avait compris par ce tableau dont le hasard l'avait rendue spectatrice que le luxe doit se cacher ou faire la part du pauvre, qui vole parce qu'il n'ose pas demander.

Tout en causant nous voici arrivés, dit le docteur, au parc de Maisons. Un de ces jours nous en visiterons le château, qui appartient à M. Laffitte, un de mes clients.

Depuis une heure environ qu'Abel et le docteur avaient quitté Saint-Germain, le docteur, sous les apparences d'une bonhomie de bourgeois à qui l'air de la forêt délie la langue et qui cause à bâtons rompus sur le premier sujet apporté par le vent, n'avait cessé pourtant de mesurer chaque mouvement, de peser chaque parole de son compagnon. Sans le regarder, il ne perdait pas une de ses palpitations; un geôlier n'a pas plus de soin de son prisonnier. Sa subtile attention s'attachait au bras d'Abel pour apprécier la sûreté de ses intentions, à ses jambes soutenues par les étriers, afin de se rendre compte de l'équilibre de ses facultés, à la pondération de tous ses membres pour se convaincre de la part plus ou moins immédiate que son corps prenait à l'émission de sa volonté. Quant à cette volonté si agitée, si en doute d'elle-même, le docteur la circonvenait de la même inquisition inaperçue; il la suivait pas à pas, l'engageait dans les détours des opérations les plus hautes du raisonnement, et, quand il l'avait lancée, il la laissait revenir pour voir si elle ne

s'égarerait pas. L'homme physique et l'homme moral étaient à lui , à son observation lucide , à son expérience redoutable ; les cadavres étendus sur les tables de dissection ne sont pas exposés à plus de coupures, d'investigations. Plus d'une fois il avait senti son esprit se troubler tandis qu'il causait avec l'imperturbable abondance d'un voyageur qui n'a rien de mieux à faire : il avait masqué sous le plâtre de l'homme commun sa laborieuse anxiété ; il n'avait reculé devant aucun mensonge pour s'introduire dans ce monument en ruines , et en connaître les sombres lésions avant de poser les termes , s'il y en avait , d'une guérison. Il s'était fait contradicteur sans conviction pour forcer le malade à se répandre au dehors , à briser ce voile fatal qui commence à couvrir, à ombrer, à noircir , pour étouffer ensuite l'intelligence de ceux qui y ont mal.

Mais le docteur Calveyrac n'était pas même satisfait à demi de cet essai , que plusieurs autres avaient déjà précédé depuis que M^{me} Pingray l'avait mis en rapport avec Abel.

Laissant sur la gauche la route des Pavillons, qui conduit à la Muette, le docteur et Abel entrèrent d'un pas rapide dans la route de l'Épine. Abel avait été entraîné dans les tourbillons de

sa rêverie dès que le docteur avait, avec intention, suspendu le mouvement de la conversation.

Calveyrac, qui cherchait à surprendre par tous les côtés les secrets de cette organisation malade, essayait aussi de la soumettre, sans affectation, par des transitions naturelles, aux moindres épreuves que l'occasion fournissait. Rien n'est indifférent dans cette étude pour un homme doué de pénétration. Par un simple rapprochement entre l'état d'Abel pendant son dialogue avec le docteur et le rembrunissement de ses traits depuis que le docteur ne parlait plus, celui-ci avait été en mesure d'estimer combien il y avait d'espérance à fonder sur la conversation employée comme moyen moral; et dans cette conversation, si indifférente pour l'étranger qui l'aurait écoutée, il avait évalué, sans renoncer à une plus complète certitude, la part d'intérêt acquise à chaque objet livré à la discussion. Il croyait avoir deviné dans cette élaboration l'accès plus ou moins avantageux de certains sentiments auprès d'Abel, qui, entraîné d'abord vers l'inflexible pente de l'orgueil, ce frère de l'intolérance, avait dévié tout à coup, et s'était attendri au récit d'une misère royalement secourue. L'orgueil était résistant chez

lui ; il s'était infiltré dans ses pensées , il avait fait corps avec son tempérament : il eût été inutile d'y recourir pour éveiller une diversion ; là n'était pas l'endroit où placer un dérivatif puissant. Mais n'y aurait-il pas un filon d'or à suivre sous la sensibilité neuve qui a baigné ses joues d'une larme ? se demandait le docteur en couvant toujours sous son regard celui qu'il venait de refouler dans le silence avant de tenter une autre épreuve.

Emporté par son cheval à quelques cents pas en avant sur la route, le docteur s'était arrêté pour donner à son compagnon le temps de le rejoindre. Dans cette attitude d'attente, il put voir Abel en face, et lire sur son visage la marque évidente de la crise dont il subissait en ce moment même les sourdes atteintes, et tous les signes précurseurs d'une lutte semblable à celle qu'il avait peinte avec des couleurs si personnelles à M^{me} Pingray.

Malgré les tortures de son martyre, Abel accourait en souriant vers le docteur, qui lui souriait de son côté.

La douleur avait son masque, la science le sien.

Abel frissonnait ; il touchait aux limites de l'état si affreux pour lui où il doutait de la va-

leur de sa conscience après avoir mis en doute l'intégrité de chacun de ses sens ; état singulier qui, en brisant les appuis de la certitude, amène une somnolence intellectuelle semblable à l'existence des rêves. Le jugement fléchit, l'imagination surabonde, elle voile la volonté. Ce n'est plus la raison, ce n'est pas la folie ; c'est une défaillance plutôt qu'un dérangement ; la création chancelle, déteint, balbutie ; le cerveau, qui est peut-être l'univers pour chaque créature au lieu de n'en être que le simple miroir, s'endort.

Quand Abel ne fut plus qu'à vingt pas du docteur, celui-ci fit une autre remarque effrayante : après avoir été frappé de la décoloration d'Abel, de la sueur brillante de sa peau et plus particulièrement encore de la molle tension de son bras droit qui tenait la bride, de l'irrésolution de ses jambes, de la faible prise de ses pieds sur les étriers, et enfin de l'abandon et, pour ainsi dire, de la fuite de tout son corps, il fut épouvanté de voir combien Abel faisait d'efforts pour raffermir son bras, roidir ses jambes et s'asseoir avec aplomb sur son cheval.

Il lutte corps à corps avec la pensée de se laisser tomber de cheval, se dit le docteur ; une

volonté le pousse , l'autre le retient. Dans ce moment la volonté conservatrice l'emporte.

— Mon ami, lui dit alors en riant le docteur, puisque la route est belle, je veux vous montrer de quelle manière, en Hongrie, deux amis dont l'un va quitter l'autre pour un long voyage procèdent à leurs adieux. Donnez-moi votre main gauche, mettez-la dans ma main droite ; tenons-nous bien, et allons ainsi de toute l'haleine de nos chevaux. On fait ainsi en Hongrie. Quand les chevaux se séparent, les amis se quittent sans tourner la tête ; et ils ont ainsi la consolation de se dire que leur volonté n'est pour rien dans leur séparation... Y êtes-vous ?

— Oui, docteur.

— En avant donc !

— Nous allons comme le vent !

— N'est-ce pas que c'est original ?

— Docteur, quel excellent cavalier vous êtes ! Il n'y a qu'un instant que vous vous teniez comme un fermier ; j'ai rarement vu si bien monter.

— C'est que j'ai été un peu soldat.

— Où donc ?

— Un peu partout. Je vous raconterai cela un jour.

— C'est merveilleux de vous voir, docteur !

— Ce qui est plus merveilleux, c'est ceci.

— Ah ! la Seine !... Comme elle est limpide !
Quelle agréable surprise !

— Regardez ces beaux villages, Abel : Herblay, La Frette, ces élégants clochers, ces jolis parcs, ces petits bois ! Est-ce frais ! est-ce tranquille !

Puisque Abel et le docteur avaient aperçu la Seine, c'est qu'ils avaient abandonné la route de L'Épine pour la route du Bout-du-Monde, qui coupe le tiré du Roi et mène droit à Fromainville.

Du pas qu'ils allaient, ils furent en peu de minutes tout près de la Seine, et à la porte d'une ferme devant laquelle aboyèrent trois chiens.

Après avoir quitté la main moins brûlante d'Abel, le docteur descendit de cheval. Celui-ci en fit autant ; ils entrèrent dans une première cour où il y avait encore plusieurs chiens enchaînés, dont Abel reconnut au premier coup d'œil les races distinguées, danoises et anglaises.

— Est-ce que c'est ici un rendez-vous de chasse, docteur ?

— Pas précisément. Entrons dans la seconde cour.

— L'abbé Vincent ici!... Où sommes-nous donc? Bergeronnette aussi!

— Nous sommes chez elle, monsieur Abel, chez son père, Bergerin.

— Le braconnier!

— Tout juste.

— Mon père! mon père! cria tant qu'elle eut de voix Bergeronnette-cinq-heures, mon père! voici monsieur le docteur et le monsieur dont je vous ai parlé, le monsieur qui m'a prêté sa belle voiture l'autre jour.

Tandis que Bergeronnette-cinq-heures faisait le tour de la ferme, appelant toujours son père, l'abbé Vincent quitta la boîte en fer-blanc qu'il avait sur les genoux et vint toucher amicalement la main au docteur et à Abel.

— Vous avez voulu profiter d'une belle matinée d'automne pour visiter notre forêt de Saint-Germain; vous avez bien fait: elles seront rares bientôt; le soleil n'est déjà plus incommode.

— Le docteur m'a emmené avec lui. Parmi les surprises qu'il me ménageait, il ne comptait pas sur la plus agréable de toutes, celle de vous rencontrer ici.

— Cependant le docteur aurait pu vous dire

que je suis souvent à la ferme de Bergerin : sa fille reçoit mes leçons. Comme la chère enfant n'a pas le temps de se rendre à la paroisse pour y recevoir l'enseignement exigé pour sa première communion, qu'elle fait un peu tard, je l'avoue, je viens ici, et je l'endoctrine afin qu'elle ne soit pas renvoyée à l'année prochaine.

— Fénélon n'eût pas mieux fait.

— Je n'accepte pas un tel éloge, monsieur, car, à parler franchement, mon goût pour la chasse aux insectes et aux papillons est de moitié au moins dans les motifs de ma présence de ce côté de l'eau.

— C'est que monsieur l'abbé Vincent, dit le docteur, est un de nos bons entomologistes... Ah ! vous avez pris aujourd'hui des scarabées magnifiques ! ils sont d'un éclat bien rare pour la saison !

— Vienne le printemps, ou plutôt l'été, car le printemps ici n'est pas toujours assez chaud pour faire éclore les larves, vienne le beau soleil de juin, et je compléterai ma famille de papillons. J'en ai reçu d'Amérique une collection que m'a fait passer dernièrement un de mes anciens confrères en mission à la Guyanne ; je vous les montrerai, docteur. Je sais que vous aimez beaucoup l'entomologie... Mais vous de-

vez avoir soif? Où est donc Bergeronnette?

— Nous voici! nous voici! Mon père était dans la vigne à planter des échalas.

Ces messieurs vont se rafraîchir fut la première phrase de Bergerin en saluant le docteur Calveyrac et Abel.

— Bergerin, mon ami, nous ne refusons pas tes offres, mais nous les souhaiterions plus complètes.

— Vous vous rafraîchirez deux fois.

— Ce n'est pas cela : la forêt nous a éveillé l'appétit.

— Oh! quel bonheur! s'écria Bergeronnette en sautant. Justement mon père a rapporté un lièvre que lui a donné monsieur l'inspecteur.

Le docteur sourit en regardant Abel, qui ne se souvenait déjà plus du coup de fusil tiré dans le taillis.

— La moitié en civet, la moitié rôtie. J'ai des œufs : je vous ferai une omelette au lard ; vous prendrez une bonne tasse de café à la crème là-dessus.

— Tout ceci est parfait, mais...

— N'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant.

— Parfait, parfait... répéta Bergerin... Tu

n'as oublié que le vin... Dame! il est ce qu'il est; vous y goûterez.

— Mais nous n'acceptons votre déjeuner, poursuit le docteur en reprenant sa phrase interrompue, que tout autant que monsieur l'abbé Vincent restera avec nous pour le partager.

— J'ai pris mon café avant de venir; cependant, pour ne pas vous désobliger, messieurs, je m'assiérai à table avec vous. Permettez-moi de mettre un peu d'ordre dans ma boîte à papillons.

— Chacun à ses affaires, dit le docteur: vous à vos scarabées, toi, Bergerin, à ton lièvre, moi à nos chevaux, que je vais remiser; et toi à tout le monde, Bergeronnette... Tu sais ce que je t'ai promis pour ta fête... Monsieur l'abbé, j'aime cette enfant; si vous êtes son directeur spirituel, je suis son médecin; j'ai connu sa mère.

— Voyons! dit Bergerin en roulant son poing terreux sous son œil attendri, vous avez aidé la mère à mourir et cette follette à venir au monde... Va donc à ton feu, toi! que cela flambe bien partout; étale ensuite la braise près du fourneau, allume aussi le fourneau; au reste je te suis... Ça n'est pas méchant, ça

n'est que léger comme une feuille de vigne dans cette saison.

Abel et le docteur Calveyrac examinèrent les gracieux mouvements de Bergeronnette, à qui la joie d'apprêter à déjeuner à l'abbé Vincent, au docteur et à Abel avait donné des ailes. Les bras à demi nus, les cheveux à peine retenus dans un petit bonnet qui ne lui cachait pas les deux tiers de la tête, les joues, les lèvres, les mains rosées, elle s'échappait en courant de la porte de la cuisine pour entrer dans la vacherie, d'où elle sortait aussitôt avec de la paille aux pieds et du foin dans les cheveux, s'apercevant qu'elle s'était trompée de porte et que c'était au poulailler qu'elle avait eu l'intention d'aller. Elle soulevait la porte treillagée du poulailler, qu'elle ébranlait dans sa vivacité turbulente, et elle en sortait avec des œufs dans le coin de son tablier vert relevé presque à la hauteur de sa taille. Ensuite elle s'arrêtait, pensait, ne remarquait même pas qu'on la regardait; et du bout du doigt et du bout des lèvres elle comptait, recomptait les œufs qu'elle emportait. Toujours pensive, préoccupée, elle revenait sur ses pas, et allait ramasser près du mur attendant au poulailler une poignée de fagots, qu'elle plaçait tant bien que mal sous son bras droit.

Ainsi embarrassée dans ses mouvements , mais toute gracieuse de cet embarras même , elle n'avancait qu'en murmurant : — Est-ce que je n'ai rien oublié ? est-ce que j'oublie quelque chose ?

Pendant un temps assez long l'abbé Vincent et Abel se trouvèrent seuls dans la cour , dans un endroit éclairé en plein par le soleil si doux de l'automne. Vêtu d'une redingote de lasting noir dont la forme ne s'écartait pas avec trop de licence du costume ecclésiastique , et dont l'ampleur modérée permettait aux membres d'agir à l'aise , abrité sous un chapeau de paille également de couleur foncée , pesamment chaussé afin de pénétrer sans danger dans les buissons , où se logent de préférence certains insectes , l'abbé n'aurait mérité pour son costume aucun reproche de son archevêque si celui-ci l'eût rencontré loin du rayon du presbytère. Pour étudier de plus près , sous une large diffusion de lumière , le caractère des insectes de sa dernière chasse , l'abbé Vincent avait ôté son chapeau dont l'ombre l'eût gêné , et posé la boîte en fer-blanc sur ses genoux. Son attention agrandissait l'ovale de sa physionomie juvénile , un peu osseuse comme dans une adolescence prolongée , et ayant plus d'une ressemblance avec

la figure des prêtres allemands , tels qu'ils sont représentés dans les peintures sur bois de Holbein. Ses yeux fins , d'un noir tranquille , attestaient une profonde innocence de mœurs jointe à une curiosité enthousiaste. Dans un homme du monde ses lèvres minces eussent laissé craindre un ambitieux , chez l'abbé Vincent elles n'étaient que le signe d'un désir ardent , mais réglé , de posséder quelques secrets particuliers à l'existence des papillons. Il avait trente-deux ans environ , mais il ne les accusait pas ; sans être forte , sa santé lui permettait de se livrer aux travaux de sa cure et à ses études d'entomologie. Peut-être avait-il perdu dans cette double activité la fraîcheur de son teint , demeuré d'une blancheur mate après avoir subi la perte d'un éclat peu regrettable chez un jeune homme grave.

Tandis qu'il piquait dans le fond en liége de sa boîte les insectes pris depuis le matin dans la forêt , il portait de loin en loin son attention sur un livre ouvert près de lui : sans doute il comparait ses espèces à celles dont la description et l'image étaient renfermées dans ce livre. Il procédait à une classification provisoire avec la délicatesse d'un mosaïste ; son regard était fixe , les muscles de son visage étaient tendus ,

sa bouche suivait la direction de ses doigts , tantôt armés d'une épingle , tantôt d'une petite éponge imbibée d'alcali ; et chaque fois qu'il avait placé un insecte avec succès , content de son adresse , il posait sa boîte sur le banc où il était assis , décroisait ses jambes et frottait avec joie ses mains l'une dans l'autre. Sa satisfaction avait besoin d'être savourée.

Abel contemplait l'abbé Vincent d'un air d'envie et d'incrédulité : il ne croyait pas à un bonheur si peu difficile. Cependant il n'osait pas le nier en voyant la sérénité de cette grave satisfaction , où régnait la quiétude d'un saint qui sait le monde et est parvenu à force de résignation à le méconnaître , et l'insouciance charmante d'un enfant.

Et combien tout ce qui entourait la douce humanité du jeune prêtre forçait à la persuasion d'une félicité aussi simple qu'absolue !

La maison de Bergerin, tas de pierres chancelantes coiffées de quelques brassées de tilleuls verdis par la mousse, semblait partager ces joies de la vie dont Abel , dans son opinion , était déshérité. La pauvre cabane s'étendait sur une ligne un peu inclinée vers la Seine, coulant à deux cents pas plus loin, au bout d'un champ. Un étage, un seul étage, festonné par les sinuo-

sités de la toiture de chaume, surmontait les cinq ou six entrées de la maison, entrées mal percées, les unes ouvertes dans quatre rangées de briques rouges, écornées aux angles et déchaussées en beaucoup d'endroits, les autres coupées comme avec un couteau dans l'épaisseur friable du mur. A grand'peine les portes en se fermant joignaient-elles quelque peu les montants contre lesquels elles avaient la prétention de s'appliquer. Pierres, portes, croisées se retenaient, dans un but commun de résistance dont la Providence seule avait le secret. A trois pieds du mur une bande de terre, aussi bien soutenue que la maison par un parapet qui en mesurait la façade, voyait croître, à la grâce de Dieu, des rosiers simples, des chèvrefeuilles et des lilas blancs. Dans cet étroit jardin s'accroupissaient dès les premiers rayons du matin trois gros chats parfaitement désintéressés dans le proverbe qui suppose leur race ennemie des chiens: chats et chiens mêlaient leurs poils et leurs soies sans se troubler réciproquement, ni se déranger les uns ou les autres pour courir après les lézards, qui du reste couraient fort peu, habitués à cette longanimité générale. Vers midi, heure qu'il était au moment où Abel, assis sur un banc de pierre, regardait en détail

la maison de Bergerin, toute la famille de chats et de chiens sommeillait avec plénitude. Quelques-uns, effleurés par l'odeur du lièvre rôti, redressaient leurs oreilles, puis leurs têtes, en entr'ouvrant leurs yeux alourdis ; ils retombaient ensuite dans leur léthargie. La cuisine envoyait ses parfums par la principale issue.

Au cri dentelé de la broche se mêlait le ptillement des œufs dans la poêle ; l'air expansif d'une belle journée se chargeait de milliers d'atomes odorants, précurseurs du déjeuner ; il arrivait à grands pas. Bergeronnette revenait du cellier avec cinq verres taillés à côtes, limpides de propreté, réunis avec beaucoup d'adresse sous les cinq doigts de sa main gauche, tandis que sa main droite soulevait le lourd fardeau d'un bróc de vin.

— Eh bien ! Bergeronnette ! s'écria le docteur en revenant de l'écurie, avançons-nous?... Elle ne m'entend pas, tant elle est à son affaire... Comment trouvez-vous cette situation, monsieur Abel ?

— Délicieuse, docteur.

— Après le déjeuner nous parcourrons ensemble le tiré du Roi ; Charles X y a passé les plus douces heures de son règne. Dans ses chasses il a souvent causé avec Bergerin, dont

il connaissait l'adresse, qu'il redoutait un peu.

— Qu'il redoutait beaucoup, reprit l'abbé Vincent en fermant sa boîte aux insectes. Le bon Henri, tout bon qu'il était, n'aurait pas eu en matière de chasse l'indulgence de son petit-fils pour Bergerin. Mais Bergerin est incorrigible.

— N'affligeons pas sa fille... Bergeronnette !

— Monsieur !

— Et ce déjeuner ?

— Il est prêt ; je vais mettre le couvert.

— Et nous t'aiderons tous trois, monsieur l'abbé, monsieur Abel et moi, n'est-ce pas ?

— Comment ! de tout mon cœur, répondit l'abbé Vincent. Que faut-il faire ?

Bergeronnette-cinq-heures avait rougi comme une cerise à la proposition du docteur.

— Vous voudriez avoir tant de bonté !

— Avance la table ici ; nous déjeunerons en plein air. Et d'abord fais-toi aider par monsieur Abel. Nous, monsieur l'abbé, cueillons quelques-unes de ces capucines qui bordent la haie pour en parer la salade.

— A vos ordres, monsieur le docteur.

Bientôt on vit paraître une longue table portée d'un bout par Bergeronnette-cinq-heures et de l'autre par Abel. Elle était émaillée d'une

foule de menus détails appétissants , petites raves , beurre , céleri , salade ; mais tous ces frais accessoires étaient dans un équilibre douteux. Bergeronnette n'était pas assez hardie pour recommander un peu plus d'adresse à Abel, et celui-ci ne savait comment se tirer de la charge qu'il avait acceptée. Un moment la table resta suspendue, aucun des deux porteurs ne sachant où la poser. Bergeronnette-cinq-heures rougissait jusqu'au front , n'osant rire ni de son embarras ni de celui d'Abel ; et Abel , qui aurait désiré inspirer un peu de familiarité à Bergeronnette-cinq-heures pour qu'elle prît sur elle de terminer cette scène , la regardait avec une bonté , avec une indulgence dont la jeune fille fut tout à la fois ravie et troublée. Ses deux mains tremblèrent, et tout trembla , les raves, le céleri, le beurre, la salade, les verres à côtes, les fourchettes de fer et les assiettes écornées. Une sueur rose ruisselait de son visage ; ses yeux ne quittaient plus ceux d'Abel , et , l'un par l'autre, lui et elle semblaient se retenir à la même place.

— Est-ce que vous êtes pétrifiés ? s'écria le docteur en accourant les mains pleines de capucines. Lâchez donc tous les deux, si vous voulez que nous déjeunions.

Enfin la table toucha la terre ; mais, tandis qu'Abel se prêtait aux plaisanteries de Calveyrac et de l'abbé Vincent sur sa gaucherie, Bergeronnette avait disparu en courant dans la maison. Celui qui l'aurait accompagnée du regard aurait remarqué qu'elle n'était entrée ni dans la garenne ni dans la salle où était son père ; quelques minutes après son échappée on aurait vu le rideau à carreaux rouges de sa chambrette glisser sur la tringle, et Bergeronnette, qui était montée avec un bonnet de drap noir, redescendre avec un bonnet de velours grenat qui lui découvrait le front et partageait ses cheveux, tout frais unis par le peigne.

— A table qui veut manger ! cria Bergerin en apportant sur ses deux mains l'énorme plat où était le civet.

— Est-ce que Bergeronnette ne se mettra pas à table avec nous ? s'informa Abel, fâché de la voir debout, une serviette à la main.

— A moins que notre bon ange ne nous serve de domestique, répondit Bergerin, il faut bien que vous vous contentiez de notre fille, toute maladroite qu'elle est.

L'observation d'Abel était trop délicate pour que Bergerin la saisît.

— Vous êtes content de ses progrès, n'est-ce pas, monsieur l'abbé ?

— Oui, docteur, fort content ; elle travaille avec un zèle dont je la félicite devant vous. Elle compose très-bien ; je vous montrerai une lettre fort heureusement tournée qu'elle m'a écrite la semaine dernière. Aussi lui ai-je promis pour le jour de sa première communion les œuvres de Fénelon en un volume, édition de Lefèvre.

Bergeronnette n'avait plus sa pauvre petite tête en entendant M. l'abbé dire tant de bien d'elle.

— Tu auras là un excellent sujet, Bergerin, dit Calveyrac. Dans deux ans elle te donnera les conseils d'une femme.

— Hum ! murmura Bergerin, qui avait trois fois vidé son verre à toutes sortes de santés depuis les premiers morceaux.

— Et nous avons tous besoin de conseils, ajouta le docteur en regardant Bergerin.

— Je sais que je ne suis pas un saint Hubert, répliqua Bergerin qui s'enfermait de lui-même.

— Il n'était pas braconnier celui-là, repartit l'abbé Vincent, qui, sur ce mot, enfonça avec quelque appréhension sa fourchette dans une cuisse du lièvre.

— Braconnier ! braconnier !... C'est facile à dire. N'est pas braconnier qui veut, monsieur le curé ; cela vient de race ; c'est comme les chiens , et , vrai comme je m'appelle Bergerin , la chose vous arrive sans qu'on l'appelle.

— Vous savez, Bergerin...

— Je sais, monsieur le curé, tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire à bout portant dans plus d'un carrefour de la forêt. Je n'ai pas avalé votre morale comme un verre de vin ; j'ai tourné et retourné votre dire ; je me suis répété : C'est mal , c'est très-mal , Bergerin ; la propriété, le respect du bien d'autrui , le bon Dieu, les gendarmes , le parc du roi... Oui, vos paroles sont là ; mais , voyez-vous.... A votre santé, monsieur l'abbé.

Sur un geste engageant d'Abel, Bergeronnette s'était assise au bout du banc ; mais, timide de tant d'honneur, elle était presque autant debout qu'assise.

— Voyez-vous, monsieur l'abbé ? c'est comme je vous le dis : vous sortez avec les plus pures intentions du monde et vous traversez la forêt, votre fusil sur l'épaule ; il est déjà tard. Vous entendez un bruit dans les feuilles : brrrr !... Vous passez. — Plus loin encore brrrr ! Et personne pour vous tenir compagnie , pour vous

distraire ; vous marchez... Un lièvre passe. S'il n'était pas là, on n'irait pas le chercher ; qu'est-ce qui le demande ? Vous faites le signe de la croix afin d'éviter la tentation... Le lièvre revient ; il saute devant vous comme un ami. — Va-t'en ! on lui dit ; ce n'est pas là ton terrier... Et un fameux lièvre encore , monsieur le curé ! On donnerait cent sous , cent francs pour qu'un garde fût à la place du lièvre. Le maudit lièvre se pavane, fait le gentil ; il vous désarmerait si vous n'y preniez garde. C'est gênant. On n'aurait pas un fusil qu'on lui enverrait des pierres. On oublie qu'on a un fusil, et on le vise de biais, parce que tirer dans le dos d'un lièvre c'est enfoncer son plomb dans un coussin. Le malheur vous en veut, la détente vient chercher le doigt, et vous n'avez pas plus tôt lâché le coup , uniquement pour en finir, que l'animal ne remue plus. A qui la faute ? je n'y comprends rien. Après on s'en repent.

— Et l'on a un civet comme celui-ci.

— Faites excuse , monsieur le docteur : on ne tue pas pour manger ; si les lièvres étaient farcis d'étoupe on les tuerait tout de même. Le fusil ça grise, ça vous met un homme hors de lui ; je n'y vois plus, moi ! je n'entends plus ; et, quand le bon Dieu descendrait sur terre avec

sa barbe blanche ou une plaque de garde champêtre sur la poitrine, ça n'y ferait rien.

— Mais, encore une fois, Bergerin, on ne sort pas avec un fusil : c'est le vrai moyen de ne pas se rendre coupable de braconnage.

— Et c'est aussi ce que j'ai fait, mais cela ne m'a pas mieux réussi, monsieur le curé.

— Ah ! c'est trop fort ! dit Abel.

— Ce n'est pas fort du tout, riposta Bergerin. Quand j'aimais comme tout le monde à prendre au collet par-ci par-là quelque bête égarée, je fus en pourparlers sérieux avec les gardes champêtres de Saint-Germain ; ils me prirent mon fusil, ma carnassière, ma poire à poudre, tout enfin. — « Débarrassons-nous de Bergerin ! » disait Sa Majesté Charles X ; Bergerin mange « ma forêt. Je hais les braconniers... » Il serait encore tout le même sur le trône, comme dit l'autre, s'il ne les avait pas tant tarabustés. Je me tins au repos. Les chevreuils passaient, la canne à la main, sous mon nez : je les saluais ; je ne portais aucune envie aux perdrix ; mépris complet. Voilà qu'au bout de trois mois le roi Charles X s'avise de battre cette partie de la forêt, qui est empestée de faisans. Mon champ s'en va, vers ma gauche, jusqu'aux bords du tiré du Roi. Quand Sa Majesté Charles X avait

fait feu et blessé le faisan, le faisan, vingt fois sur cinquante, ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire, s'abattait sur mon champ, et alors les domestiques le prenaient. La chose me fut un avertissement : pierre à pierre, un beau jour, moi, mon cousin et un autre, nous élevâmes ce mur que vous voyez. Qui fut bien attrapé? ce fut le roi; qui le fut davantage? ce furent les faisans; on les frappe d'un côté de mon mur, et ils viennent tomber de l'autre. Les domestiques du roi alors veulent entrer : — Non, que je leur dis, non, vous ne braconnerez pas sur mes terres! Les faisans sont à moi, Bergerin, puisqu'ils sont chez moi. Quand le roi Charles X, à qui l'on rapporta l'histoire du mur, sut l'aventure, il répondit : « Les faisans sont bien à Bergerin puisqu'ils tombent chez Bergerin. » Voilà comment j'ai chassé sans fusil à l'encontre de Sa Majesté Charles X, qui a tant vexé les braconniers qu'il n'est plus sur le trône... Je vous salue, monsieur le curé.

— Oui, ceci est moins criminel, quoiqu'il y eût encore beaucoup à dire. D'ailleurs j'aime à croire, Bergerin, que vous ne nous rappelez votre passé que pour mieux nous rassurer sur votre conduite à venir. Votre fille grandit : vous lui devez l'exemple de la bonne conduite.

— Bergeronnette , sers à boire à monsieur le curé... Mais sans doute j'ai renoncé au métier, autant dire.

— Il faut y renoncer tout à fait, Bergerin.

— Monsieur Bergerin, dit Abel qui avait plus d'une fois souri à la narration du braconnier endurci, j'avais dans mes fermes un homme fort enclin au braconnage. Je lui dis un jour : — Tu gagnes deux cents francs par an , n'est-ce pas, en volant mon gibier? En voilà trois cents : ne le tue plus. Je lui donnai trois cents francs , et m'engageai à compter la même somme à tous ceux qui me causaient les mêmes dégâts. Si l'on vous eût offert ces conditions , les eussiez-vous acceptées?

— Je ne dis pas non.

— Mais mon père , s'empressa d'ajouter Bergeronnette en se levant, ne les accepterait plus maintenant puisqu'il ne se livre plus au braconnage.

Abel allait reprendre : le docteur fit un signe qui l'en empêcha.

L'abbé Vincent regarda avec une douce expression Bergeronnette-cinq-heures et Abel : l'ingénieuse générosité de l'un et l'admirable instinct de délicatesse de l'autre l'avaient touché.

— Il serait temps de prendre le café, dit le docteur. Avant de rentrer à Saint-Germain je veux, s'il est possible, montrer le pavillon de la Muette à monsieur Abel.

— Je vais servir ces messieurs, répondit Bergeronnette-cinq-heures en se hâtant d'aller chercher le café.

— Bergerin, reprit l'abbé Vincent, puisque votre fille n'est plus là je me permettrai de vous dire, mon ami, que vous avez traité avec légèreté la question fort importante du braconnage. Je ne suis pas sévère, vous le savez, mais je n'approuve pas votre manière de vous justifier. Dans quelques jours votre enfant, que je dispose pour sa première communion, vous demandera à genoux votre bénédiction et le pardon de ses fautes. Je ne lui en connais pas à cette innocente créature, et je vous en connais de graves à vous, Bergerin. Sans faire de la prédication à table, je vous dis simplement, en honnête homme, comme vous le dirait un de ces deux messieurs, qu'il serait blessant pour la dignité paternelle que votre enfant, quand elle implorera son pardon, demandât tout bas à Dieu votre propre pardon, Bergerin.

Le braconnier fut bouleversé. Il releva la tête, la remua comme s'il eût craint de se l'é-

tre démanchée ; il frotta ensuite ses mains contre ses cuisses , et il crut pleurer.

— Oui, monsieur l'abbé , vous êtes un brave homme : je vous révère comme notre évêque ; notre saint-père ne m'eût pas autant attendri. Voilà qui est dit , je ne prendrai plus de ma vie de lièvres au collet, dussent-ils se fourrer entre mes deux chevilles ; mais soyez indulgent. J'ai parfois des soucis gros comme une montagne : j'ai braconné pour m'étourdir. Les six cents francs que je dois au maître de la ferme , monsieur Moulinier , ne me laissent ni paix ni trêve. D'autres auraient donné dans la boisson , d'autres dans le jeu, pour n'y plus penser ; moi j'ai braconné. C'est un grand vice d'avoir des dettes , monsieur le curé... Mais voici la petite : chut !

Sur un plateau , dont le vernis avait disparu écaillé à écaillé , Bergeronnette-cinq-heures apporta le café et la crème. Une tasse plus haute s'élevait du milieu des autres tasses ; les bords avaient presque disparu sous l'écume d'un lait onctueux qui exhalait le parfum de l'étable et celui de la prairie ; il était pur comme l'eau de la source.

Soulevant cette tasse dans ses deux mains agitées , Bergeronnette la posa devant Abel et lui dit :

— Voilà , monsieur Abel , la tasse de lait que je vous avais promise l'autre jour après que vous m'eûtes sauvé la vie.

Bergeronnette-cinq-heures n'eut pas la force d'en dire davantage : ses bras fléchirent , elle pâlit. Abel lui prit la main et la remercia de son souvenir reconnaissant.

— C'est bien peu , monsieur.

L'abbé Vincent resplendissait de joie.

Le docteur était ravi du trait de Bergeronnette.

— Ah ! pour le coup , cria Bergerin en quittant la table et en courant dans la salle de toute la rapidité de ses jambes nerveuses , et comme si un chien l'eût mordu , ah ! pour le coup , c'est trop beau ! saint Hubert ne résisterait pas... Trois perdrix ensemble !

Aller , revenir ne fut qu'un mouvement pour Bergerin. Il avait pris son fusil : du bas de la porte il ajuste les trois perdrix , tire et les abat. Des plumes ensanglantées tombèrent sur la table , les perdrix de l'autre côté du mur. Bergerin courut les ramasser.

— Je m'en vais ! dit le pauvre abbé Vincent confondu de l'endurcissement de Bergerin. Braconner sur nos têtes ! c'est le comble de l'impénitence ! Je ne veux pas m'exposer à lui débi-

ter un sermon tout aussi inutile que le premier. Adieu , messieurs , dit-il à Calveyrac et à Abel. Essayez de le convertir si vous vous en sentez la force ; moi j'y renonce. Adieu , messieurs.

Après avoir placé sa boîte aux insectes sous le bras, l'abbé Vincent quitta la ferme , et descendit vers la Seine pour la traverser au bac voisin.

Tandis que le docteur était allé faire sortir les chevaux de l'écurie, Abel essaya de consoler Bergeronnette , fort affligée de l'incartade de son père devant l'abbé Vincent.

— Ne vous désolez pas ainsi , lui disait Abel ; l'âge le rendra plus raisonnable.

— Mon père ne changera jamais.

— Vous n'avez pas à vous en plaindre personnellement ?

— Oh ! non : il m'aime beaucoup ; je ne manque de rien.

— Si vous souffriez , vous le confieriez au docteur , je pense ?

— Le docteur connaît mon père aussi bien que moi ; il sait que je n'ai rien à dire contre lui.

Un tendre intérêt animait chaque parole d'Abel , étonné de l'indulgence de cette enfant , grave dans les choses graves autant qu'étourdie dans d'autres moments.

— Quand vous voudrez partir nous sommes prêts , cria le docteur du milieu de la première cour. Au revoir, Bergeronnette, au revoir.

— Bonjour , monsieur le docteur ; un bon voyage , monsieur Abel.

— Merci , Bergeronnette.

Une pièce de quarante francs tomba des doigts d'Abel dans sa poche. Il fut honteux de ce mouvement inaccompli ; il eut raison de le comprimer.

Au moment où le docteur et Abel quittaient la ferme , Bergerin, ivre de son coup de maître, y rentrait avec ses trois perdrix. Le docteur descendit de cheval et alla vers lui ; il lui parla tout bas.

Après que le docteur eut parlé , Bergerin fit un geste affirmatif de la tête.

— En route ! monsieur Abel , en route ! nous n'avons pas de temps à perdre... C'est par ici le chemin.

VIII

Le tir du roi est un beau champ de terrain pris entre les limites de la forêt et la rivière ; il va de Maisons à Conflans. Un arc de verdure, un arc d'eau limpide l'enferment dans un ovale constamment parcouru, au temps de la cour de Charles X, par les chasseurs privilégiés du chevreuil, du lièvre et du faisan. Cette vaste étendue forme un contraste imprévu avec la forêt, dont elle est la bordure agreste : le regard n'est plus obligé de s'enfoncer dans de

longues gaines d'allées ; il nage en plein air sur la cime de petits arbres nouveaux plantés l'un près de l'autre, emmêlés, tordus, hérissés, n'écartant leurs pieds de biche et n'effaçant leurs dures branches, qui ont de la ramure du cerf, que pour ouvrir un passage à l'oiseau qui fuit et au chasseur qui le guette. Si dans la forêt le calme est plus majestueux, le silence plus soutenu, on respire dans le tiré du roi avec plus de facilité, on voit le ciel dans un développement illimité ; et tout ce que la rivière, les coteaux voisins, les berges de gazon exhalent de fraîcheur arrive sans obstacle à la poitrine pour la remplir, au front pour le glacer, au cœur pour l'imprégner d'émotions veloutées. Ces courants qui passent et vous traversent établissent entre vous et le paysage une communication à laquelle participent chaque sens et chaque objet qui les frappe : c'est en vous que l'eau lointaine reluit, que la feuille verdoie, que le ciel se dilate, que l'herbe fine et soyeuse s'effile au vent, que l'oiseau chante et que les îles de saules se balancent. En prenant ces âmes éparses vous leur distribuez un peu de la vôtre, si elle est jeune : l'horizon a vingt ans comme vous, et comme vous le tilleul s'incline pour penser, le peuplier soupire, le buisson

aime , la fleur espère , l'arbuste isolé attend un ami qui viendra ce soir. Que de tendres paroles échangées tout bas dans cette mystérieuse alliance ! que de pieux baisers appliqués avec les lèvres de l'âme à ces muettes figures de la création auxquelles nous tenons par des liens que Dieu suspend dans sa main !

Abel et le docteur franchissaient les allées du tiré du roi , dont la crête était déjà jaunie par le soleil. Sur la figure d'Abel il y avait moins d'anxiété qu'à son départ de Saint-Germain ; et , si la brume mélancolique n'en était pas disparue , elle était du moins adoucie par la rêverie , ce voile du contentement et de la douleur. Plusieurs fois il tourna la tête du côté de Fromainville pour chercher encore dans la poudre d'or du couchant la maison de Bergerin , visible à longue distance à cause de son isolement. Cet endroit l'attirait de préférence à tout autre point de la forêt , dont la physionomie pourtant affectait des formes nouvelles à chaque bout d'allée du tiré du roi. Au-dessus de ses préoccupations habituelles flottait la suave impression de la journée passée à la ferme de Fromainville : la simplicité de l'abbé Vincent , l'affabilité de ses manières , l'originalité velue de Bergerin , duquel il avait appris combien il

est difficile de réprimer les abus malgré la sévérité des lois et la sagesse des meilleurs raisonnements, la grâce de Bergeronnette-cinq-heures, enfant reconnaissante dont le bon naturel s'était manifesté par l'offre d'une tasse de lait, ces tableaux francs, ces sentiments vrais écartaient en lui d'autres idées et se faisaient jour dans sa mémoire. Le docteur n'était pas oublié dans la récapitulation. Sa bonne inspiration avait indiqué la visite à la ferme, sa présence y avait été une joie pour tous, et, sur son avis, on avait étalé la table au milieu de la terrasse et couvert cette table d'un déjeuner appétissant : avec justice Abel rapportait donc au docteur tous les motifs du contentement qu'il avait ressenti, et sur lequel il comptait si peu en quittant Saint-Germain.

Quant au docteur, il avait enfoncé son chapeau sur les yeux à cause du vent qui souffle presque toujours de ce côté plus découvert de la forêt, et, nonchalamment posé sur sa selle, il galopait à quelque cinquante pas en avant. Après avoir regardé à plusieurs reprises l'heure qu'il était à sa montre, il avait fait un signe de doute, dont il n'avait pas jugé à propos d'exprimer le sens à son compagnon.

— Il a manqué quelqu'un à notre partie pour

qu'elle fût complète. Ne devinez-vous pas qui, docteur ?

— Tous ceux que nous aimons. Le nombre en est un peu grand, mon cher monsieur Abel, pour que je devine du premier coup.

— Il nous a manqué madame Dalzonne.

— Vous avez raison ; j'aurais dû la nommer la première.

— Quand je lui raconterai, docteur, l'agrément de cette journée, elle regrettera, j'en suis sûr, de n'être pas venue avec nous ; vous verrez qu'elle nous boudera de ne l'avoir pas invitée.

— Elle m'excusera quand vous l'aurez convaincue que le hasard seul nous a dirigés vers Fromainville. Je compte sur votre éloquence pour obtenir mon pardon.

— Vous n'avez pas besoin de mon intervention, je pense, pour être cru de madame Dalzonne. Il vous serait difficile de perdre la confiance qu'elle a en vous sur toutes choses, même dans celles qui ne sont pas entièrement du ressort de votre qualité de docteur ; votre opinion est la loi pour elle.

— J'avoue avoir bien peu fait pour mériter tant de crédit ; mais vous savez, mon cher monsieur Abel, qu'elle étend cette indulgence sur tout le monde.

— Plus ou moins, docteur, plus ou moins. Je défierais monsieur Hourdon, tout savant que vous le dites, ou monsieur de Fourneuf, malgré son esprit insinuant, de prendre quelque autorité sur le caractère de madame Dalzonne; elle choisit ses confidents.

— Oui, reprit le docteur, mes fonctions dans la maison de santé m'attirent peut-être quelques attentions particulières de madame Dalzonne; mais je n'oserais attribuer à ma personne un avantage qui ne s'adresse qu'à ma position.

— Ah! docteur, penseriez-vous que l'affec- tueuse estime qu'elle a pour vous eût pour base l'intérêt de vous avoir à la tête de son établissement et la peur de vous perdre?

— Ai-je dit cela? interrompit Calveyrac en posant sa main sur l'épaule d'Abel; il est impossible que vous l'ayez cru... L'intérêt!... Comprenez-moi mieux : j'ai voulu dire, et je me suis mal exprimé, très-mal, qu'il n'y avait que de la considération dans la déférence de madame Dalzonne pour son docteur.

— Il y a pour vous de l'amitié, une vive amitié dans son cœur. Aucune occasion de la manifester ne lui échappe : elle ne me parle jamais que de vous, de vos lumières, de votre attache-

ment pour elle , de votre désintéressement envers vos clients, du bien...

— Assez, mon ami ; voilà trop de preuves de son affection ; je m'en veux de paraître en avoir eu besoin. Mais vous me rendez si heureux en me faisant sentir mes torts que je n'ai plus le courage de m'excuser ; ce serait de l'hypocrisie. Oui ! je suis heureux de ce que vous me dites ; et vous le comprenez, mon cher monsieur Abel : notre profession est une œuvre si mercenaire pour beaucoup de ceux qui l'exercent et pour tous ceux qui y ont recours , que c'est toujours une nouveauté consolante pour moi d'apprendre qu'il y a quelqu'un qui ne croit pas m'avoir entièrement payé quand il m'a mis son argent dans la main. Oui , je suis heureux ; pourquoi vous le cacherais-je ?

— Il est affligeant pour l'humanité , reprit Abel , que vous soyez obligé de vous réjouir d'un acte de justice si naturel , et que je sois dans la nécessité de vous attester à mon tour , comme je l'ai déjà fait au nom de notre amie commune , que je me regarderais comme un homme sans honneur si je ne plaçais vos services au rang des plus difficiles à récompenser.

— Je ne prétends pas élever si haut ma profession , mon cher Abel , et je n'ai jamais douté

non plus de votre bon sens en toutes choses. Votre amitié, celle de quelques autres personnes, voilà où j'aspire.

— Comptez en tout temps sur celle de madame Dalzonne surtout. Si l'amitié avait ses jalousies, je serais votre rival auprès d'elle, et votre rival malheureux, car je vous crois le préféré.

Une allégresse de cœur qu'un démenti obligé et poli ne domina pas éclata sur le visage du docteur à ces paroles d'Abel, qui n'attachait pas de son côté la même importance à la conversation.

— Mon cher monsieur Abel, elle ne vous aime pas moins que moi, puisque vous m'admettez au partage de ses affections; et si le contraire n'est pas, si elle ne penche pas un peu de votre côté, c'est qu'on ne doit pas toujours, dans les considérations d'amitié, regarder comme absolues les raisons de beauté et de jeunesse. Elle nous aime tous deux, il faut le croire, par le côté sérieux de nos caractères. Je n'aurais aucune confiance dans l'opinion où vous êtes que nous sommes en égale mesure d'affection auprès d'elle si elle avait consulté ses goûts de jeune femme au lieu de n'obéir qu'à la rectitude de son bon sens de femme raisonnable.

Le pauvre Abel ne descendait pas si avant dans l'analyse des causes qui avaient déterminé M^{me} Dalzonne à partager son attachement entre lui et Calveyrac. Par quelle voie serait-il parvenu à prêter au docteur des motifs impérieux pour engager le propos sur ce terrain, lui dont l'attention n'avait la force de se fixer sur rien, lui, étourdi de l'activité imprimée à ses sensations depuis le matin, et près de descendre dans son silence à l'aspect de la somnolence universelle de la nature loin du soleil, onduleusement bercé sur les dernières lignes de l'horizon ?

— Qu'importe à madame Dalzonne, dit-il, que je sois jeune et que vous ne le soyez plus, pour nous accorder son amitié ? L'autre jour précisément, en me répétant combien elle vous devait de reconnaissance pour la renommée que vous avez acquise à sa maison, combien vous lui êtes cher pour les soins particuliers que vous lui avez donnés pendant une douloureuse maladie, et combien le charme de votre société adoucit les ennuis dont elle est quelquefois assaillie, précisément ce jour-là elle ajoutait : Mais il a vieilli aussi ce bon docteur ; ses études l'ont fatigué, ses travaux ne l'ont pas épargné... Je vous redis là ses propres paroles. Demeurez donc dans l'opinion, docteur, que madame Dal-

zonne ne proportionne pas son amitié à nos âges différents.

Si le docteur n'eût pas été un cavalier consommé il serait tombé sur-le-champ sous les pieds de son cheval. Il ne sentit plus ni les étriers ni la bride ; il s'écroula. Mais ce ne fut que la commotion du boulet qui asphyxie un instant et passe ; on ne meurt pas.

— Votre remarque est sensée , mon cher monsieur Abel : madame Dalzonne ne puise ses affections que dans sa raison , et pour la raison il n'y a heureusement ni âge ni beauté.

L'effort avait réussi. Combien il avait été écrasant pour Calveyrac ! Il ne se sentit pas assez fort pour le renouveler. Mais qu'avait-il besoin de tant se déguiser en face d'un homme incapable de poursuivre l'induction la plus claire dans le moment, et ce moment était venu, où sa langueur fatale l'envahissait ? Il laissa passer Abel devant lui , se bornant de loin en loin à l'accoster pour le quitter aussitôt.

Je n'ai pas en moi la plus simple philosophie , se dit Calveyrac après avoir provoqué et combattu corps à corps la désolante pensée dont Abel avait rempli sa tête ; je ne tente rien pour me vaincre ; et je le puis, car, si j'avais résolument arrêté d'abord de ne pas m'attacher à

madame Dalzonne, je serais aussi tranquille aujourd'hui qu'en réalité je le suis peu. Depuis mon installation chez elle je l'aime, il est vrai ; depuis quatre ans je ne me cacherai pas qu'elle m'a de jour en jour plus occupé ; mais, si je me fusse armé de ma volonté de fer, j'aurais détruit à son début, plus tard même, une passion trop encouragée. Je ne me désespérerai pas cependant ; je ferai ce que je n'ai pas fait. J'aurai à dépenser plus d'énergie, à me fortifier par plus de résignation : soit, j'accepte ; mieux vaut cela que l'incessante douleur de douter presque toujours, de craindre encore plus souvent et de n'espérer jamais. Et, une fois maître de moi-même, je reviens à des goûts faciles à satisfaire, qui occupent, qui mènent jusqu'à la fin de la vie... Que n'ai-je des goûts à satisfaire ! je ne m'en connais plus. J'en ai eu dans ma jeunesse : la médecine, ses systèmes, ses audacieuses théories ; j'ai écrit là-dessus. Reprendrai-je la plume maintenant que la pratique a démenti une à une des convictions pour lesquelles je me serais fait tuer autrefois ?

J'aurais alors répandu du sang pour ce qui n'a plus à mes yeux la valeur d'une goutte d'encre... Mais n'y a-t-il pas d'autres applications d'esprit qui me conduiront au même but ? J'é-

tudierai , j'étudierai beaucoup, j'oublierai tout à fait madame Dalzonne ; elle et moi dans une indifférence complète ; les mêmes attentions devant le monde, mais seul je n'y penserai plus. Si je me livrais à une étude longue , pénible , qui me fût un peu familière ? la botanique, par exemple ? Mais la botanique n'a plus rien à m'apprendre... Oh ! j'oublierai madame Dalzonne, n'importe comment. J'ai d'autres moyens ; je les trouverai dans ma profession : si je ne veux plus discuter, ardeur éteinte, je puis découvrir ; il y a encore à découvrir en médecine, et j'aurai la gloire... Je n'aime pas la gloire !... J'oublierai, j'oublierai cette femme... Mais , j'y pense, il me reste la bienfaisance à pratiquer ; et quand on a été bienfaisant , Dieu alors , la religion... — Le docteur se prit en pitié. — N'importe, n'importe ! j'oublierai madame Dalzonne.

Les derniers rayons du soleil couchant éclairaient deux figures singulièrement pâles.

De l'endroit où étaient arrivés Abel et le docteur on apercevait Conflans à droite, et à gauche les premiers arbres de la longue allée de Brige, qui aboutit au pavillon de la Muette.

Pour indiquer le chemin à son compagnon , fort insoucieux d'en changer , le docteur le devança de quelques pas , et le suivit ensuite

comme pendant la dernière moitié de la course à travers le tiré du roi.

L'aspect du paysage allait se modifier : du plein jour il passait à l'aube. Abel et le docteur rentraient dans le bois. L'Élysée païen n'est pas plus beau, il n'est pas différent. Ce qui éclaire la forêt, ce n'est ni le jour produit par le soleil ni la lueur qui émane de la lune, c'est un jour distinct, vert et tendre comme celui des rêves. On dirait une clarté qui coule des feuilles, une lumière qu'elles ont bue au soleil pour la teindre ensuite et la rendre. Il n'y a pas de vent ; un air doux et petit côtoie les allées. Le silence surtout est surprenant. Apparition gracieuse et muette, un cerf se montre parfois au fond de la perspective ; il déploie sa ramure, mais aucun cri ne part de sa poitrine blanche ; c'est un cerf somnambule. Chaque objet de ce monde animé et inanimé exerce un magnétisme sur l'autre : la terre endort l'arbre ; l'arbre fait ployer la branche, qui s'assoupit sur l'oiseau ; l'oiseau baisse la tête et ne remue plus ; la forêt entière rêve. Si par hasard l'oiseau maudit, si le corbeau jette tout à coup son cri dans l'air en trouant l'espace, alors la forêt entière ondule et tressaille ; puis elle se rendort.

Ces vastes familles d'arbres, derniers vestiges

des couches végétales du monde primitif , s'en vont comme s'en sont allées les créations monstrueuses qui les peuplaient. Elles étaient la longue chevelure d'un sol sauvage, et les grandes tempêtes se plaisaient à marcher, à courir là dedans avec leur cortège majestueux de vents et de tonnerres ; c'étaient les endroits où les orages faisaient leurs nids, nids détruits, écrasés sous les pieds de la civilisation. Aussi les orages se sont envolés ; ils n'éclatent plus maintenant que dans l'air , où , faute d'appui , ils ont peine à se former. La terre devient chauve.

Comme on éprouve une pieuse terreur, écho des incantations druidiques , des frémissements inconnus , d'ineffables extases à marcher à travers ces solitudes dont aucune interprétation humaine ne donnera une idée à nos descendants, qui, ne les ayant pas connues , en parleront peut-être comme des villes englouties, des religions mortes , des règnes éteints ! Qui leur dira ces milliers de colonnes flexibles portant et balançant à leur fût un ciel de verdure , de fraîcheur et de chants ? qui leur dira ces inextricables soies lumineuses arrachées au soleil , immense cocon d'or , et dévidées autour de chaque branche pendant les jaunes journées d'été ? et ces rues de gazon, verdoyantes échel-

les par où montent les oiseaux pour voler aux nuages, et d'où descendent, humant l'air et la lumière, des biches marbrées, jeunes femmes par la grâce et la souplesse? à quel instrument demanderont-ils les sons de ce chœur immense où le chêne à sa note qui effraye en le charmant le sanglier attentif dans sa bauge, et où le jonc a sa voix aiguë et sifflante pour amuser le petit oiseau qui écoute? à quelle palette auront-ils recours pour comprendre cette pluie de neige répandue par la lune sur la mousse des bois, toute bouillonnante de cette clarté, et sur le duvet de chaque feuille, qui se replie comme la langue d'un chevreau pour goûter à ce lait de la nuit? Magnificences évanouies, indescriptibles, perdues, perdues comme l'haleine amère qu'exhalent les bois, et qui, au printemps, s'en va de leur écorce dilatée, comme des ardentes aisselles d'une jeune créole sort une sueur qui enivre!

Sauront-ils jamais non plus les radieuses chutes du jour derrière ces tissus de branches et de feuilles qui détachent leurs formes déliées sur un horizon de feu, et qui prennent une expression et des attitudes humaines comme si elles avaient une intelligence? Les peupliers se penchent et se caressent du bout des lèvres;

les vieux chênes aux fortes membrures méditent ; les sapins s'écartent en éventail comme pour aspirer toute la brise de la nuit ; les bouleaux au corset de satin luisent dans l'ombre , et forment des rondes qu'on croit voir s'agiter. C'est à souffrir pour toutes ces créatures qui , avec la conscience de leur vie incomplète, restent attachées à la terre ; et leur éternel murmure est l'accent de la contrainte douloureuse qu'elles éprouvent à n'être ni l'oiseau qui vole ni l'homme qui marche.

Encore un jour , et les grands mystères des forêts auront disparu du monde , car les forêts ne seront plus.

Il est des idées qui vivent dans certaines atmosphères et meurent dans d'autres, qui s'équilibrent dans un air dilaté , se déforment et se métamorphosent dans un air moins subtil. Depuis que le docteur parcourait les allées endormies de la forêt il avait peu à peu écarté les plus fortes , les plus oppressives parties du raisonnement sous lequel il était resté enseveli jusque-là.

Mais que m'a donc dit Abel de si poignant pour que je me sois si vite désolé ? En cherchant à me convaincre de l'amitié de madame Dalzonne pour moi, il a ajouté qu'elle avait remarqué sur

mes traits la pénible empreinte de mes travaux : n'est-ce pas la vérité? Qu'en conclure? qu'elle n'a , qu'elle n'aura jamais pour moi que de l'amitié? Cela ne dit pas cela , pas même qu'elle éprouve un penchant différent , plus vif , pour un autre. Cet autre ne serait qu'Abel , et je ne l'imagine pas. J'ai eu des doutes , parce qu'on en a sur toutes choses quand on a vécu ; mais , sérieusement envisagés , mes soupçons s'évanouissent. Quand je voudrai acquérir une certitude dont je ne sens pas l'importance, je n'aurai qu'à adresser quelques questions à Abel, et tout sera éclairci... Dans un mois, demain si je le veux... Pourquoi pas maintenant?

Remis de sa secousse , Calveyrac , rasséréiné , rendu à son sang-froid d'habitude, courut ranger son cheval auprès de celui d'Abel , qui ne s'aperçut pas de la diversion.

— Abel ! Abel !

Abel n'entendit pas d'abord ; il répondit ensuite en homme qu'on arrache au premier sommeil.

— Quoi, docteur ?

— Ce n'est pas seulement madame Dalzonne qui aurait été charmée d'être venue avec nous à Fromainville : nous avons oublié quelqu'un autre, mademoiselle Laure de Touralbe.

— Croyez-vous, docteur ? répliqua Abel en passant la main sur son front pour se forcer à être attentif.

— Je le crois très-certainement : c'est un esprit si poétique !

— Oui, très-élevé.

— Vous l'auriez conduite dans l'une des jolies îles d'Herblay, qui sont au bas de Fromainville, sous les saules ; et là vous auriez lu ensemble ou causé pendant quelques heures.

— Que vous connaissez bien, docteur, les penchants de mademoiselle de Touralbe ! les scènes de la nature l'émeuvent jusqu'à l'extase.

— La connaître n'est pas difficile ; elle porte son caractère sur son beau visage.

— Un noble visage, docteur, n'est-ce pas ?

— Adorable ! Il l'aime, murmura Calveyrac, qui continua : Quels yeux expressifs ! quelle bouche intelligente ! quel teint suave !

— Et quelle divine taille ! ajouta Abel. Sa mère était sans doute fort belle.

— Elle est un peu romanesque... Oh ! oui, il l'aime, tout le prouve.

— Ah ! ne vous en plaignez pas, docteur ! c'est l'excès d'une riche organisation.

— Je ne m'en plains pas. D'ailleurs vous êtes sur ce point, mon cher Abel, un apprécia-

teur autrement infallible que moi. Il l'aime, il l'aime ! se dit de nouveau le docteur, ravi du succès de ce premier examen de conscience ; il l'aime ! Qu'avais-je dit à madame Dalzonne le jour de notre visite au château de Saint-Germain ? *Ceci guérira cela*. Me voilà tranquille. Qu'ai-je à savoir maintenant ? que je n'ai presque plus rien à craindre, si je n'ai pas tout à espérer.

Le dialogue fut suivi du repos silencieux qui l'avait précédé ; mais Abel n'en avait pas plus remarqué la fin que le commencement. Il avait parlé pour répondre ; il ne disait plus rien depuis que le docteur avait cessé de l'interroger. Libre de ses obsessions personnelles, Calveyrac s'appliqua, revenu à sa tâche, à saisir encore quelques saillies du caractère d'Abel, dont le front se rembrunissait d'allée en allée, et où la nuit s'épaississait comme sur la forêt entière.

Et le docteur consultait encore le visage fermé d'Abel, sa main gauche flottante, sa transfiguration graduelle, quand celui-ci, se relevant sur les étriers et haussant la tête, s'écria :

— Mais n'est-ce pas, docteur, que Bergeronnette-cinq-heures est encore plus belle que mademoiselle de Touralbe ?

Une rapide surprise courut sur le visage de

Calveyrac. La comparaison et le ton avec lequel elle avait été émise l'auraient jeté dans un monde de perplexités si Abel dans ce moment, malgré la spontanéité de sa réflexion, n'eût plutôt appartenu à la vie du sommeil qu'à la vie réelle. Pour le docteur la réponse d'Abel ne fut donc que le cri d'une fantaisie du cerveau. Son premier étonnement tomba ; et il n'aurait plus eu qu'à combattre ou à approuver, comme un objet de discussion ordinaire, l'opinion d'Abel, si Abel, à cause de son état même, avait eu l'esprit assez éveillé pour la défendre.

Sans manquer de pitié Calveyrac n'aurait pu tourmenter par de nouvelles questions son compagnon, de plus en plus faible à mesure que la lueur symbolique de la forêt était absorbée par la teinte noire de la nuit. Le docteur calcula alors qu'il serait au moins sept heures et demie quand ils arriveraient au pavillon de la Muette, et que de la Muette à Saint-Germain ils mettraient au moins une heure. Cette lenteur l'affligeait beaucoup pour Abel, dont la position malade avait à redouter la fraîcheur aigre du soir. Il eût mieux valu se rendre directement de Fromainville à Saint-Germain, sauf à visiter un autre jour le pavillon de la

Muette. La réflexion venait trop tard. Elle était d'autant plus affligeante que le docteur s'aperçut avec un pénible désappointement qu'il s'était trompé de route, comme cela est si facile dans la forêt de Saint-Germain. Au lieu de dessiner un coude au point de rencontre de l'allée du Cordon et de celle du Corra, il avait suivi la route du Cordon, parallèle et non perpendiculaire à la Muette. Au bout de vingt minutes d'erreur ils s'étaient trouvés lui et son compagnon à la Croix-du-Maine, rond-point abandonné à l'extrémité occidentale du bois. Calveyrac ne communiqua pas la mésaventure à Abel; il revint sur ses pas par l'allée d'Andresis, mais d'un trot pressé, et qu'il aurait voulu précipiter encore, tant il était consterné du renversement total de la physionomie d'Abel, couché plutôt qu'assis sur son cheval, rendant l'haleine par saccades, ne voyant plus ni le ciel étoilé, ni la terre qui se plombait d'ombre, ni les arbres, ne répondant plus aux paroles du docteur.

Enfin ils arrivèrent au pavillon de la Muette, où les deux chevaux s'arrêtèrent. Calveyrac sauta en bas du sien et courut aider Abel à descendre. Connu du garde, Calveyrac fit aussitôt ouvrir le salon où le roi Charles X admet-

tait dans l'intimité ses nobles compagnons de chasse pendant l'heure de la halte ; Abel fut placé dans l'un des grands fauteuils rouges à filets d'or qui y sont encore.

— Laissez-nous, je vous prie, dit Calveyrac au garde ; j'ai besoin d'être seul. En attendant que nous continuions notre chemin donnez à manger aux chevaux. Ne les faites pas boire tout de suite, entendez-vous ?

Quelle altération sur le visage d'Abel ! quelle fixité dans son regard vitreux ! quelle sinuosité de dédain et d'effroi dans le contour de ses lèvres ! quel reflet de terreur sur ses membres inquiets, sans repos ! Sa belle et pauvre tête est pleine de souffrances ; ses cheveux sont abattus comme le sont les branches du saule quand l'orage règne ; il est sous le coup d'une des plus violentes tempêtes nerveuses qu'il ait éprouvées depuis longtemps.

Adossé à la cheminée, Calveyrac regarde Abel ; il l'étudie dans ses plus faibles mouvements ; il sollicite de chaque veine gonflée le mot de l'énigme, il le cherche de près, face à face ; il croise son souffle curieux avec ce souffle brisé ; il engage le fer de son regard avec ce regard inflexible. Il le peut : Abel est ailleurs que sur la terre ; il flotte dans une région in-

termédiaire où Dieu ne descend pas et où les hommes ne montent jamais.

Ne cherchez plus dans le docteur l'homme du monde : ses doigts soucieux se croisent, se replient ; il les enfonce dans ses cheveux pour surprendre une idée : quelquefois il les pose en forme de serre sur ses lèvres. L'orage briserait en poussière les carreaux du pavillon, il n'entendrait rien, il ne remuerait pas. Ici il n'y a qu'un homme qui souffre et qu'un homme qui cherche, une chose douloureuse et une chose occupée, un cri et une pensée ; la pensée aura raison du cri.

— Je sais son mal ! je le sais ! murmura le docteur. Il soupira, et, fermant les yeux : Oui, je le sais !

Calveyrac ne se trompait pas, il connaissait le mal dont gémissait Abel ; mal inconnu aux générations anciennes, et que les nouvelles n'ont reçu d'aucun pays ; qui ne leur arrive point tout à coup comme la peste des marais infects de l'Orient ou comme la fièvre jaune des forêts spongieuses de l'Amérique. Il a sa source en nous, dans notre sang, dans nos os, dans nos chairs, dans notre cerveau, et tient d'un bout à l'hypocondrie et de l'autre à la folie. Mystère entre deux mystères, il avait pris Abel

pour victime ; depuis trois ans il en subissait , sous quelque climat que ce fût, les intolérables douleurs. Douleurs infinies, la science a renoncé à les classer ; elle manque de termes pour les distinguer entre elles et les définir. Elles embrassent dans leur empire illimité le domaine des sens et celui de l'intelligence ; ce sont des douleurs centaures , moitié physiques, moitié morales , faisant ployer le corps, exaspérant l'âme par des tortures dont l'imagination ne sait pas le nombre. Tantôt elles s'attachent à un membre et le rongent pendant vingt ans, tantôt elles vacillent comme une flamme de place en place et disparaissent. Quand elles s'attaquent à un être faible , elles le tourmentent sans pitié. Alors le froid l'aigrit, la pluie l'accable, le perce de part en part , l'orage le martyrise , le bruit aigu le corrode , le vent l'exalte jusqu'au délire ; il suffit d'un son nouveau , d'une couleur particulière , d'une odeur ennemie pour qu'il tremble jusqu'à la pointe des cheveux. Et la durée de ces accidents finissant par constituer en lui un effroi perpétuel, il tombe dans un abîme d'idées où quelquefois sa raison se trouve compromise. Le névralgique reste des années sans parler, quand il ne renonce pas pour toujours à regarder de sang-froid le spec-

tacle d'une nappe d'eau ; l'eau l'épouvante ; s'il traverse un ruisseau, sa jambe se ploie, son pied se crispe. Cet autre névralgique croit pouvoir voler dans l'espace ; son désir est de s'élançer de la pointe d'un rocher dans l'immensité de l'air ; cet autre se hérissé devant l'éclat d'une rose et s'évanouit en touchant à l'épiderme lisse d'une pomme. Une mélancolie caverneuse est le caractère général de cette affreuse maladie, née, si l'on peut hasarder une conjecture, de l'exercice abusif du cerveau, aux dépens du système musculaire, par un déplacement des forces vitales. Le genre humain n'est qu'un être collectif, et, cet être, depuis trois siècles, s'est fatigué l'intelligence au delà de toute mesure. Les spéculations religieuses du quinzième et du seizième siècles, les veilles, les luttes, les révolutions sociales qui les ont suivies, les terreurs, les colères, les désespoirs, fruits éternels de ces révolutions, ont élevé aux plus hautes notes les vibrations nerveuses. L'homme était sang et muscles, il n'est plus que nerfs ; il vit par le cerveau, foyer de toutes les lignes nerveuses. Héritiers de l'organisation des pères et ne tentant rien pour la modifier, les enfants, au premier choc qu'ils éprouvent, sont livrés à la névralgie. Pour prix de tant de

maux , de tant de souffrances , il leur est accordé une perspicacité de prophète , une vue perçante , le don des pressentiments tristes et lointains , celui des rêves pendant lesquels on marche et l'on voit les yeux fermés ; et ils sont d'autant plus près de l'énigme de la création qu'ils sont éloignés du monde réel et du contact grossier de la matière.

C'était ce mal horrible et curieux qui tenait renversé dans le fauteuil le pauvre Abel et le livrait aux réflexions du docteur , qui avait bien pu nommer sans erreur la maladie , mais qui pour cela n'en devinait pas plus la cause qu'il n'en aurait assuré la guérison.

Depuis une demi-heure il assistait aux soupirs douloureux , aux bâillements , aux sanglots d'Abel , sans s'occuper de lui donner des soins dont l'efficacité était douteuse et dont le succès , si par hasard ces soins avaient réussi , aurait été un réel obstacle à l'étude complète du mal observé au moment d'une de ses plus larges crises. Né d'une cause , irrité par plusieurs , élargi par la tristesse morale qui s'y était jointe , ce mal , dont les nerfs et le cerveau étaient le double siège , s'incarnant par là dans la partie organique et dans la partie intellectuelle de l'homme , ce mal , obscur et cruel à

tous les degrés semblait enfin être arrivé aux limites extrêmes de la névralgie. Le docteur prononça même à voix basse le mot *catalepsie*.

Sa satisfaction fut un instant sans mélange de pitié ; il avait mieux à faire qu'à s'attendrir devant l'effrayant problème que n'ont pu résoudre ni le profond Fothergill ni l'ingénieur Louyer de Villermay.

Depuis une demi-heure les attitudes étaient les mêmes : le docteur n'avait pas quitté sa place contre la cheminée , Abel était anéanti sous l'accablement de son mal. Soit hasard , soit intention d'aérer la pièce , Calveyrac alla vers la croisée et l'ouvrit. Aussitôt une senteur des bois, sauvage et résineuse, emplit l'appartement de milliers d'atomes vivifiants. Abel , surpris par cette immersion douce , releva un peu la tête et parut se ranimer. Il rouvrit tout à fait les yeux et il entrevit , derrière le rideau de larmes qu'il commençait à répandre , les étoiles qui brillaient par réflexion au fond de la glace placée sur la cheminée.

— Docteur , cria-t-il en se levant , j'entends une cloche !... Écoutez ! N'est-ce pas celle de mon château de Roqueréal ?

Un geste de mécontentement échappa à Calveyrac : cette divagation ne lui plaisait pas.

— Que dit-il de Roqueréal ?

— Ah ! pardon , docteur , se reprit Abel retrouvant aussitôt sa présence d'esprit. J'oubliais que nous ne sommes pas dans les Pyrénées. Ce son m'a trompé ; je me croyais chez moi, dans mon château de Roqueréal.

Le docteur prit la main d'Abel et le pria de se rasseoir.

— Mon ami , dit Abel d'une voix émue mais libre de douleurs, mon ami, que je suis content de vous avoir connu ! quelle consolation dans ce moment de vous sentir près de moi ! Asseyez-vous là, je vous en prie.

Calveyrac s'assit près d'Abel.

— Oui, cette cloche, docteur, cette cloche a retenti jusqu'au fond de mes souvenirs les plus chers ; elle m'a transporté dans mon pays , que je ne reverrai jamais plus, sous le toit paternel, d'où je suis exilé.

Les paroles et les sanglots roulaient confondus dans la bouche d'Abel, que le docteur écoutait maintenant avec une tendresse attentive et comme le prêtre auquel le condamné à mort confie une dernière révélation. Mais sa pitié luttait avec une curiosité haletante, elle l'importunait ; il aurait voulu savoir, et non s'attendre.

— On n'est jamais exilé pour toujours, répliqua-t-il. Les résolutions extrêmes ont un terme; et c'est le temps, plus juste que les hommes, qui l'a réglé ainsi. Si c'est votre patrie que vous regrettez, ne renoncez pas à l'espérance de la revoir; vous vous tourmenteriez sans raison.

— Sans raison! Docteur, j'ai, moi aussi, une forêt aussi vaste que celle-ci, plus belle peut-être.

— Plus belle! interrompit Calveyrac, cherchant à tout prix des moyens pour animer une conversation dont il attendait beaucoup, y pénétrant par le chemin sinueux de la contradiction, — plus belle! permettez-moi d'en douter, quoique je ne sois pas le propriétaire de celle-ci. La forêt de Saint-Germain n'est pas un parc bourgeois.

— Mais l'Arriège, mon beau fleuve, ne l'arrose pas, et du milieu des arbres de la forêt où nous sommes des montagnes ne s'élèvent point couvertes, de la base à la cime, de pins et de genêts.

— Je conviens, mon cher Abel, que l'Arriège est un fleuve plus sauvage que la Seine, et que des montagnes font bien au milieu d'un bois. Vous êtes donc né dans les Pyrénées?

— Ma famille n'en est jamais sortie ; je suis le premier qui les ai quittées, par je ne sais quelle punition du ciel.

Le mal du pays est au fond de sa mélancolie. Est-ce tout ? se demanda Calveyrac.

— Je me trompe, reprit Abel en posant sa tête sur l'épaule du docteur ; mon père aussi s'en alla de nos montagnes et vint à Paris pendant sa jeunesse. Il ne prévoyait pas le funeste chemin qu'il traçait à son fils ! C'est lui qui fut réellement le premier de notre famille, et sans doute de sa race, qui voulut connaître si au delà de nos rochers il y avait des hommes meilleurs et des existences plus enviées. Mon père est mort, que Dieu le prenne en pitié ! moi je n'ai aucun respect pour sa mémoire. L'aveu me soulage, il m'absout de toute accusation de complicité avec lui. Je porte son nom, c'est vrai ; mais je n'accepte que cela de lui, rien que cela. Est-ce que je lui ai demandé de me faire riche ? Exécrable richesse ! que ne l'a-t-il emportée dans la terre ! Que ce château qu'il m'a laissé pèse sur sa tombe au jour de la résurrection, afin que le château l'écrase ou qu'il ne sorte jamais de sa tombe !... Qui me délivrera de ce château ?...

— Modérez-vous, mon ami ; vous parlez d'un

temps éloigné. — Comme son regard est désolé ! se dit le docteur. Ce n'est donc pas le mal du pays ? Qu'est-ce donc ?

— Du haut de ses créneaux pourtant on découvre l'Espagne, la France et la mer ; et puis j'y suis né, j'y ai vécu, j'y ai été élevé par des hommes sauvages dont les mœurs sont aussi inconnues que celles des premiers peuples de l'Amérique.

— Quelle curieuse contrée ! interrompit Calveyrac.

Roqueréal, poursuit Abel, est dans un pays indépendant de l'Espagne et de la France, quoiqu'il appartienne à la France et que son évêque soit nommé par la cour de Madrid. On ne sait ni d'où nous venons ni si nous sommes une colonie de Romains, d'Arabes, de premiers chrétiens. Nous avons la liberté des uns, le teint basané des autres, la piété sévère de ceux-ci. Nous choisissons nos chefs politiques et nous ne faisons la guerre pour le compte de personne. Tous égaux, nul n'est pauvre chez nous. Dedans, la liberté ; à l'entour, des montagnes ; sur nos têtes, le ciel.

— J'ai lu, dit Calveyrac, une relation de votre province dans une statistique dressée sous l'empire.

— Vous avez peu lu sur notre pays : on ne le visite pas, et les habitants n'en sortent jamais. Les familles ne vont pas chercher d'alliances étrangères au dehors ; nous n'aimons guère les Français, et nous ne sommes pas trop liés avec les Espagnols. On nous appelle égoïstes parce que nous ne demandons rien à personne. Nos lois sont des habitudes antiques comme nos rochers, que rien n'entame. Parmi ces habitudes ou ces lois, il est d'usage que les plus vieilles familles aient titre de noblesse et qu'elles se gouvernent comme elles l'entendent.

— La féodalité et le patriarcat, vieux types des sociétés primitives, sont, je le vois, dit le docteur, la base de votre aristocratie.

— J'appartiens, continua Abel, à cette aristocratie, ou plutôt j'en faisais partie il y a quelques années. Mon père, étant le second fils de sa famille, n'avait que la jouissance partielle des opulentes propriétés laissées par son père ; son frère en était de droit l'unique possesseur, et il les avait reçues pour les transmettre directement et sans altération à son fils aîné, mon cousin. Ces propriétés étaient comme une couronne royale, qui ne passe pas sans usurpation sur le front d'une branche collatérale. Comprenez-vous, docteur ?

— Votre récit m'intéresse vivement, répondit Calveyrac, qui ne semblait écouter Abel qu'avec le plaisir d'un auditeur ordinaire; elle vous touche de trop près pour que je ne désire pas en savoir la suite.

— Mon père entendit parler un jour de Paris par quelque voyageur égaré. La France sortait alors de la révolution pour entrer dans la guerre; elle était curieuse; il s'y faisait de grands noms et d'immenses fortunes en quelques mois. Le premier consul ne défendait l'ambition à personne; tandis qu'il prenait des royaumes il laissait conquérir des richesses à qui voulait; on était fournisseur, entrepreneur, concessionnaire; on bâtissait, on reconstruisait avec les débris de tous genres de la révolution; l'or coulait après le sang. Mon père était un ambitieux: il abandonna pour aller à Paris sa jeune femme, l'amitié de son frère, de bons et simples cœurs qui auraient vieilli avec lui. Il ne nous apprit son arrivée à Paris que pour nous dire les merveilleuses occasions de faire fortune qui affluaient vers lui de toutes parts. Dans quelques affaires, qu'il ne considérait que comme de simples essais, il avait déjà, assurait-il, obtenu d'immenses bénéfices; les quarante mille francs de sa première mise de fonds avaient été

décuplés. Quand sa prospérité fut connue dans le pays, elle troubla le sommeil de ses compatriotes, qui tous rêvèrent alors des opérations brillantes, et commencèrent à regarder avec mépris leur commerce de pailles tissées. Plus près du miracle, mon oncle ne résista pas à l'éblouissement. Confiant dans l'habileté de son frère autant qu'enivré de sa réussite, il emprunta sur son château et envoya à mon père tout l'argent qu'il put réaliser. En quelques mois les premiers gains permettraient de couvrir les remboursements et de rentrer dans la possession intégrale de l'immeuble sacré de la famille.

Attentif, Calveyrac remarquait que les paroles d'Abel, à mesure qu'il était plus sûr de lui-même, se dégageaient mieux, coulaient plus nettement et se creusaient pour ainsi dire leur lit.

— L'association, reprit Abel, ne fut pas aussi avantageuse que l'avait fait espérer d'abord une série de belles chances. On ne perdait pas, mais les bénéfices n'étaient pas assez considérables pour être détachés du capital, qu'il était urgent au contraire de grossir si l'on tenait à donner de l'extension à l'entreprise, mise en péril à la moindre suspension. C'était là du

moins ce que mon père écrivait à son frère en l'initiant par une correspondance active aux combinaisons de hautes spéculations de bourse.

Aucune voix n'avertissait mon oncle du danger vers lequel il courait ; il n'avait à attendre de conseils de l'expérience de personne dans un pays privé des lumières de l'industrie.

D'emprunts en emprunts , toujours garantis par le domaine de la famille, et contractés sous l'espoir d'un remboursement immédiat , mon oncle risqua tout ce qu'il possédait.

Son frère le fascinait. Une victoire de Bonaparte opérerait une diversion foudroyante en faveur de leur commune entreprise , lui marquait mon père avec assurance. La victoire fut gagnée , mais la crise attendue n'eut pas lieu.

« Nous sommes ruinés , écrivit-il à son frère , le
« sort nous a trahis. »

Alors ceux qui avaient prêté à mon oncle firent vendre le château, sans pitié respectueuse pour les descendants malheureux de la race qui l'avait bâti autrefois ; mon oncle , son fils , sa femme furent obligés d'en sortir pour aller habiter un village près de Pamiers. Je fus témoin de leur fuite ; elle me serra le cœur. C'était au milieu de l'hiver. Leurs voisins , leurs amis , leurs vassaux les suivirent en larmes , maudis-

sant mon père qui était la cause de cet exil. L'outrage ne me révolta pas : mon père le méritait ; oui ! il le méritait, docteur.

Abel s'étant reposé pour reprendre haleine, Calveyrac lui fit observer que, sans être un malhonnête homme, on était souvent exposé à compromettre les intérêts d'autrui, et que dans le commerce le plus sûr il y avait constamment une large place remplie par le hasard. Le naufrage des coïntéressés n'était pas toujours, en bonne justice, imputable au directeur malheureux d'une entreprise.

— Cette vérité, continua Abel, n'est pas un doute pour moi, mais elle n'a aucune application à recevoir ici ; car au bout de cinq ou six ans mon père, qu'on croyait réduit à vivre à Paris des modiques appointements d'employé, reparut dans la contrée avec un éclat qui démentait ces prévisions. Son premier acte fut d'aller s'installer dans le château de son frère et de prendre possession, avec des titres légalement reconnus, de toutes les terres attachées à ce riche domaine. L'événement exerça les conjectures : on sut bientôt qu'il avait fait acheter le château sous main, si toutefois il n'avait pas été le prêteur usuraire auquel son frère, par l'entremise d'un tiers officieux, avait eu recours

pour réunir les sommes dont il avait eu besoin pendant leur association.

On se confirma dans cette idée déshonorante pour mon père lorsqu'il fut démontré qu'il n'avait pas éprouvé de pertes à l'époque où les intérêts de mon oncle avaient été liés aux siens; les preuves abondèrent. Son unique calcul avait été de s'approprier le domaine de la famille pour le transmettre à sa branche, dont j'étais le seul rameau. Le pays fut indigné de sa conduite; en le prit en horreur et moi en pitié.

— On devine votre réprobation filiale, interrompit le docteur, appuyant de l'assentiment du geste chaque passage de cette sombre élégie domestique.

— Quoique je fusse encore enfant au temps de cette spoliation, je n'ai pas oublié le cercle de solitude que le mépris avait tracé autour de nous. Les vieilles amitiés de mon père, dit Abel, se rompirent; ceux de notre rang cessèrent toutes relations avec nous; les paysans n'approchèrent plus des limites de nos terres qu'avec effroi. Notre château devint une apparition exécrée, permanente; il ne tarda pas à fournir à la crédulité des habitants des récits de fantômes vengeurs comme aux siècles passés. La

terreur nous rejeta ainsi dans les ténèbres de la féodalité ténébreuse.

Je grandis sous l'anathème ; et quoique mon père me cachât l'histoire de sa vie, j'en devinais chaque jour quelque page. Quand je fus enfin assez éclairé pour comprendre qu'il avait feint de jouer la fortune de mon oncle pour la lui voler, et que nous étions dans un château et sur des terres qui ne nous appartenaient que par fraude et usurpation, je fus pour mon père ce qu'était tout le monde, un ennemi impitoyable ; l'air du château me fut lourd. Si je regardais parfois la vallée du haut des murailles, ma vue tourbillonnait, ma tête m'attirait en bas.

Je ne l'arrêterai pas au moment où la véritable source de ses douleurs a brisé les digues, se dit le docteur. Je prévois de sourdes convulsions. Mais je suis là.

— Mon père remarqua ma langueur ; il en pénétra la cause, et se tut ; mais son silence lui fut un poison lent. C'était pour moi qu'il avait dépouillé son frère, et moi je repoussais la dépouille. Dès lors la pensée de ce crime inutile le dévora jour et nuit : il vieillit, il souffrit, il sécha. Quelle agonie ! Il se renferma dans le creux de sa tour, et il y mourut sans espace,

sans air , sans lumière , comme un reptile pris entre deux pierres.

A peine fut-il mort que je me rendis à Pamiers , chez mon oncle , qui jamais ne s'était plaint au milieu de la misère que son frère lui avait faite, et qui jamais n'avait consenti à recourir aux tribunaux pour essayer de le déposer. Afin de ne pas rester à sa charge, son fils était passé en Espagne ; lui s'était fait bachelier sur l'Arriège.

Je proposai à mon oncle de lui rendre son domaine et ses terres. — Il refusa.

Quand je lui demandai avec étonnement la raison de ce refus, il me répondit qu'en acceptant ma proposition il confirmerait à tout le pays l'opinion où l'on était que mon père avait réellement volé le château de Roqueréal. — Et j'aime mieux, ajouta-t-il, manger toute ma vie le pain du travail que d'avoir une tache à mon nom. Le château vous a été légué : gardez-le.

— Mais, mon oncle, m'écriai-je, il est à vous ; reprenez-le !

— Non, répliqua-t-il, non ! il est bien à votre famille , comme j'espère qu'il retournera un jour à ma famille, ajouta-t-il avec la même fermeté.

— Vous voulez donc que je le cède à votre

filis? Eh! que m'importe, pourvu que je m'en débarrasse! Soit, que votre fils le reprenne; je le lui rends.

— Mon fils pas plus que moi, reprit mon oncle, ne l'acceptera, et ni ses fils, ni ses petits-fils, ni aucun de ses descendants. Il faut que le droit lui rende ce que l'injustice lui a enlevé.

— Et quel est ce droit? répliquai-je.

— Le droit sacré des héritages. Si vous mourez sans enfants, Roqueréal passera à mon fils; si, au contraire, vous en laissez, vos enfants jouiront du château. Ainsi Roqueréal ne fera retour à ma branche qu'à l'extinction de la vôtre. Ceci arrivera quand Dieu voudra. Je n'ai plus rien à vous dire.

— Mais alors, m'écriai-je, vous ne voulez reprendre Roqueréal qu'à la condition que je meure! Vous ai-je bien compris?

— Vous m'avez bien compris. Pour cela je ne désire pas votre mort. Je l'attendrai; et si elle n'arrive pas pendant le cours de mon existence, ce qui est dans l'ordre des choses, mon fils me remplacera dans mon attente; ses fils hériteront des mêmes conditions de patience à l'égard de vos petits-fils; et nos deux générations, la vôtre et la mienne, marcheront ainsi

côte à côte jusqu'à ce que la vôtre s'éteigne, si la mienne ne disparaît pas la première.

Et vous dites, répondis-je à mon oncle, que vous ne souhaitez pas ma mort ! Et que feriez-vous de plus si vous la souhaitiez ? Existerai-je sous le poids de cette idée infamante que les terres qui me nourrissent, que le toit qui m'abrite vous ont été volés, à vous, à votre fils, forcé de mendier à l'étranger pour gagner sa vie ? existerai-je en sachant que je ne puis sortir de cet état d'injustice que par la mort ? Mais vous me condamnez à ne vivre qu'au prix d'un crime ! Non, je ne vivrai pas ainsi ! Répétez-moi votre refus pour que j'y croie.

— Je vous le répète, me dit mon oncle.

— Alors, répliquai-je, le château ne sera à personne ; Roqueréal appartiendra aux vautours, jamais la bêche ne labourera ses champs, ses fruits pourriront sur l'arbre.

— Si telle est votre volonté, il en sera ainsi, acheva mon oncle ; je n'ai pas à m'y opposer.

Ceci dit, il me quitta, et moi je ne rentrai plus au château de Roqueréal ; je quittai le pays, je voyageai. Mais ma santé était perdue, ma raison affaiblie. Pour achever de les ruiner toutes deux, j'appris, au bout d'un an, que mon oncle était mort de froid sur l'Arriège, pendant

une nuit de décembre, en transportant des ballots de marchandises d'une rive à l'autre. En expirant il ne dit que ces mots, qu'on m'a rapportés et que je pus seul comprendre : — Mon fils attendra ; c'est son tour.

— Et il attend ! docteur ; il attend, courbé sous la misère. Vous savez ce qu'il attend ! ma mort ! Il faut donc que je meure ! Voilà à quel prix je suis riche ! Merci, mon père !

— Ami ! lui dit Calveyrac, il me fut raconté une fois par un de mes malades une histoire semblable à la vôtre.

— Dites-vous vrai !

— Je guéris le malade, et je fus assez heureux pour arranger ses affaires.

— Docteur ! Et ce malade ne vous a pas donné la moitié de sa fortune ?

— Il me donna son amitié.

Abel se précipita au cou de Calveyrac et l'embrassa en pleurant. Il tremblait dans les bras du docteur, qui sentit battre avec une violence alarmante le cœur d'Abel sous ses habits. Son front brûlait ; il ne cessait de murmurer en collant sa bouche ardente sur l'épaule de Calveyrac :

— Et vous l'avez sauvé ! Sauvez-moi comme lui ! ne m'abandonnez pas que vous ne m'ayez

sauvé ! Je vous ai tout dit, ma vie, mes terreurs, mes souffrances ; prenez-moi en pitié : sauvez-moi de moi-même. Vous ne sauriez croire, mon ami, le bien-être que je ressens depuis que je vous ai fait ma confession. Il me semble que j'ai secoué la moitié du fardeau qui pesait sur moi. Que l'air est bon ! que ces étoiles sont belles ! que vivre est doux en ce moment !

Une touchante extase avait mis les deux mains d'Abel dans les deux mains de Calveyrac et arrêté face à face leurs visages transfigurés, celui d'Abel par la joie d'avoir vaincu la honte de l'aveu, celui de Calveyrac par tout ce qu'il y a d'humain dans la science.

Quand Abel fut enfin plus calme, Calveyrac ordonna de faire approcher les chevaux.

Un instant après ils foulaient l'allée qui conduit en ligne directe au château de Saint-Germain. Quoiqu'ils allassent très-vite, le docteur n'avait aucune crainte pour Abel, dont il savait l'état moral.

Comme ils mettaient pied à terre, onze heures sonnèrent à l'horloge de la maison de santé, où l'on était dans la plus vive anxiété à cause de l'inexplicable lenteur de leur retour.

Le docteur, qui devançait Abel de quelques pas, entra le premier au salon.

— Où est Abel ? s'écria M^{me} Dalzonne effrayée et tenant , toute pâle et toute tremblante , un mouchoir humide à la main ; où est Abel ?

Calveyrac tomba dans un fauteuil sans répondre.

— Me voici ! répondit Abel ; je suivais le docteur.

— Ah ! vous voilà ! Vous... vous avez été longtemps absent. Onze heures ! Tout le monde est en peine ici. On prévient quand on doit rentrer si tard. Docteur , vous m'avez bien tourmentée tous les deux ! Comment êtes-vous , docteur ? comment êtes-vous ?

— Un peu fatigué , madame. Je vous demanderai , maintenant que vous êtes plus rassurée , la permission de me retirer.

Calveyrac se leva.

— J'ai une grâce à vous demander , dit M^{me} Dalzonne avec un sourire charmant sous sa pâleur , et en arrêtant le docteur sur le seuil de la porte.

— Parlez , madame.

— Ordonnez à monsieur Abel de suivre votre exemple , d'aller aussi se reposer.

— Je n'attendrai pas les ordres du docteur , reprit Abel. Adieu , madame ; à demain.

— Bonne nuit à tous deux , messieurs. A l'a-

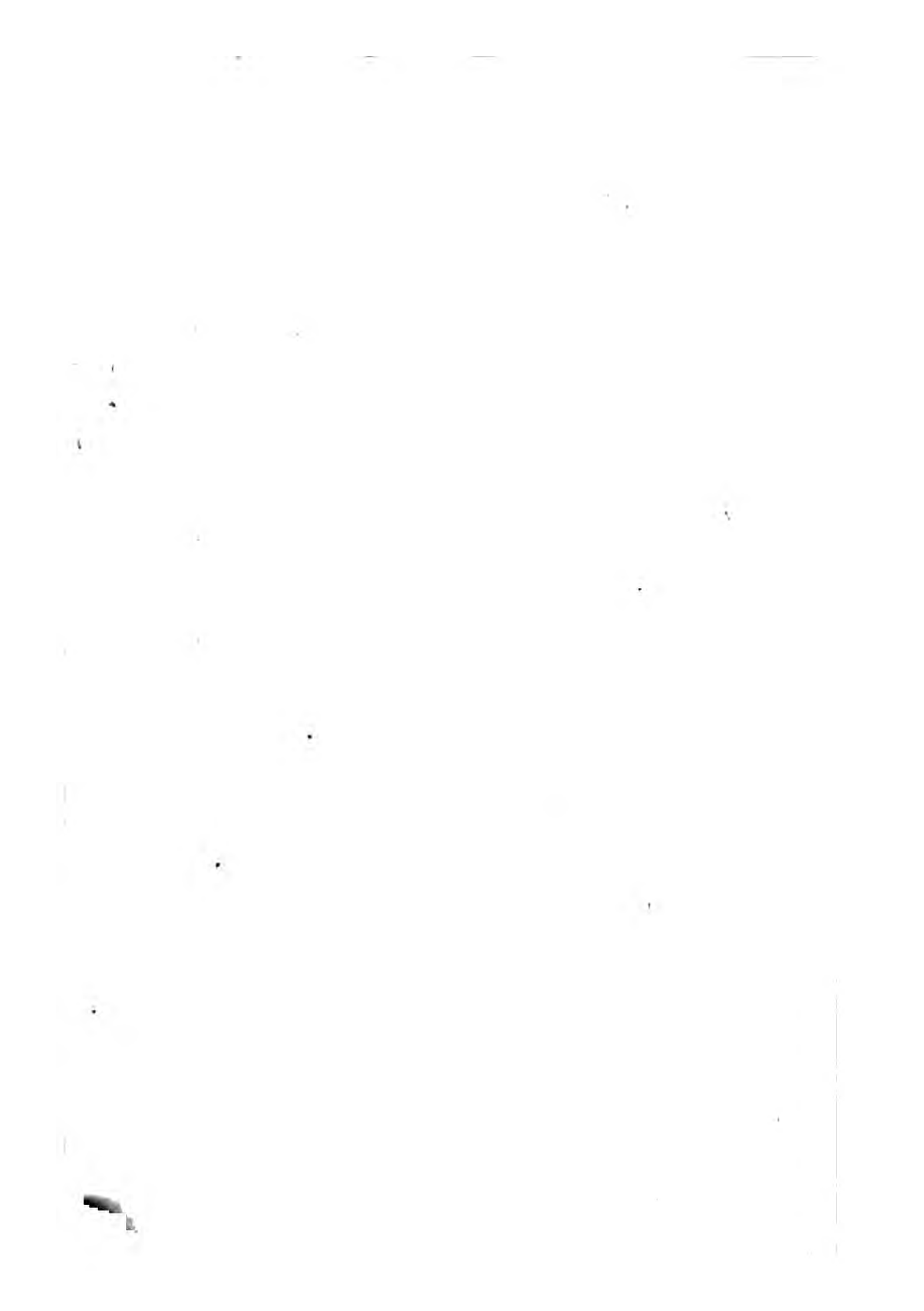
venir je serai de toutes vos parties ; entendez-vous ?

Abel monta à sa chambre.

— Que dois-je penser ? murmurait tristement le docteur en rentrant dans la sienne. Ce cri qui lui est échappé en ne voyant pas Abel avec moi, ce cri ? Mais elle a aussi pris quelque intérêt à moi... moins vivement c'est vrai. Mais il fallait commencer par l'un des deux. Celui qu'elle ne voyait pas encore a dû être celui qu'elle a demandé. Cependant elle s'est trop vite reprise en s'informant de ma santé. Elle a donc remarqué qu'elle s'était oubliée ? Cet oubli prouve que c'était Abel qui l'occupait. Mais qu'est-ce donc que cela ? dit le docteur en heurtant un objet posé au pied d'un fauteuil. C'est impossible ! Mais oui , c'est bien le tabouret qu'elle a brodé cet été sous les arbres du jardin. Et il était pour moi ! Et c'est elle qui l'a fait et fait pour moi !

Calveyrac posa ses lèvres sur le canevas où M^{me} Dalzonne avait colorié avec des soies différentes un bouquet de dalhias.

Le tabouret fut posé au milieu de la table de nuit sur des livres de médecine , et ce fut le dernier objet sur lequel Calveyrac laissa errer son regard avant de fermer les yeux.



IX



Entre les dernières marches du réfectoire et le grand jardin de la maison de santé s'étend une cour où viennent causer les pensionnaires quand ils ne soupçonnent dans l'air aucun principe de rhumatisme ou de goutte sereine. Là ils consomment pendant de longues heures autant de soleil qu'ils peuvent en absorber par leurs pores, et ils se dilatent en magnifiques éloges adressés au beau temps. Du haut du perron, garni de sièges pliants, de chacun des quatre

côtés de la cour, où des fauteuils sont placés, de tous les étages de la maison, dont les croisées se festonnent de têtes plus ou moins empaquetées de foulards jaunes et rouges, le beau temps n'excluant jamais la prudence, de toutes parts enfin s'élèvent des hommages rendus à la température : — Quelle journée ravissante ! — Quel climat divin ! — Que dites-vous de ce ciel ? — Et vous ? délicieux ! délicieux ! — Tenez, à ma place on est mieux. — Je ne céderais pas la mienne pour cent louis d'or. — Et moi pour une charlotte russe. — Mais descendez donc ! vous aurez encore plus chaud ici qu'à votre croisée. — Du tout ! montez plutôt chez moi : vous sentirez au visage un vent doux comme au printemps. On dirait l'odeur des lilas. — Vous me prenez toujours mon coin pour peu que j'arrive une minute trop tard. — Est-ce que nous sommes en diligence pour que vous réclamiez avec tant d'aigreur la place du coin ? — C'est peu galant. — Au mois de janvier prochain, quand il neigera, vous la disputerez moins. — Je ne dis pas le contraire. — Voyons, ne vous fâchez pas, acceptez-en la moitié.

Cependant, un des derniers jours de novembre, lorsqu'un rayon de soleil, s'il pouvait être converti en lingot, se vendrait au poids de l'or, il

n'y avait que trois pensionnaires dans la cour : le baron de Fourneuf, Lejeune et le républicain Champeaux. Le peu d'espoir fondé sur une chaude matinée justifiait sans doute cette rareté d'adorateurs du beau temps.

Assis sur une des barrières vertes placées aux limites du jardin et de la cour, Champeaux, les bras croisés, les jambes ballantes, la casquette d'Astracan sur l'oreille, fumait insoucieusement sans prendre part à la conversation engagée à quelques pas plus loin entre de Fourneuf et Lejeune.

Deux ours de régions différentes qui se rencontreraient, par suite d'une double migration, dans une zone tempérée, offriraient le tableau de Lejeune et de Fourneuf assis face à face, et dialoguant du fond de leurs redingotes à longs poils frisés, l'une de couleur café au lait, celle du baron, l'autre de couleur de suie. De Fourneuf n'avait pas entièrement boutonné la sienne, afin d'unir la légèreté coquette de l'été aux avantages hygiéniques de la toilette d'hiver. Beaucoup moins recherché, Lejeune avait à peine la conscience de son individualité derrière deux gilets de flanelle, l'une anglaise pour la peau, l'autre française pour distancer les chemises, trois chemises, un gilet de cuir de laine

croisé, et enfin sa redingote. Son estomac était défendu, comme les anciennes fortifications, par de nombreux murs d'enceinte.

— Monsieur Lejeune, lui disait le baron de Fourneuf, vous paraissez souffrir aujourd'hui, si je ne me trompe, et je désire me tromper.

Lejeune éprouva un soudain tressaillement.

— Croiriez-vous, monsieur de Fourneuf ? J'osais penser le contraire : j'ai parfaitement reposé.

— Je n'en doute pas, mais d'un sommeil lourd, je gage.

— Un peu lourd, oui. Le reconnaissez-vous à quelque signe ?

— A la pesanteur de plomb de vos yeux, qui sont fort cernés.

Décidément Lejeune se crut malade.

— Pourtant je n'ai pas manqué d'appétit à déjeuner.

Le baron hocha la tête.

— Méfions-nous, mon cher monsieur Lejeune, méfions-nous des bons appétits : le foie ! le foie !

— Le foie ! le foie ! Vous me bouleversez ! Que prétendez-vous dire par là ?

— Que dans les maladies du foie les voies sont très-ouvertes, et que par conséquent man-

ger beaucoup n'est pas toujours une preuve de bonne santé.

— Et comment s'assurer qu'on a le foie malade ?

La peur étranglait la voix de Lejeune.

— A beaucoup de symptômes ; au teint particulièrement.

— Et comment ai-je le teint aujourd'hui, monsieur le baron ?

— Peu satisfaisant, fort peu satisfaisant, je vous jure.

— Mais encore ?

Lejeune pâlisait.

— Un peu vert, très-jaune, donnant sur le violacé.

— J'ai donc le foie attaqué ! Je suis attaqué du foie ! dites.

— Vous allez vite, monsieur Lejeune. Vous ne souffrez que d'un commencement d'ictéricie.

— D'ictéricie ! Qu'est-ce que l'ictéricie ? Grand Dieu ! Ah ! vous avez prononcé là un mot dont je n'augure rien de bon !

— L'ictéricie, ou ictère, vient du grec *icteros*. Cette maladie a pour caractère la coloration en jaune des yeux et de la peau.

Sur-le-champ Lejeune se regarda les mains

dessus et dessous. De Fourneuf poursuivit avec le même sang-froid :

— Jadis en Grèce on mourait beaucoup par suite d'ictères négligés.

— Et chez nous, monsieur le baron ?

— Tout comme en Grèce. Mais nous possédons plusieurs ictères que les Grecs ne connaissent pas : l'ictère blanc, l'ictère rouge, l'ictère violet, l'ictère vert, l'ictère noir. Le vôtre est l'ictère simple, ou jaune.

— Je vous remercie, monsieur de Fourneuf. Mais à quelle cause attribuer mon ictère ?

— Sa cause est directe ou indirecte : l'une et l'autre, la cause directe et la cause indirecte, se divisent chacune en cinq classes ; en tout dix.

— Dix causes ! Et toutes mortelles ?

Sans répondre à la question de Lejeune, de Fourneuf continua en jouant avec son jabot :

— Heureusement cette terrible maladie est très-rare chez les jeunes gens.

— Le grand bonheur pour moi, qui ne suis plus jeune ! Qui donc atteint-elle ?

— Les hommes virils, et vous êtes extrêmement viril. Le tempérament bilieux y prédispose : êtes-vous bilieux ?

— Je ne suis que cela.

— Une trop grande susceptibilité nerveuse conduit à l'ictère ; la chaleur la provoque , le froid également , surtout le passage du chaud au froid.

— Et de quelle manière s'arranger pour n'avoir ni chaud ni froid ?

Toujours sourd aux interrogations, le baron de Fourneuf ajouta en parlant très-vite :

— Les excès de table , les mets trop succulents et ceux qui ne le sont pas assez, les pois, les fèves, les lentilles, les légumes en général, les viandes en particulier, le café, le vin, les liqueurs, la bière ont développé souvent cette affreuse maladie.

— Il ne faudrait rien manger du tout , je le vois, pour n'avoir pas l'ictère.

— La vie trop active ou trop inoccupée , le sommeil trop prolongé ou l'insomnie opiniâtre, l'exercice violent, soit à pied , soit à cheval, le trop long séjour dans une même place, les affections pénibles , comme la colère, la frayeur, la tristesse, la jalousie, la haine donnent l'ictère.

— La mort est donc le seul moyen d'échapper à l'ictère ?

— Puisque vous commencez à saisir quelques-uns des caractères de ce fléau, reprit de

Fourneuf, je puis maintenant en dérouler sans crainte les principes morbifiques.

Lejeune était devenu jaune comme un citron.

Ces principes sont la pléthore bilieuse, des tumeurs formées aux dépens des conduits hépatique et cholédoque du pylore. L'ictère reconnaît pour cause les coups : en avez-vous reçu ?

— Je suis tombé de cheval une fois à Montpellier, comme vous savez. Vous croyez que cela agirait encore ?

— Bien. Les compressions sur l'hypocondre droit, le squirre, l'hydropisie et les hydatides de cet organe.

— Mais c'est épouvantable ! Qui n'est pas tombé une fois dans sa vie ?

— On devient également ictérique par la répercussion de la scarlatine et de la rougeole, par suite de maladie.

— On n'y échappera donc pas ?

— La couleur du sang, chez les ictériques comme vous, est jaune.

— J'ai le sang jaune !

— Pourquoi non ? Autant l'avoir jaune que bleu.

— Miséricorde céleste !

— Aux symptômes maintenant. La jaunisse ou ictère commence ordinairement à se manifes-

ter vers les angles internes des yeux. — Allez vous voir dans la glace. — On aperçoit ensuite sur les tempes des nuances d'un jaune d'abord très-clair, et qui deviennent plus foncées de jour en jour. — Vous vérifierez à loisir la marche du mal. — Il se manifeste des taches sur le front, tandis que le reste du visage devient d'un beau jaune ; un cercle jaunâtre entoure les ongles.

Pour la seconde fois Lejeune regarda à la dérobée le bout de ses doigts, qui tremblaient comme des roseaux desséchés.

— Oui, monsieur Lejeune, la jaunisse ou l'ictère jaunit la langue, la voûte palatine et les dents ; ce que mangent les ictériques est amer ; ils ont constamment soif ; ils crachent jaune.

— Mais je n'en suis pas encore là, grâce au ciel !

— Vous y viendrez. Je poursuis. La jaunisse se termine de trois manières : par guérison, c'est rare ; par conversion en une autre maladie, c'est assez rare aussi ; par la mort, ceci est plus fréquent.

Lejeune ne respirait plus ; il ne put que dire :

— Assez, monsieur de Fourneuf ! assez !

— J'ai fini ; il ne me reste plus qu'à vous citer

sommairement les diverses variétés de l'ictère : ce sont l'ictère par abcès dans le foie , ictère accidentel , ictère par affection de l'âme , ictère apyrectique , ictère aranéique , calculeux , ictère par chute ou contusion , ictère par colère , ictère critique , ictère par douleur , ictère par émotion de l'âme , ictère emphrastique , ictères épidémique , fébrile , fiévreux , gastrique , gravidique , hépatique , idiopathique , indien , inflammatoire , intermittent , par métastase , par morsure d'animaux , noir , pléthorique , par polycholie , rabieux , rachialgique , symptomatique , typhoïde , vénéneux , vermineux , vipéri-que.

Lejeune laissa tomber sa tête sur sa poitrine ; cette nomenclature l'avait achevé.

Alors , d'un ton hypocrite , le baron se prit à lui dire :

— Mais pourquoi vous chagriner si fort d'une maladie , très-grave à la vérité , mortelle souvent , mais de laquelle enfin vous n'êtes pas encore mort , Dieu merci ? Vous n'êtes pas encore tout à fait jaune ; si , pourtant , vous l'êtes beaucoup . Il s'écoulera encore plus d'un mois avant que vos dents et vos yeux ne soient cachés sous cette fâcheuse nuance . Donnez-vous donc du bon temps pendant un mois . Qui est sûr d'un

mois dans ce monde ? Mon bon monsieur Lejeune, je vous ai causé quelque peine, mais ne valait-il pas mieux vous avertir du danger dont vous êtes menacé, moi votre meilleur ami, que de vous laisser envahir tout à coup par un mal qui ne peut que s'aggraver par la négligence ? Au surplus, ne vous en tenez pas à ma simple opinion, consultez monsieur Hourdon et agissez selon ses conseils. Justement le voici qui se rend à son poulailler.

Lejeune ne releva pas la tête.

En effet M. Hourdon était descendu au jardin pour visiter comme de coutume son intéressant poulailler.

— Monsieur Hourdon ! monsieur Hourdon ! lui cria de Fourneuf, un mot, s'il vous plaît.

Hourdon s'approcha.

— Dites-nous, monsieur Hourdon, la maladie de monsieur Lejeune, celle dont il est menacé.

— Monsieur le baron, je vous dirai d'abord la vôtre. Si vous ne montez pas dans votre chambre, où j'irai vous trouver dans une demi-heure pour vous saigner, vous aurez un léger coup de sang aujourd'hui.

— Je suis donc rouge ? s'informa de Fourneuf avec effroi.

— Suis-je jaune, moi, monsieur Hourdon? interrompit Lejeune, qui se voyait si bien vengé du baron par le vieil Hourdon.

— Avez-vous jamais été d'une autre couleur, pour me demander si vous êtes jaune? Quant à vous, monsieur de Fourneuf, encore une fois, suivez mon avis : retirez-vous dans votre appartement, loin de toute chaleur irritante.

Le conseil était déjà suivi en partie : de Fourneuf gagnait précipitamment la porte du réfectoire, et tout en marchant il dénouait sa cravate, déboutonnait sa redingote, son gilet, et se mettait presque nu, de peur de voir se vérifier avant la saignée la fatale menace de M. Hourdon.

— Et moi, monsieur Hourdon, ai-je la jaunisse? et ma jaunisse est-elle emphractique ou rachialgique, vermineuse ou vipérique?

— Elle est de naissance, vieux fou, dit tout bas Hourdon en gagnant l'allée du jardin. Ne dirait-on pas que les coings peuvent avoir la couleur pourprée des cerises! — Et que faites-vous donc là, monsieur Champeaux? Je passais sans vous voir.

— Je prends ma part d'une belle matinée. Et vous, on ne le demande pas, vous vous rendez au cher poulailler?

— On m'a envoyé d'Alger une avoine particulière dont je veux faire l'essai sur mes poulets.

— Ah ! vous avez aussi des connaissances à Alger ! Au fait , n'en avez-vous pas aux quatre coins du monde ?

— Ce grain m'a été expédié par un ami d'enfance qui s'occupe beaucoup de jardinage. Il est singulier, monsieur Champeaux , dit Hourdon en roulant son avoine d'une main dans l'autre, que les hommes de quelque valeur, quand ils deviennent vieux , s'adonnent presque tous à des travaux vulgaires ! Le jardinage surtout les attire. Nous étions , je me souviens , quatre camarades du même pays à l'école de médecine lorsque j'y suivais mes premiers cours. Trois ont occupé des positions éminentes , et justifiées par leur profond savoir. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne suis pas un des trois ; mais , moi quatrième , nous avons tous , à la fin de notre carrière , abandonné le monde, les honneurs, la science même , pour nous livrer à des goûts dont la trivialité étonne, quelque naturels qu'on les dise. L'un, médecin de Louis XVIII au retour de l'émigration , passe ses journées à créer dans des caves de nouvelles espèces de champignons ; l'autre , pendant huit ans premier chirurgien du roi de Suède, est re-

tiré près de Paris, dans une ferme, où il croise des races de bestiaux ; le troisième écrit en ce moment un traité sur les pâturages ; et moi, le plus obscur des quatre, je me suis fait nourisseur de poules. Et j'estime que nous sommes heureux comme nous ne l'avons jamais été au milieu des succès de notre profession et des plaisirs de la jeunesse. Adieu, monsieur Champeaux ; mes poules m'attendent, je vous quitte ; à moins que vous ne soyez curieux d'assister à l'essai de mon nouveau grain. — Voyez, c'est superbe ! cela sonne comme du blé ! Si l'on n'a pas de belles volailles avec cela, il faut y renoncer.

— Je vous accompagnerai, monsieur Hourdon.

Champeaux sauta en bas de la barrière et marcha dans l'allée à côté de M. Hourdon.

— Qui ne connaissez-vous pas ! je le répète.

— Distinguons, mon cher monsieur Champeaux. Je vieillis, et l'on meurt autour de moi. Si j'ai beaucoup connu ceux qui s'en vont, je ne connais guère ceux qui arrivent.

— De combien d'aventures piquantes n'avez-vous pas la tête meublée ! Votre mémoire est un vrai sérail, composé des femmes de tous les pays.

— Un vrai sérail , mais un vieux sérail , monsieur Champeaux. Ne réveillez pas mes souvenirs de médecin et ceux de mes quelques bonnes fortunes. Oui, j'ai connu d'adorables femmes ! dit le vieil Hourdon en humant l'air comme un taureau qui croit revoir en rêve la plaine et la génisse ; je l'avoue , j'ai profité de la profession autant que je l'ai pu , j'en ai épuisé les bénéfices ; aucune occasion d'assouvir mes goûts ne m'est échappée par ma faute. Comme j'ai fureté dans les alcôves ! J'en ai cueilli tous les fruits, et les verts et les mûrs. D'abord , avec moi , une femme était toujours gravement malade : vite le lit , le petit jour, et personne dans l'appartement ! moi seul , entendez-vous ? et pas de frère, pas de mari , pas de père pour m'épier ; jamais ! jamais !

Et pourtant je n'ai pas été extrêmement beau ; mais l'occasion, mais des facilités à tuer un saint ! Saint Antoine a résisté , mais saint Antoine n'était pas médecin. Moi , médecin en Espagne, où l'on est si jaloux , en Italie , pays de ruse , en Turquie, où l'on vous empale si vous regardez une femme même de loin , eh bien ! moi je n'ai pas eu une seule fois l'émotion d'un danger.

Un jour, monsieur Champeaux , je vous dirai

comment sont faites les Turques, les belles Turques ; vous serez étonné de leurs caprices. Non, vous ne soupçonnez pas jusqu'où vont leurs passions. Les Grecques cependant valent mieux sous certains rapports. J'étais le médecin de la femme du consul danois dans l'Archipel. Mon ami, quelle femme ! pure race grecque ; pas de la chair, mais du marbre et des roses pétris dans du lait ! On les mangerait ces femmes-là. Ma Grecque avait quinze ans. Elle tombe malade à sa maison de campagne de Ténédos : on m'appelle. Le consul, son mari, était à Smyrne. — Monsieur Champeaux, encore une fois, allons faire manger les poules et ne me parlez plus de cela.

— Parlons de cela au contraire. Le passé d'une existence aussi étoffée que la vôtre n'est jamais pénible à rappeler, monsieur Hourdon. Que je vous envie ! On achèterait cher une expérience que vous n'avez acquise qu'au prix du plaisir. Comme vous possédez à fond la connaissance de notre pauvre humanité ! les femmes n'ont pas de mystères pour vous.

— A cet égard, je l'avoue sans fausse modestie, ma science est complète.

— Fort habiles seraient celles qui parviendraient à vous tromper sur leur compte, em-

ployassent-elles les ruses les plus cachées ! vous voyez sous leur chair comme un astronome dans le ciel. Elles n'ont pas plus le privilège de vous cacher leur pudeur menteuse sous une rougeur de commande que leurs désirs sous des paroles réservées.

— Je ne fais pas grand cas , comme vous le dites , monsieur Champeaux , de leurs simagrées de roman, de ce qu'elles appellent la poésie de l'âme ; c'est comme si les ananas mettaient de la pudeur à se laisser manger. Ceci amuse un peu avant le lever du rideau ; mais, une fois la pièce commencée , brunes et blondes, jeunes et vieilles reviennent bien vite à la bonne nature , qui ne perd jamais ses droits. Quand vous les tenez tête à tête, demandez-leur alors ce qu'elles entendent par toutes ces fadaïses dont les livres, les romans , les préjugés , leur confesseur leur ont faussé l'esprit sans vaincre leurs sens : elles riront de leur crédulité si elles sont neuves, ou de la vôtre si le diable n'a plus rien à leur apprendre. On est allé mettre le bon Dieu et la religion là-dessous ! — Monsieur Champeaux allons voir mes poules.

— Au fait, vous avez raison , monsieur Hourdon ; il y a des conditions imposées à chaque organisation dans l'univers ; il est ridicule de les

nier ou de les abolir au nom de la morale. Les animaux ne se gênent guère ; sommes-nous autre chose pour nous conduire autrement ?

— Nous sommes moins que certains animaux, reprit Hourdon exalté par le matérialisme de Champeaux : avons-nous le regard de l'aigle, le triple estomac du bœuf, l'ouïe du lièvre, le flair du chien ? Nous n'avons que cinq misérables sens imparfaits, boiteux, exposés à toutes sortes d'atteintes, au rhume, à la paralysie, à l'apoplexie ; et encore on veut nous les ôter ! Grâce à mon bon sens, je n'ai jamais partagé ces prétendues doctrines spirituelles : j'ai vécu, bien vécu ; et, comme je vous l'ai dit, ma profession m'a aidé admirablement.

— Il n'y a rien que de très-juste en cela, reprit Champeaux. Si vous eussiez été jardinier vous ne vous seriez pas privé de manger les plus belles poires de votre verger pour les laisser aux autres.

— Votre comparaison est parfaite ; mais j'aime mieux les poires aujourd'hui, surtout en compote.

Le souvenir ne gâte rien, dit Champeaux, qui, pour arriver à ses fins, revenait avec acharnement sur le même sujet ; et, quand on a usé de la vie avec tant d'avantages, se rap-

peler c'est jouir. Que de femmes vous avez dû rencontrer dans le monde , auxquelles votre aspect n'a pas été une faible surprise !

— Les maris de celles-là étaient toujours les premiers à courir vers moi pour me faire des reproches de ce que je les négligeais ; « Monsieur Hourdon , vous ne venez plus nous voir. Faut-il que nous nous rendions malades pour être favorisés de vos visites ? »

— Je suis sûr , s'écria Champeaux en prenant des grains dans la main de Hourdon et en les broyant sous la dent pour faire sa cour au vieux nourrisseur de poules , je suis sûr que vous écrieriez de fameux mémoires.

— Je vous en réponds !

— Que de révélations foudroyantes , scandaleuses ! Les jeunes gens s'arracheraient votre livre.

— Oui ! Je crois qu'il aurait de l'intérêt. J'assaisonnerais mon texte de peintures chaudes , à la façon de l'Arétin , d'un peu d'anatomie , de beaucoup de mots propres , d'expressions savoureuses , d'épisodes recueillis dans tous les pays , de fines descriptions de soupers. La table ne gâte rien , elle prépare souverainement. Puis je dirais les femmes que j'ai soignées , les belles , les huppées , les impératrices. Mon

ami, les Françaises sont des pêches, les Italiennes des truffes, les Espagnoles du piment, les Allemandes de la crème. Je vous inviterais à un fameux banquet. Celui de Platon est crapuleux. — Fi donc! — Mon livre est à faire : un médecin l'écrira un jour. Mais allons à nos poules qui attendent. Vous verrez comme c'est gras!

— De vous à moi, dit Champeaux, qui s'arrêta au milieu de l'allée comme pour empêcher M. Hourdon de passer, y a-t-il une femme au monde dont vous ne puissiez dire en la voyant : — Celle-là est née en Russie et elle a une constitution amoureuse ; celle-ci a du sang oriental dans les veines? — Dans la peau, sous le teint ou pâle ou ardent, dans les gestes, vifs, modérés ou indécis, dans la voix, langoureuse ou hardie, dans le silence même vous voyez, je gage, des signes qui vous disent : Cette femme est ceci, et pour l'assiéger à coup sûr il faut cela.

— Il y a du vrai, monsieur Champeaux, dans votre opinion. Cependant toute science a ses limites : il existe des femmes sans caractère ; il en est même de froides, de dures, qui brisent le scalpel.

— Sans doute, sans doute ; mais cette excep-

tion admise, la femme est pour vous, monsieur Hourdon, un livre ouvert. Si l'on vous demandait, par exemple, de quel pays est mademoiselle Laure de Touralbe, quel est son caractère, quels sont ses goûts, vous répondriez, j'en suis convaincu, tout de suite et sans commettre d'erreurs.

— Tiens, tiens ! rumina le vieil Hourdon en lui-même, il voulait en venir là ! Il a pris un assez long détour, trop long. Voyons ce qui va suivre.

Sans erreurs, sans erreurs... Cela me paraît présomptueux, monsieur Champeaux. Voulez-vous un peu m'aider à soulever la barrière pour que nous entrions dans le poulailler.

— Avec plaisir, monsieur Hourdon.

La corvée était assez rude à remplir, et le vieil Hourdon ne l'ignorait pas. C'était bien le plus infect séjour qu'on pût imaginer que ce poulailler vaseux où voltigeaient des cosses de grains, des pailles à faire tousser une statue, des nuées de plumes qui s'attachaient aux cheveux, à la barbe et aux habits. Champeaux était déjà horriblement mal à l'aise.

— Croyez-vous que mademoiselle de Touralbe soit anglaise ?

— Cette poule est de Barbarie ; elle m'a été

donnée par le cuisinier du dey d'Alger. Comment la trouvez-vous !

— Fort bien... Mademoiselle de Touralbe est peut-être italienne, n'est-ce pas ?

— Je ne le pense pas. Tâchez, je vous prie, de m'attraper ce coq. C'est le présent d'un député.

— L'attraper n'est pas facile, monsieur Hourdon ; cependant j'essayerai... Mais, pour revenir à notre propos, vous pensez que mademoiselle de Touralbe n'est ni italienne ni anglaise ? Quel maudit coq ! griffe-t-il !... Mais, je ne parviendrai jamais à l'empoigner. Bon ! il me mord maintenant !

— Je pense, répondit Hourdon, que ce coq ne voudra peut-être pas de mon grain. Le tenez-vous bien au moins ?

— Vieux scélérat avec son coq ! murmurait Champeaux ; on dirait qu'il s'obstine à ne pas me répondre... Quel beau coq ! il est superbe, monsieur Hourdon, il est magnifique en effet... Cependant, selon vous, mademoiselle de Touralbe n'est pas née en France ?

Quand Hourdon eut lu sur le visage de Champeaux l'exaspération la plus complète, il lui dit, car il n'était pas méchant à la manière de Fourneuf :

— Si je ne me trompe , mademoiselle de Tournalbe est de Paris ou des environs : il y a quelque chose d'aqueux sous sa fraîcheur ; c'est le teint de notre latitude humide.

— Ainsi, dit Champeaux doublement heureux de cette première indication , qu'il avait assez attendue , et de s'être débarrassé de son coq , vous la jugez froide.

— Je n'ai pas dit un mot de cela. D'ailleurs vous ne tenez pas beaucoup , je présume , à être éclairé sur ce point.

— Histoire de causer , monsieur Hourdon. J'étais curieux de fournir à votre perspicacité que j'admire une occasion naturelle de s'exercer.

— C'est une belle créature , reprit Hourdon en sortant du poulailler , à la grande satisfaction de Champeaux : l'œil bien fendu , la taille flexible , la poitrine charnue. Je vous fais compliment de votre goût.

— Je n'ai pas dit qu'elle fût de mon goût , se reprit vivement Champeaux étonné de la promptitude avec laquelle il était deviné. Il est vrai que je la trouve fort belle.

— Elle est fort jeune, monsieur Champeaux ; ajoutez cela.

— Oui , assez jeune. On commence toujours par là.

— Dix-huit ans.

— Pensez-vous ?

— Pas davantage. Mais...

— Mais quoi ? s'informa Champeaux , enlevant la parole aux lèvres de Hourdon.

— Mais je la crois moins sentimentale qu'elle affecte de le paraître. Cela vous étonne.

— Du tout : je vous écoute avec attention.

— Et peut-être aussi moins malade qu'elle ne le dit.

— Quel intérêt aurait-elle à nous tromper ?

— Je l'ignore. Après tout, cela nous importe peu à éclaircir, n'est-ce pas ?

— Mes prévisions se vérifient, pensa Champeaux. Le vieux sorcier ne m'a pas beaucoup appris, mais il m'a beaucoup confirmé. — Eh bien, dit-il, vous m'avez inspiré le goût d'élever des volatiles ; si jamais je m'établis sérieusement j'aurai une basse-cour.

— Demain je vous attendrai, monsieur Champeaux, pour peu que vous désiriez encore assister au déjeuner de nos poules.

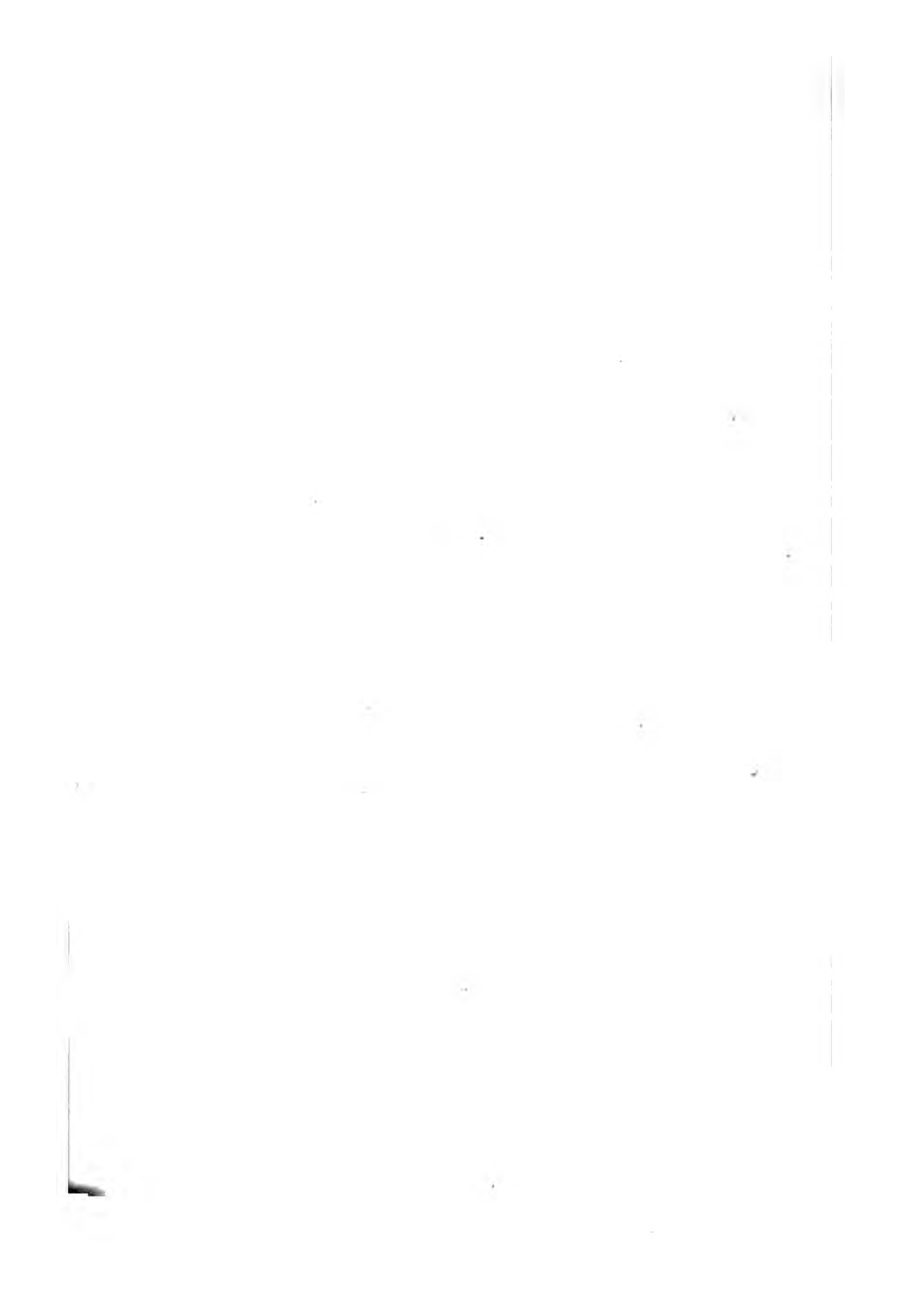
— Je n'y manquerai pas, monsieur Hourdon.

— Oui ! viens : il te reste encore à savoir.

Arrivés à la porte du réfectoire, les deux pensionnaires se quittèrent. Après avoir retourné ses poches pour en chasser les grains

d'avoine qui y étaient restés , Hourdon monta dans son appartement. Champeaux revint sur ses pas et reprit sa promenade dans les allées du jardin ; ce ne fut pas pour admirer le coq de M. Hourdon. Il roula une pincée de tabac dans du papier espagnol et se mit de nouveau à fumer.

Je me doutais de tout ce qu'il m'a appris , murmura Champeaux depuis la première jusqu'à la dernière goulée de tabac. — Bientôt il faudra agir. Bientôt !



X

Parmi les dames pensionnaires il en est toujours quelques-unes que la maîtresse de la maison se plaît à distinguer. Celles-là ont la chambre la mieux exposée, quelques fauteuils refusés à la parcimonie des autres pièces, une tenture de lit plus fraîche, et à table les places d'honneur, c'est-à-dire les places où les mets arrivent en moins de temps pendant la distribution. L'âge n'est pas toujours l'unique cause de ces faveurs : une longue résidence dans l'établisse-

ment, un commerce aimable, des talents particuliers, surtout le talent de se faire bien venir de la directrice, y donnent des droits. Ces droits sont beaux, on les jalouse; ceux qui n'en jouissent pas les discutent, les nient. Des coalitions, des menées obscures, des propos sans fin, mais non sans aigreur; des bouderies opiniâtres, et même des ruptures, ont lieu souvent pour une tasse de café sucrée avec une prodigalité révoltante aux dépens de la généralité des tasses, pour une chaufferette que le cuisinier a laissé gorgé de braise avec une partialité visible. Une maison de santé est un État politique : ceux qui n'ont rien se disent les meilleurs, et conspirent jusqu'à ce qu'ils aient et que l'on conspire contre eux. Dans le gland il y a la forêt, dans une maison le monde.

M^{me} Pingray justifiait par plus d'un titre les complaisances dont elle était l'objet de la part de M^{me} Dalzonne, qu'elle avait précédée de dix ans dans la maison. Elle ajoutait au mérite de ce long séjour non interrompu des qualités personnelles difficiles à méconnaître. Elle possédait une affinité délicate pour chaque nuance de caractère, une indulgence instinctive pour les défauts et les travers de la société au contact de laquelle elle était obligée d'user les jours

qui lui restaient à vivre, une sensibilité agrandie par la raison, une mémoire pleine de ses propres trésors et de ceux qu'y avaient déposés des hommes de toutes les conditions, parents, amis ou correspondants de son mari, intègre négociant dont les rapports avaient touché à tous les climats ; et ces avantages naturels et d'éducation se complétaient en elle par une discrétion impénétrable, une heureuse simplicité d'opinion en toutes choses. Par une exception qui paraîtra un bienfait providentiel, elle avait vu sa santé, d'abord facile aux altérations, se cimenter en se ruinant sous le poids de l'âge. Une foule de maux l'ayant éprouvée, aucun mal ne pouvait plus la surprendre. Sa faiblesse était trop générale pour qu'un choc partiel renversât le monument en entier. Elle était comme ces vieux ponts en briques d'une seule courbe qui s'en sont allés de çà et de là, limés peu à peu. L'arche, quoique rongée, demeure encore debout d'un bord de la rivière à l'autre ; et rien n'y passant plus, elle tient bon pendant des siècles : sa fragilité fait sa durée.

On n'aimait pas M^{me} Pingray dans la maison de santé ; les vieilles gens n'aiment guère : on l'épargnait ; tolérance qui n'excluait pas une certaine envie. Quand sa porte, qui donnait sur

l'escalier, était par hasard ouverte et que le vieux lampas de la portière était jeté sur le côté, les allants et les venants, la main posée sur la rampe, allongeaient la tête, et détaillaient avec une satisfaction jalouse l'ameublement religieusement entretenu de M^{me} Pingray.

Sa chambre était un bijou de peu de valeur ; mais, à force d'amour, de propreté, de soins, de tendresse, elle l'avait presque pénétrée d'une intelligence. D'ailleurs tous les meubles de son appartement n'appartenaient pas à la maison ; elle en avait en propre qui ne l'avaient jamais quittée : sur trois matelas, deux étaient à elle ; le couvre-pied piqué, d'un vert fané, à petits carreaux enfermant dans une mosaïque patiente une immense renoncule, lui avait été donné en présent par son mari le lendemain des noces, comme c'était d'usage alors ; la pendule en bronze lui venait de son frère, ancien syndic des horlogers à Lyon ; ouvrage lourd, mais franc ; elle représentait un berger énorme, endormi sur le cercle du cadran. De la base de la pendule un amour souriant, mais gras comme un enfant lyonnais, lançait une flèche dans le cœur du berger. Cela voulait dire que, lorsque l'heure d'aimer est arrivée, on a beau dormir, l'amour vous frappe. Dans le temps ce modèle

de pendule avait fait fureur à Lyon. M^{me} Pingray tenait à ce meuble, du reste assez gothique pour marquer régulièrement les heures et ne jamais se déranger, parce qu'elle aimait à se souvenir que, lorsque son mari voulait la surprendre par quelque cadeau de nouvelle année ou de bonne fête, il employait toujours l'office du berger. Il plaçait les billets de banque sous le bras du berger, ou enlaçait autour de son cou les chaînes d'or dont raffolaient les jeunes demoiselles de Lyon avant la grande révolution.

La commode était aussi à M^{me} Pingray. Quoiqu'elle en eût hérité d'un de ses oncles de Condrieux, elle avait beaucoup de raisons pour croire qu'elle l'avait payée dix fois sa valeur, tant le roulage l'avait promenée de ville en ville jusqu'à Saint-Germain-en-Laye, où elle méritait de trouver le repos. Fin connaisseur eût été celui qui eût dit à quelle espèce de bois elle appartenait : la vieillesse et l'encaustique en avaient fait une espèce de momie parfaitement conservée, mais parfaitement indéchiffrable, comme toutes les momies bien conservées. C'était une commode bombée, affectant les formes d'une femme hydropique dont la robe serait semée de petits oiseaux. Le marbre était chargé de ces fétiches sans prix qu'on aime tant parce qu'ils

servent de points de rappel : ici le bouquet de fleurs d'oranger ; on fut jeune et belle ; là un nécessaire en ivoire ; l'ivoire a jauni ; le cœur le voit toujours blanc et nacré dans la main de celui qui l'offrit ; celui qui l'offrit ne fut pas heureux, on ne l'épousa pas. Le mari a respecté ce souvenir, et il en a été aimé davantage.

Ainsi chaque objet de ce petit ameublement est une date touchante, une tombe où repose une amitié. Et cette femme si forte, si raisonnable, si préparée aux plus sinistres revers, pleurerait un jour entier si un domestique maladroit écornait sa vieille commode d'un coup de plumeau. Les domestiques, il est vrai, ne touchent pas à son mobilier : ils balayent, font le gros du ménage, et s'en vont ; elle seule élève ses meubles et en a soin.

Depuis deux heures tous les pensionnaires étaient retirés dans leurs chambres, cherchant à se précautionner contre un froid assez vif, accompagné d'un vent noir qui appelleit à grands cris les lisières aux portes, le feu et les tapis.

Prévoyante comme la fourmi, M^{me} Pingray n'avait pas attendu les foudroyants avertissements du thermomètre pour s'armer en guerre contre l'hiver ; ses mesures étaient prises.

Assise auprès de sa cheminée à la prussienne,

elle préludait sans hâte , avec la conscience de son œuvre , aux distractions de la soirée. Elle préparait la théière , mêlait le thé noir au thé vert , cassait du sucre , découpait du jambon en tranches transparentes , et versait du lait dans sa cafetière d'argent ; le couteau était posé sur le pain rond.

Pendant ces préparatifs si agréables M^{me} Pingray chantonnait d'une place à l'autre , visitait son armoire aux fines bouteilles de liqueurs , les bouchait mieux , les rangeait , les tournait du côté de l'étiquette ; elle les faisait belles et régulières comme fait un général pour la revue de ses troupes ; sans préjudice de l'attention qu'elle portait à la poignée de marrons qu'elle avait mis au feu , et qui de loin en loin éclataient et rompaient soudainement le silence ouaté de l'appartement. Sa carcel répandait une lumière égale sur cette scène vivante et solitaire.

M^{me} Pingray se baissait pour approcher l'eau du foyer lorsqu'on frappa à la porte.

— Je connais le pèlerin qui vient me demander l'hospitalité. Vite , une pincée de thé de plus , et allons ouvrir.

— Vous êtes un homme charmant , mon cher monsieur Abel ! Cette place pour vous , et celle-ci pour moi.

— Que ce temps m'irrite et m'accable ! dit Abel en s'asseyant dans le fauteuil que lui avait offert M^{me} Pingray ; que je souffre !

— Ne vous étonnez pas, mon ami, de l'action du froid sur les nerfs : chacun ressent ces premiers effets de la mauvaise saison. En quelques jours l'épreuve est faite. Je vous trouve meilleur visage.

— Cela ne va pas mieux cependant ; je dors à peine.

— Encore un résultat du froid. Dans deux mois nous serons en mars, et mars est souvent beau : les jours sont plus longs, les lilas boutonnent. Ils seront magnifiques ce printemps.

— Qu'il est encore loin ! Au fond, je ne sais pourquoi je le désirerais avec impatience : il m'obsède par l'excès de vitalité qu'il m'apporte. Oui, il me trouble, il m'enivre ; j'ai quitté l'Espagne à cause de son printemps ; l'air s'y embrase et la terre se couvre de fleurs dès les premiers jours d'avril. Il faut avoir alors l'énergie de renaître ou la résolution de mourir.

— Comme nous ne connaissons pas à Saint-Germain des printemps aussi dangereusement beaux, vous en serez quitte pour mieux vous porter après quelques promenades jusqu'au Buisson-Richard, d'où vous nous reviendrez avec

des violettes. Je retiens votre premier bouquet. Bergeronnette m'en apportait autrefois pour garnir les pots de ma cheminée, mais d'année en année elle me néglige. A propos, je crains que la pauvre enfant ne soit malade : voilà trois jours qu'elle n'est venue à la maison.

— Depuis trois jours, dites-vous ? et personne ne me l'a appris cependant !

— C'est qu'on ne vous prêtait pas un grand intérêt à connaître un événement si léger.

— C'est vrai, répondit Abel. Il y a d'ailleurs tant d'autres nouvelles importantes que j'ignore que j'ai bien pu ne pas être tenu au courant de celle-là.

Croyant avoir surpris dans la réflexion d'Abel quelque dureté pour Bergeronnette-cinq-heures, M^{me} Pingray se tourna vers lui et lui dit :

— Vous seriez fâché, j'en suis sûre, que notre chère enfant fût malade, surtout au commencement de l'hiver, quand les pauvres gens ont besoin de toutes leurs forces pour suffire à leur existence. Bergeronnette soutient son mauvais sujet de père, un vaurien ; sans elle il y a longtemps que les vaches seraient mortes. Perdre sa mère si jeune ! et la remplacer auprès d'un homme qui n'est bon qu'à braconner ! Il

l'excède de travaux ! La fatigue l'aura mise au lit.

— Elle est pourtant d'une gaieté intarissable, reprit Abel, qui devint tout à coup plus distrait et moins soucieux. Nous l'avons vue, le docteur et moi, l'autre jour, au milieu de ses occupations : elle faisait tout en riant et sans peine. Il est vrai qu'elle paraissait toute joyeuse de notre présence, particulièrement de celle du docteur et de l'abbé Vincent. Vous la croyez donc malade ?

— Songez, mon cher Abel, qu'il y a loin de Fromainville au Pecq, et que Bergeronnette, soit par le froid, soit par la neige, fait chaque jour la course. La jeunesse se croit de fer. A son âge on néglige une petite indisposition, qui, parce qu'elle est négligée, devient une maladie. A la campagne on n'a pas tout de suite un médecin à sa portée ; la dépense effraye : on croit encore dans les villages que les médicaments se vendent au poids de l'or. Ce n'est enfin que lorsque le mal s'est aggravé de ces lésineries et de ces préjugés qu'on se résigne à recourir aux soins du médecin, appelé trop tard. C'est pour avoir trop attendu que la mère de Bergeronnette-cinq-heures ne revint pas d'une maladie peu grave, à ce que nous dit dans le temps monsieur Calveyrac.

— S'il était ici , reprit Abel , je le prierais d'aller s'assurer à Fromainville de l'état dans lequel vous présumez que se trouve Bergeronnette ; mais le docteur est à Versailles pour une consultation , et l'on ignore l'époque de son retour. Ne serait-il pas important cependant qu'un médecin vît si la maladie de la fille de Bergerin exige de prompts secours ? Si je parlais à monsieur Hourdon ?

— Vous savez combien il est difficile de l'arracher à sa paresse ; d'ailleurs il a renoncé depuis longtemps à exercer.

— Si je l'emmenais avec moi à Fromainville dans ma voiture.

— Il imaginerait quelque mauvaise raison pour refuser de vous suivre.

— En lui payant largement sa peine, six louis pour sa visite ?

— Il ne voulut pas faire une opération de chirurgie l'an passé pour dix mille francs.

— Il est donc bien riche ?

— Lui ! il a tout juste de quoi payer sa pension et la nourriture de ses poules.

— Il ne reste alors qu'un moyen pour le décider à m'accompagner à Fromainville , c'est de m'adresser à son humanité.

— Que vous connaissez peu le caractère de

monsieur Hourdon ! Pour qu'il vous comprît , pour que son humanité vous entendît , il faudrait admettre qu'il a confiance en la médecine ; mais il n'y croit pas ; il la nie comme il nie tout , excepté pourtant la bonne chère , la paresse et le plaisir de tenir des propos licencieux. Quand monsieur Calveyrac assure que monsieur Hourdon est un des plus savants médecins qui aient jamais paru , je suis confondue.

— Puisqu'il en est ainsi , j'irai chercher dans quelque village voisin de Fromainville un médecin obscur , plus humain et moins instruit , et nous irons ensemble chez Bergerin. Mais j'oublie , s'interrompt Abel arrêté par une objection douloureuse , que monsieur Calveyrac m'a défendu de m'éloigner de Saint-Germain pendant son absence. Les longues courses sans lui me sont interdites ; c'est son ordre , c'est sa volonté. Ne m'avez-vous pas dit de m'en remettre aveuglément au docteur ?

— Vous repentiriez-vous de m'avoir écoutée , mon ami ?

— Au contraire , dit Abel ; et je vous remercie du fond de mon âme pour votre conseil , que j'ai suivi avec une obéissance filiale. Quel ami vous m'avez donné ! quel homme ! Lui ne demanderait ni or ni prières pour courir au lit

d'un malade, oh ! non ! Vous ne m'avez pas dit toutes les qualités éminentes et bonnes, fortes et liantes dont il est doué, quand vous me l'avez indiqué comme un sauveur. Mais par quelles voies inconnues sont passés de tels hommes pour arriver à ces hauteurs sereines d'où ils découvrent nos infirmités dans les plus sombres profondeurs ? qui donc les a faits si éclairés et si bons ? Est-ce leur mère ? mais ce n'est pas à elles qu'on peut rapporter cette pitié grave, réfléchie, née avec la raison, quand l'enfance est déjà écoulée. Est-ce la science ? mais monsieur Hourdon est plus savant encore, dit-on, que le docteur Calveyrac, et vous m'avez dépeint son inexorable dureté. Quoi qu'il en soit, j'aime le docteur ; sa voix me pénètre comme un rayon et me fond le cœur. Quand je suis abattu, tordu par le mal, réduit à rien, il paraît et je le regarde, il parle et je l'écoute ; s'il pose le doigt sur mon front, mes idées tumultueuses se classent, je reviens à la raison et à la vie. Ensuite il sourit, s'assied près de moi, et il me raconte des histoires qui m'attachent. Vous savez qu'il a été soldat sous l'empereur, son idole. Oh ! que je vous remercie encore, madame Pingray, de me l'avoir donné pour ami ! Vous le connaissez bien, vous ! mais le connaissez-vous tout

entier? continua Abel en arrêtant par le bras M^{me} Pingray, qui se courbait pour prendre l'eau chaude et la verser dans la théière. Croirait-on que le docteur craint de ne faire que des ingrats? Il ne me l'a pas dit absolument : je l'ai compris à ses doutes pénibles. Il se méfie de la reconnaissance du monde. Chose affligeante ! il n'est pas convaincu de l'amitié qu'on lui porte dans la maison ; et il a voulu que je lui disse à plusieurs fois que madame Dalzonne avait pour lui une affection sincère. Lui ! douter de l'amitié de madame Dalzonne ! avoir besoin d'une semblable confirmation ! N'en êtes-vous pas étonnée comme moi , madame Pingray ?

Un sourire expressif, mais qu'Abel ne put pas remarquer, fronça le visage de M^{me} Pingray, occupée à remettre l'eau auprès du feu.

Elle répondit à Abel :

— Ne savez-vous pas que les meilleurs esprits ont leur côté faible, leur incertitude, et, s'il faut le dire, leur injustice? Le docteur a placé ses affections dans les étroites limites de la maison : pourquoi ne pas expliquer à son avantage les appréhensions dont il vous a fait la confiance? A son âge on ne renouvelle pas ses amitiés ; on garde celles qu'on a acquises. On les compte en avare, on les surveille nuit et jour,

et la peur qu'on éprouve de les perdre n'est que la conséquence naturelle du prix qu'on y attache. N'êtes-vous pas aussi de mon avis? Avant de me répondre, prenez cette tasse de thé.

Abel portait la tasse à ses lèvres quand un coup retentit à la porte.

— Encore quelques-unes de ces dames! La fumée du thé et l'odeur des sandwiches les auront attirées. On ne les évite jamais quand on arrange quelque petite collation. Elles vont tout dévorer; adieu notre pauvre jambon!

— Mais ouvrez donc! Savez-vous qu'il ne fait pas bon être à la porte par ce temps-ci!

— Ah! c'est madame Dalzonne! cria M^{me} Pingray sauvée de tout péril, et allant au-devant de la charmante visiteuse qu'elle n'attendait pas.

— Que c'est aimable à vous de nous surprendre! Vous voyez: c'est un tête-à-tête amoureux, une partie fine.

— Et comment êtes-vous ce soir? demanda M^{me} Dalzonne à Abel en lui touchant la main à la manière anglaise, élégante familiarité que les bourgeois de France ne comprendront jamais.

— Mieux, si vous le voulez.

— C'est poli ! Gardez , je vous prie , ces excellentes dispositions ; j'en aurai besoin. Cette tasse de thé , est-elle pour moi ?

— Certainement.

— Votre thé est trop fort , monsieur Abel ; versez-y beaucoup de lait. Devinez pourquoi je viens.

— Soyez assez bonne pour nous l'apprendre tout de suite.

— Ah ! c'est ainsi que vous devinez , Abel ! Eh bien , apprenez qu'une jeune et jolie demoiselle , tout à coup éprise d'un beau zèle religieux , a résolu d'assister demain à une solennité qui aura lieu au couvent des Loges. Elle m'a fait part de son projet , que je n'ai pas osé combattre , de peur de lui inspirer une mauvaise opinion de ma piété ; mais j'ai refusé de l'accompagner , n'éprouvant pas au même degré qu'elle le désir d'étaler ma foi au profit de l'occasion. Elle ne peut cependant se rendre seule au couvent des Loges ; j'ai pensé à vous , je vous ai proposé. Remerciez-moi ; elle vous accepte pour son compagnon de voyage en terre sainte. Vous partirez demain , après le déjeuner , dans votre voiture bien fermée , car je crois que l'air sera vif ; et vous me rapporterez en détail les circonstances pieuses de la fête : les sermons ,

s'il y en a ; les toilettes , et il y en aura beaucoup , et l'édification de mademoiselle de Touralbe. N'allez rien oublier ; ne vous égarez pas surtout , comme à votre dernière excursion avec le docteur.

— J'aurais désiré , répondit Abel , qu'avant de me proposer à mademoiselle de Touralbe vous m'eussiez averti ; j'aurais vu... je me serais consulté...

— Et vous auriez refusé ?

— Pas absolument ; mais l'imprévu même le plus agréable dérange quelquefois nos calculs.

— Cet imprévu est si simple ! conduire rien qu'à deux lieues de Saint-Germain une jeune personne dont l'amabilité abrégera encore la distance ! Vous aviez peut-être projeté d'employer autrement votre journée ?

— Non.

— Alors accordez-m'en le sacrifice sans mauvaise grâce. Je vous ai déjà bien prié, Abel, j'ai compromis la dignité de mademoiselle de Touralbe , à qui je ne rapporterai pas les difficultés de ma mission : je craindrais que la réussite , si péniblement obtenue , ne la mécontentât autant qu'un refus.

— Il y a des moments , madame , ai-je besoin

de vous l'apprendre? où le devoir le plus doux pèse à remplir. Mais, si je suis dans une affligeante disposition ce soir parce que je fais partager à mes facultés morales l'abattement dont tout mon corps est accablé, demain, à l'heure d'exécuter le projet auquel vous désirez que je participe, je serai, je l'espère, beaucoup mieux préparé à son accomplissement; ayez donc de l'indulgence jusqu'à demain. Au surplus, acheva Abel, je n'ai pas refusé d'accompagner au couvent des Loges mademoiselle de Touralbe.

Dans la voix d'Abel, dans le jeu de ses muscles, dans l'inquiétude de ses mouvements, dans le petit frémissement de ses mains qu'il ouvrait et fermait comme lorsqu'on a chaud, il y avait, aux yeux de M^{me} Dalzonne et de M^{me} Pingray, instruites l'une autant que l'autre des habitudes de cette existence fragile, les symptômes d'un accès nerveux dont la gravité dépendait de la plus faible circonstance, d'un coup de sonnette trop vif, d'un froissement de satin, et surtout d'une contrariété peu ménagée. C'est ce que comprirent M^{me} Dalzonne et M^{me} Pingray sans même échanger un seul coup d'œil d'intelligence. M^{me} Dalzonne tenta de changer le sujet de la conversation, près de s'aigui-

ser en allusions tranchantes ; M^{me} Pingray , plus prudente , essaya au contraire de la continuer d'une manière pacifique , préférant la tourner que de la rompre avec une affectation dangereuse.

— Pour vous mettre d'accord , dit-elle , si toutefois vous avez cessé de l'être , monsieur Abel n'avait qu'un mot à dire , un simple mot , et le voici. Dans un but dont il ne faut pas mettre en doute la nécessité , le docteur a recommandé à monsieur Abel de ne pas se promener sans lui dans la forêt de Saint-Germain. Comme monsieur Calveyrac est absent , son fidèle malade n'ose prendre sur lui de transgresser l'ordonnance en conduisant mademoiselle de Touralbe au couvent des Loges. Je crois avoir deviné la cause de ses hésitations si bien fondées , et je serais la dernière à les blâmer.

— Et moi je suis la première à les approuver , ajouta M^{me} Dalzonne , quoiqu'il me fût facile de prendre tout entière la responsabilité de la violation , sûre d'avance du pardon de notre excellent docteur. J'ai la clef de sa sévérité , qui ne repousse pas tout commentaire raisonnable. Quand il vous défend , mon cher Abel , de vous éloigner de Saint-Germain sans lui , c'est qu'il ne veut pas que vous vous trouviez seul dans la

forêt, où une faiblesse peut survenir ; mais il ne prétend que cela. Ayez un compagnon, et l'injonction, si je ne me trompe, change de caractère. Que signifierait-elle autrement ? quel danger courez-vous plus particulièrement dans la forêt qu'ailleurs ? S'il a insisté sur la forêt de Saint-Germain, c'est que d'ordinaire vous ne dirigez pas votre promenade du côté du Vesinet ou de Mareil. Ainsi son ordonnance n'interdit pas la forêt de Saint-Germain, mais la promenade tout seul. Le docteur est trop précis dans sa volonté, trop heureux de flatter le goût des pensionnaires, pour avoir exclu de la série de vos distractions celle à laquelle vous tenez le plus. Cependant, quand j'aurais raison sur tous les points, mon cher monsieur Abel, j'abandonnerais volontiers cet avantage pour n'obtenir votre consentement que de votre gracieux vouloir ; ne parlons plus de cela. Si vous êtes en bonne santé, ce dont nous serons juges, madame Pingray et moi, vous irez, votre agrément consulté, aux Loges avec mademoiselle de Touralbe ; sinon, c'est moi qui prendrai votre place auprès d'elle.

— Quoi qu'il arrive demain, soyez convaincue du plaisir que j'aurai toujours à vous obéir quand mes forces me le permettront.

Ces brèves paroles furent les seules qu'Abel rencontra pour répondre à celles que M^{me} Dalzonne avait dites avec une bonté charmante , et le sourire sur les lèvres , quoiqu'en les prononçant elle ressentît à la fois une douleur réelle et une contrariété poignante : la douleur, parce qu'à mesure qu'elle parlait elle remarquait les altérations successives du visage d'Abel ; la contrariété , parce qu'elle n'avait peut-être pas offert sans motif à M^{lle} de Touralbe de la faire accompagner par lui.

Il fallut renoncer à ce terrain difficile. Laisant Abel à lui-même , M^{me} Dalzonne s'adressa à M^{me} Pingray :

— Savez-vous la grande nouvelle , madame Pingray ?

— Laquelle ?

— Mais , avant tout , félicitons-nous de n'avoir pas pris d'actions dans les *Algériennes*.

— C'était pourtant une magnifique opération ; j'en relisais encore le prospectus hier.

— Pas si magnifique ; et c'est là ma grande nouvelle. Il était arrêté par les entrepreneurs que ces voitures iraient de la Bastille à Neuilly, en suivant la ligne des boulevards , trajet lucratif , va-et-vient éternel de voyageurs.

— C'est ce qu'annonce aussi le prospectus.

— Le prospectus , madame Pingray , n'avait oublié qu'une chose : le préfet de police. Il ne permet plus aux *Algériennes* , en activité depuis un mois, comme vous ne l'ignorez pas, de prendre des voyageurs sur leur chemin ; elles n'ont le droit de les transporter que de la première station à la deuxième, condition qui les assimile aux diligences du dernier ordre. Les actions sont tombées de quatre-vingts pour cent en trois jours.

— J'ai couru une fameuse chance !

— Et moi !

— Et moi , reprit M^{me} Pingray , qui avais déjà écrit pour dégager des fonds confiés , au six et demi , à un notaire de Melun ; j'abandonnais le dernier trimestre d'intérêt pour les ravoir. Il sera remercié d'avoir négligé ma demande. Et que pensez-vous d'un placement dans les bateaux à vapeur ?

— Je pense qu'il faut s'abstenir. Ils rapportent à peine trois ; et les frais de réparations menacent à chaque instant de faire descendre l'intérêt encore plus bas.

— Et dans les canaux ? On en construit deux dans le Midi.

— Madame Pingray , prenez plutôt votre argent et jetez-le dans la Seine.

— Et les actions de journaux ? on en fonde beaucoup.

— Je vous conseillerais de donner la préférence aux canaux.

— Mais où placer ?

— Dans son secrétaire , madame Pingray , jusqu'à ce que les affaires aient pris une autre tournure. Du reste , monsieur Champeaux me l'a conseillé , et personne n'est plus au courant des affaires que lui ; c'est un oracle : ses opinions politiques le rapprochent de monsieur Laffitte , le flambeau de la banque.

Quelque intérêt que M^{me} Pingray et M^{me} Dalzonne apportassent à cette conversation , sur laquelle elles revenaient avec chaleur , l'une et l'autre lancées dans la loterie des actions , dont le fléau à cette époque n'épargnait personne , elles ne perdaient pas de vue Abel , de plus en plus envahi d'une tristesse épaisse et sombre.

Dès que M^{me} Pingray et M^{me} Dalzonne eurent achevé de parler , Abel , qui était resté suspendu à leurs voix comme à un dernier fil , revint sur lui-même , et une prompte diversion eut lieu.

Il se leva , posa sa main flageolante sur le marbre de la cheminée , et , après avoir laissé échapper sa respiration gênée , il dit :

— Je souffre , je souffre beaucoup ! mon corps se détend et se crispe ! Voyez comme je tremble ! Mon cœur saute dans ma poitrine , mes cheveux sont trempés ; j'ai besoin de pleurer , des larmes me montent aux yeux. Que se passe-t-il près de moi , autour de moi ? Je suis oppressé ; un air chaud m'enveloppe. Tenez ! je suis sûr qu'il neige en ce moment.

— Mais non , mon ami , lui répondit M^{me} Dalzonne toute attristée de l'état d'Abel : le temps était clair quand je suis venue ; vous vous trompez.

— Qu'est-ce donc alors ? car je suis malade comme je ne l'ai pas été depuis quelques jours. Croyez-moi , il neige en ce moment.

Pour faire changer de conviction à Abel M^{me} Pingray tira les rideaux.

Le jardin était blanc de neige ; Abel ne s'était pas trompé : il avait neigé pendant toute la soirée.

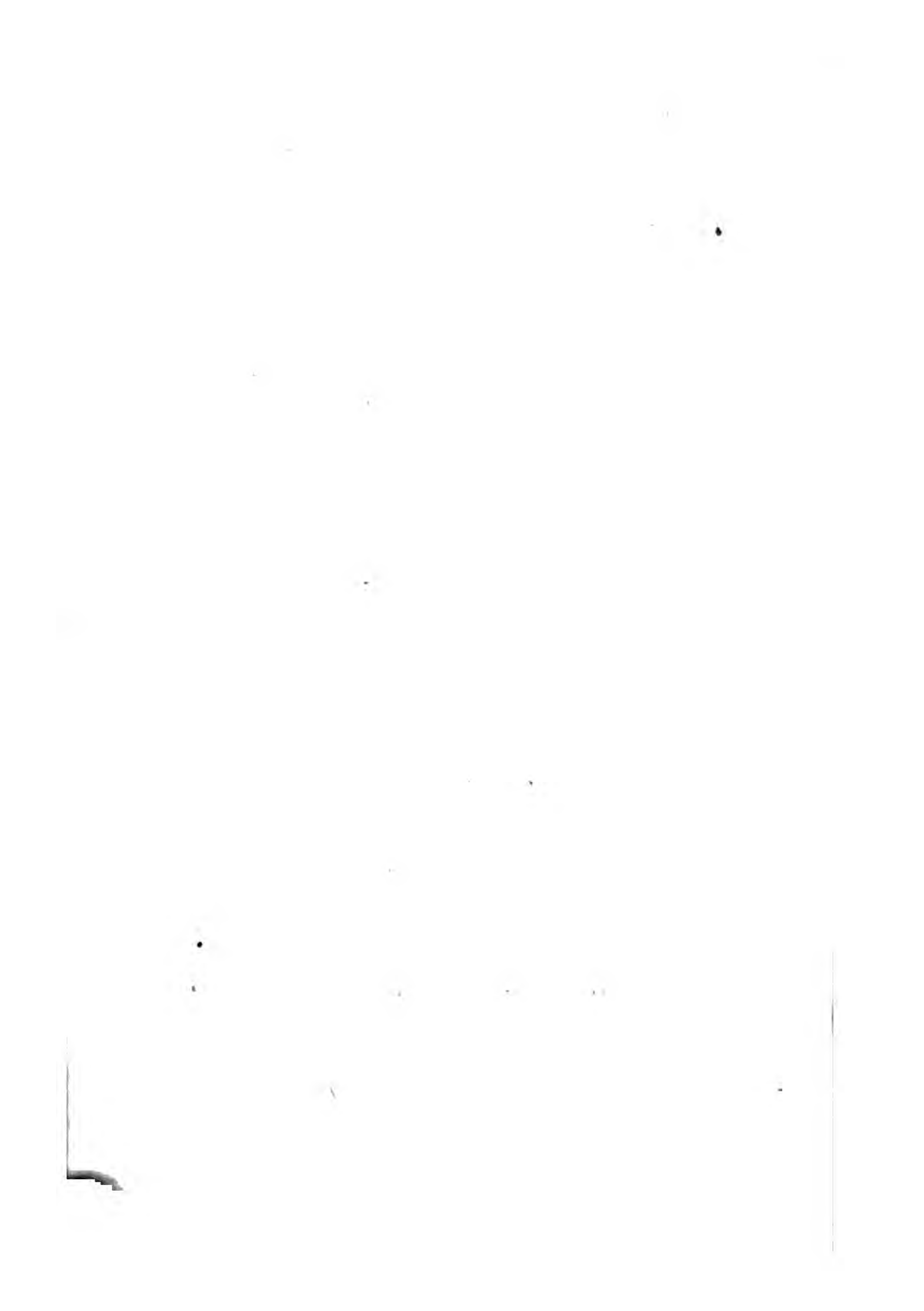
Comme tous les névralgiques , Abel éprouva un mieux sensible dès qu'il connut la cause de son accès et qu'il eut la satisfaction , sans prix pour un malade , de démontrer avec l'autorité d'une prophétie immédiatement réalisée que ses douleurs n'étaient pas imaginaires. Il était brisé et triomphant.

— Il est temps de nous retirer , dit M^{me} Dalzonne à Abel. Appuyez-vous sur mon bras : je vous accompagnerai jusqu'à la porte de votre appartement.

— Cela va déjà mieux , dit M^{me} Pingray en éclairant ses hôtes jusqu'à l'autre bout du palier , où était l'appartement d'Abel ; la crise se dissipe.

Quand la porte de la chambre fut fermée M^{me} Dalzonne avança deux fauteuils auprès de la cheminée et dit à Abel :

— Maintenant , écoutez-moi , mon ami.



XI

M^{me} Dalzonne quitta bientôt le fauteuil où elle était assise, glissa sous elle-même, et s'accroupit avec une grâce orientale aux pieds d'Abel, sur un tabouret en velours. De cette place elle prolongeait son regard jusqu'au front du malade avec la sollicitude d'une esclave heureuse de son humiliation. Elle semblait aspirer la douleur et donner en échange son énergique vitalité. Tandis qu'elle avait ramassé en plis moelleux sa robe de soie noire sous ses genoux,

son bras s'appuyait sur Abel sans le lasser; car les femmes, quand elles aiment, possèdent le secret de diviniser les plus pénibles fatigues. La foi marcherait sur l'eau, la femme aimée dans l'air. La tendresse attentive du lévrier n'a pas des rayonnements si perçants que ceux qui s'échappaient de l'âme en arrêt de M^{me} Dalzonne. Elle étudiait chaque nuance du visage arrêté au-dessus du sien pour le comprendre, comme l'observateur placé dans une planète mobile chercherait à connaître les phénomènes d'une étoile fixe. Dans cette attitude d'abandon, elle atteignait à la grâce des femmes d'une taille plus élevée que la sienne, grâce qu'ont rarement celles qui sont trop grandes. Sa tête arrivait à la poitrine d'Abel, où elle ne s'appuyait pas; mais elle en était si près que ses paroles éveillaient un écho dans cette organisation délicate.

Quoique M^{me} Dalzonne eût dit à Abel de l'écouter, elle demeurerait muette, n'osant rompre par des paroles trop au-dessous de la situation la contemplation où elle se plaisait.

Abel, il est vrai, après les crises de son mal, présentait au plus haut degré la beauté de la douleur. Il était comme ces lilas blancs dont les branches s'affaissent, dont les feuilles s'enrou-

lent, dont les grappes flottent détendues quand l'air est chargé de l'électricité de l'orage, et qui se relèvent lentement, et pourtant d'une manière sensible aux yeux, dès que la tempête a éclaté. Un léger pli semblable au dédain courait encore sur ses lèvres ; mais ce n'était pas du dédain, c'était la trace du chemin par où la douleur était passée. Son front se dégageait, ses cheveux ne pendaient plus à ses tempes comme les algues autour de la tête du plongeur qui remonte à la surface de l'eau.

— Non, mon ami, lui dit enfin M^{me} Dalzonne, vous n'irez pas au couvent des Loges avec mademoiselle de Touralbe. J'ai eu tort de tant insister. Nous autres femmes, nous ne calculons pas toujours la valeur des résistances ; nous voulons parce que nous voulons. Mais vous m'avez pardonné mon importunité, n'est-ce pas, Abel ? Ensuite, j'ai un peu cédé à ma faiblesse personnelle pour mademoiselle de Touralbe. Je la considère déjà comme une amie : elle est grave et bonne, confiante et passionnée, trop peut-être, mais sa maladie excuse cette exaltation, dont nous la guérirons, je l'espère. Elle m'enchante : elle lit la poésie avec un accent qui va au cœur ; connaissez-vous de meilleure musicienne parmi celles qui ne font pas profes-

sion de leur talent ? quelle voix agréable ! on l'applaudirait, j'en suis sûre, au théâtre. Vous avez remarqué avec quelle facilité elle a dessiné Marly. Je crois, mon ami, qu'elle vous destine ce joli dessin ; il est pour vous ou pour moi. Et que d'autres brillantes qualités dont vous ne pouvez pas apprécier le mérite comme nous ! c'est une fée pour la broderie à l'aiguille. Une pensionnaire ainsi accomplie, convenez-en, a droit à quelques complaisances, sans que cela cependant soit trop affecté, de peur de blesser sa modestie et la susceptibilité des autres dames. Elle a droit à beaucoup d'égards, et je croyais lui montrer combien j'étais portée à lui rendre justice en lui offrant de la faire accompagner par vous à sa pieuse promenade de demain. Ne m'accusez donc pas, mon ami, d'avoir disposé trop sans façon de votre personne.

— J'ai dû être singulièrement dur dans mon refus apparent, répondit Abel en souriant, pour que vous mettiez tant de peine à me dire que mademoiselle de Touralbe ne le méritait pas.

— Il n'y a pas eu de refus de votre part, mon ami : vous avez hésité un peu ; et moi alors, pour ne pas vous aigrir, vous froisser ou vous déplaire seulement, j'ai abandonné le projet. Dès que j'ai compris l'embarras où cela vous

placerait, j'ai été la première à vous détourner de cette galanterie chevaleresque par la neige qu'il y aura demain dans la campagne.

— La neige, répliqua Abel, n'est pas précisément un obstacle : ma voiture est chaude, et mes chevaux vont assez vite pour que le trajet d'ici aux Loges ne dure pas plus de deux heures. Mon esprit était troublé par mon douloureux malaise tantôt, quand vous m'avez parlé de cette promenade ; je ne savais trop de quoi il s'agissait. La peine devient un sens quand on souffre, et ce sens fausse tous les autres. Mais, poursuivit-il, maintenant que je suis mieux, je me blâme d'avoir si mal accueilli votre proposition. Mon regret est d'autant plus profond qu'en l'acceptant je vous aurais aidée à pénétrer mademoiselle de Touralbe de l'estime que vous avez pour elle. A votre tour, pardonnez-moi.

— Abel, je suis déjà à vos pieds ; si vous vous mettez aux miens, que deviendrons-nous ? Laissons cela, mon ami. Si je ne puis accompagner moi-même mademoiselle de Touralbe, j'aurai un excellent prétexte dans le temps, qui depuis mon entrevue avec elle s'est horriblement gâté.

— Le temps n'est pas, je le répète, une rai-

son à lui opposer pour se dispenser d'aller avec elle ; la neige est un beau temps pour traverser le bois.

— Croyez-vous, Abel ?

— Je le crois fermement. Vous avez promis à mademoiselle de Touralbe que je l'accompagnerai : pourquoi ne l'accompagnerais-je pas ? Sans être très-fort, je supporterai cette fatigue. Chargez-vous seulement de m'absoudre auprès du docteur, qui ne me pardonnerait pas cette grave infraction, quoi que vous en ayez dit.

— Non, Abel ; ne vous imposez pas ce sacrifice dans l'unique but de prouver à mademoiselle de Touralbe que je n'ai pas exagéré mon crédit auprès de vous. Votre santé m'est plus chère qu'un tel dévouement. Je serais inexcusable si l'indisposition la plus légère était le résultat de votre condescendance.

— Je ne diminuerai en rien la part que vous avez dans ma détermination, répondit Abel ; mais je ne vous cacherai pas que par goût je me sens porté maintenant à la suivre. Ainsi, prévenez mademoiselle de Touralbe du plaisir que j'éprouve à me mettre à sa disposition. Ma voiture l'attendra à onze heures.

— Puisque vous êtes si bien décidé, je ne vous retiendrai plus, mon ami ; je vous avouerai

au contraire l'extrême satisfaction que votre résolution me cause. J'apporte quelque vanité à donner du relief à mon établissement ; je veux que ceux qui en sortent n'en parlent pas comme d'un hospice de vieillards ; et depuis quelques mois nous tournons un peu à l'ennui dans la maison. Les jeunes pensionnaires de l'année dernière ne se renouvellent pas : mademoiselle de Touralbe se trouve isolée au milieu de mademoiselle de Beaupréau, de madame Musquette et des autres personnes dont elle est forcée de composer sa société. J'ai besoin que vous m'aidez à dissimuler ce vide. Le docteur comprend les nécessités de ma position, mais il n'y peut rien. — Je guéris quelquefois vos pensionnaires, me disait-il l'autre jour en causant avec moi sur le même sujet, mais je n'ai pas la faculté de les rajeunir. — Vos attentions pour mademoiselle de Touralbe, mon Abel, me seront d'un grand secours pour entretenir dans l'établissement ce caractère de jeunesse sans lequel il finirait par perdre sa réputation. Oui, encore une fois merci, mon cher Abel, pour le service que vous me rendrez demain et pour tous ceux que vous me rendrez ensuite.

— Je ne savais pas, dit Abel, que vous eussiez tant de motifs pour désirer une si faible dé-

monstration d'amitié. Que je suis affligé de la mauvaise grâce de mes fluctuations !

On n'assignera jamais la part d'hypocrisie involontaire qui se glisse, sous la conversation la moins fardée, entre les propos pleins de sincérité échangés entre deux personnes amies. M^{me} Dalzonne croyait ne s'être livrée qu'à des convictions droites en engageant d'abord Abel à accompagner M^{lle} de Touralbe, et en revenant ensuite sur sa volonté pour céder enfin à celle d'Abel : elle s'expliquait ces variations dans ses idées par l'état dans lequel Abel s'était trouvé depuis le commencement de la soirée ; sa tendresse l'aveuglait sur les mobiles de sa conduite. Il en était de même chez Abel, justifié envers lui et M^{me} Dalzonne d'avoir repoussé et accueilli en dernier lieu les mêmes offres : sa santé répondait à tout, éclaircissait tout.

Et cependant cette femme si aimante, si vraie, si confiante poursuivait, de sinuosités en sinuosités, un but réel autant que voilé. Abel, de son côté, allait au sien avec une égale adresse ; en sorte que le double mensonge de la position s'était fondu dans la rencontre des plus affectueuses paroles, et que de part et d'autre la franchise essentielle de chacun de ces deux caractères n'avait rien à se reprocher, parce qu'elle

n'avait rien senti de blâmable l'altérer. Cette haute pureté dominait le mystère enfermé au fond de leur cœur, de même que la clarté du soleil empêche d'apercevoir la marche pourtant réelle d'une traînée d'artifice dans l'espace. D'ailleurs la cause de leur circonspection réciproque était si douteuse, si obscure, si peu saisissable qu'il n'y avait pas encore de possibilité sensée à la formuler, et, à plus forte raison, de fausseté à la taire.

Derrière le monde intellectuel, d'où s'épanchent les idées, les opinions, les jugements qui lient et délient les êtres, il existe une autre sphère, il en existe peut-être des milliers d'autres, où s'élaborent, où s'engendrent à des degrés différents, et dans des proportions infiniment diverses, d'autres idées et d'autres opinions qui n'arrivent pas toujours à terme; créations furtives, informes, en dehors du monde moral comme certains produits mal venus sont en dehors du monde physique.

Minuit sonnait à la pendule : M^{me} Dalzonne se leva.

— Déjà minuit !

— De quoi avez-vous peur ? lui dit Abel : tout le monde est couché dans la maison.

— C'est parce que tout le monde est couché

que je crains d'être entendue en rentrant dans ma chambre. L'escalier est sonore comme une cloche.

— Vous ne prenez pas un flambeau ?

— Non , par précaution ; et , comme deux valent mieux qu'une , je vais retirer mes souliers.

— Et si vous ne vous en alliez pas , ajouta Abel avec une naïveté charmante.

— Non , mon ami : trois précautions vaudraient moins que deux en pareil cas. Adieu, mon ami ; repose bien jusqu'à demain. Tu es mieux : je te quitte contente. Adieu, Abel.

Tout en répétant ses adieux M^{me} Dalzonne dénouait ses souliers au bord du fauteuil , et regardait Abel pour s'assurer qu'elle le quittait entièrement remis de la crise de la soirée.

Elle allait sortir, elle revint. Pourquoi revint-elle ? parce qu'elle n'avait plus rien à dire ; et c'est un si grand prétexte en amour !

Ils étaient debout tous les deux , près du foyer.

Réduite à une mince lueur , la lampe indiquait à peine le contour du visage de M^{me} Dalzonne , tandis que l'éclat du foyer incendiait de nuances de feu le bas de sa robe ; et elle et Abel offraient un beau groupe de marbre et de

soie, de vie et d'immobilité, un chaos rêveur de pâleur et de tendresse, quelque chose de semblable à une musique lointaine.

Un soulier dans chaque main, elle gagna enfin la porte, qu'Abel ouvrit sans bruit, et elle monta sur la pointe des pieds jusqu'à sa chambre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

61/26653.

